

HISTOIRE



NATIONAL
GEOGRAPHIC

N°8 • NOVEMBRE 2013

L'ASTRONOMIE
EN ÉGYPTÉ

LES ORIGINES
DU CALENDRIER

SPARTACUS

L'ESCLAVE QUI
DÉFIA ROME

ORACLES
À DELPHES

LES CONSEILS
SACRÉS DES DIEUX

CLUNY

LA PUISSANCE
D'UN ORDRE
MONASTIQUE

DIDEROT
PENSEUR ENGAGÉ

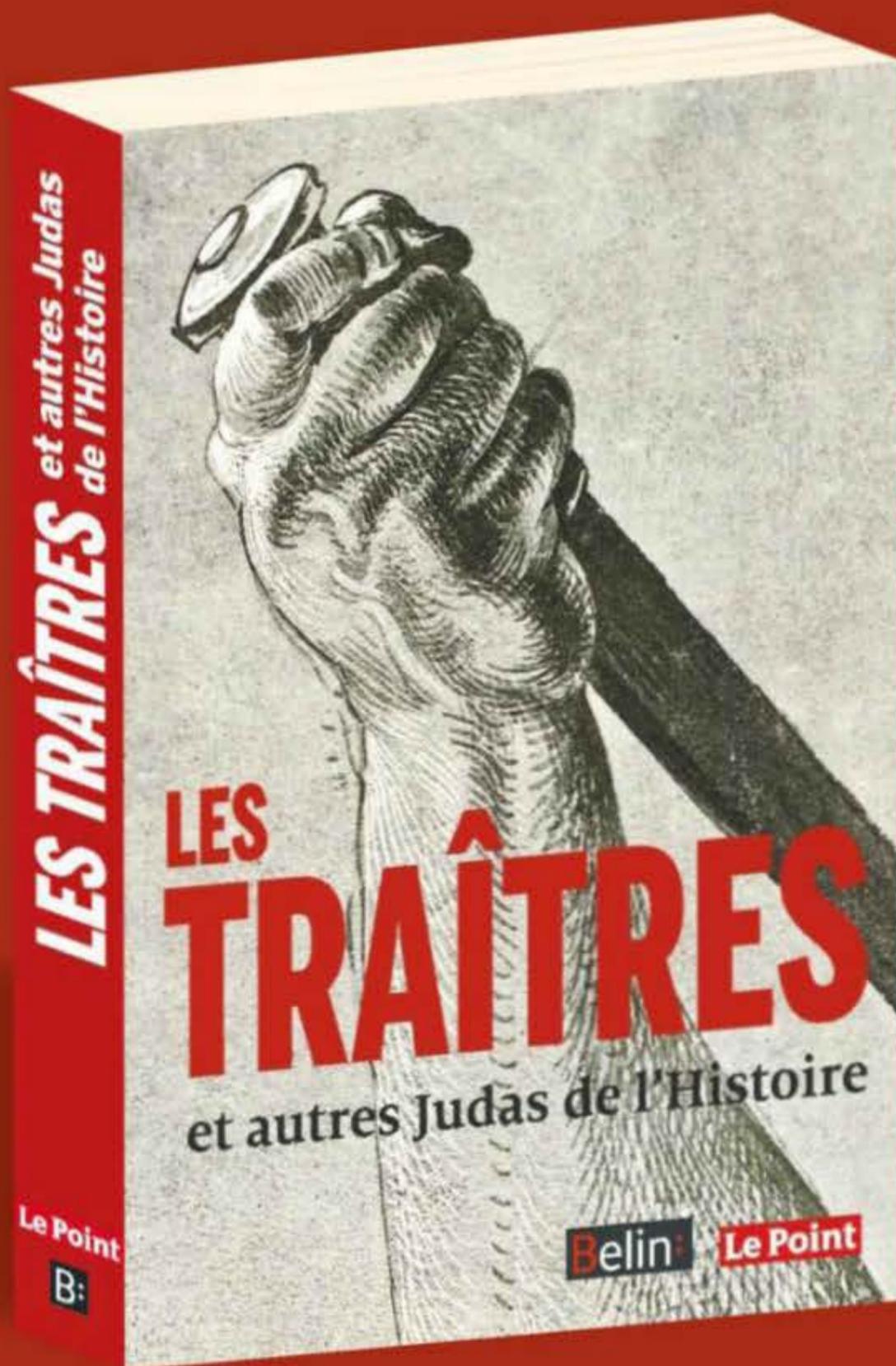
PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN ET PHILOSOPHE POLITIQUE



L 16203 - 8 - F: 5,95 € - RD

N° 8 • NOVEMBRE 2013 • 5,95 € / BEL: 6,50 € / CH: 11 FS

Les 40 plus grands traîtres de l'Histoire



21,00 euros
320 pages



Grand QUIZ des traîtres

sur **facebook**

Des liseuses et de nombreux ouvrages d'histoire* à gagner.

Jouez maintenant sur [facebook.com/EditionsBelin](https://www.facebook.com/EditionsBelin) 

Jeu gratuit sans obligation d'achat organisé par les Éditions Belin et mis en ligne du 18 octobre au 08 novembre sur www.facebook.com/EditionsBelin. Conditions de validité complètes et règlement du jeu consultables sur www.facebook.com/EditionsBelin.

*Les dotations en jeu sont 3 liseuses Kobo Glo, 30 livres des Éditions Belin (à choisir parmi ces deux titres : *Obama. Guerres et secrets* et *Abraham Lincoln*), des chèques cadeaux...

Belin: **Le Point**



Depuis l'origine de la civilisation, l'homme n'a eu de cesse d'approfondir sa connaissance du monde. Et même si on est très loin d'assister à un processus linéaire d'accumulation du savoir, les contacts entre les différentes cultures ont favorisé sa transmission et, par là même le progrès, jusqu'aux savants et philosophes des Lumières qui ont entrepris la tâche gigantesque de recenser toutes ces connaissances. **HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC** vous parle ce mois-ci de cette ambition.

Chez les Anciens, **l'astronomie en Égypte** en est une bonne illustration. Dès la première dynastie, vers 2850 av. J.-C, les Égyptiens, eux-mêmes influencés par leurs voisins mésopotamiens, ont observé les étoiles et établi des calendriers de 365 jours, qui plus tard ont suscité l'admiration des Grecs et sont restés en vigueur pendant 2500 ans. Bien que s'inscrivant dans un cadre religieux, l'astronomie égyptienne a été transmise avec soin pendant des siècles et a influencé jusqu'aux astronomes des **XVI^e** et **XVII^e** siècles.

Avec les Lumières, l'œuvre titanesque de **L'Encyclopédie**, dont Denis Diderot a été l'un des artisans, marque un avant et un après dans la transmission du savoir. Cet ouvrage se donnait pour objectif de dresser « un tableau général



SYLVIE BRIET
Rédactrice en chef

des efforts de l'esprit humain dans tous les domaines et à travers les siècles». Soit la plus complète arborescence du savoir humain jamais constituée, et ce dans un esprit de réforme de l'Église, de l'État et d'amélioration sociale. Énorme ambition, mais qui a dû faire face à une mise à l'index et se poursuivre de façon plus ou moins clandestine : la connaissance, hier comme aujourd'hui, est éminemment subversive !

SUR LA VOIE SACRÉE
QUI MÈNE AU TEMPLE
D'APOLLON À DELPHES,
SE SUCCÈDENT DIVERS
MONUMENTS VOTIFS, COMME
LE TRÉSOR DES ATHÉNIENS,
DATANT DU V^e SIÈCLE AV. J.-C.

HISTOIRE

NATIONAL
GEOGRAPHIC

NUMÉRO 8



Dossiers

22 Le Tigre et l'Euphrate, aux sources de la vie

Les deux grands fleuves de Mésopotamie ont favorisé la naissance de l'agriculture, suscitant ainsi les convoitises. **PAR FELIP MASO**

34 L'astronomie en Égypte

L'observation du ciel permit aux Égyptiens de concevoir les premiers calendriers afin d'organiser la vie de la société. **PAR JUAN ANTONIO BELMONTE**

Pour des raisons éditoriales, le sujet sur la Vallée des Rois paraîtra le mois prochain.

48 Les voix divines de Delphes

Les cités envoyaient des délégations pour consulter l'oracle d'Apollon afin qu'il cautionne leurs décisions politiques. **PAR MIREIA MOVELLAN LUIS**

60 La révolte d'un esclave : Spartacus

Il prit la tête d'une rébellion qui constitua l'une des menaces les plus sérieuses pour Rome. **PAR FERNANDO LILLO REDONET**

70 L'ascension des moines de Cluny

Grâce à ses réseaux, l'abbaye de Cluny a contribué à l'expansion du mouvement bénédictin. **PAR FLORIAN MAZEL**

84 Diderot, passeur de savoir

Auteur d'œuvres politiques, Diderot fut aussi actif dans la vulgarisation de la connaissance. **PAR GUILLAUME MAZEAU**

Rubriques

8 LES ACTUALITÉS

10 LE PERSONNAGE

Le pèlerin Ibn Battuta

Au XIV^e siècle, le voyageur musulman Ibn Battuta a parcouru le monde et raconté ses aventures.

14 L'ÉVÈNEMENT

Les mazarinades

Le cardinal Mazarin fut la première cible des libelles burlesques et acerbes écrits pendant la Fronde.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

L'enfance au Moyen Âge

Les jeux avaient une visée éducative mais ils étaient également sources d'accidents.

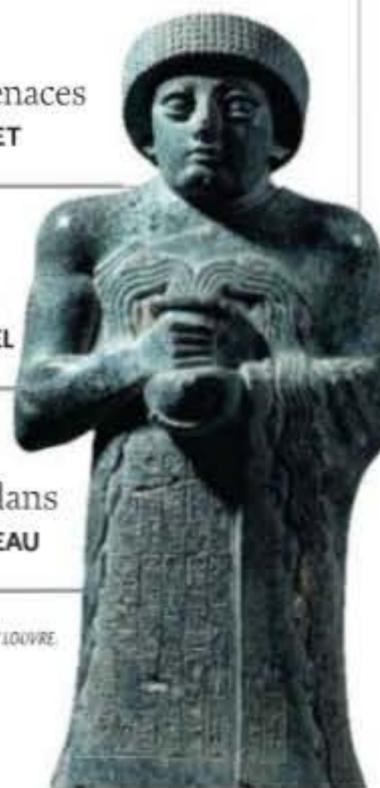
96 LA GRANDE DÉCOUVERTE

Les sépulcres de Qatna

Des archéologues ont découvert en 2002 près de Damas des tombes royales d'une dynastie millénaire.

100 L'ŒUVRE D'ART

102 LES LIVRES ET EXPOSITIONS



GOUDÉA TENANT UN VASE D'OU S'ÉCOULE L'EAU DE LA VIE. MUSÉE DU LOUVRE.



PORTRAIT DE DIDEROT
PAR LOUIS VAN LOO, 1767.

PHOTOGRAPHIE : © SCAIA, FIRENZE

HISTOIRE

NATIONAL
GEOGRAPHIC

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR RBA FRANCE SARL
20, rue Cambon, 75001 Paris

Directeur de la publication : FRÉDÉRIC HOSTEINS

RÉDACTION :

Rédaction en chef : SYLVIE BRIET

Édition et actualités : QUENTIN DESCAMPS, ANTHONY CERVEAUX

Email : redac-histoire@rbafrance.fr

Conseillers de la rédaction :

JOSEP CASALS (directeur *Historia National Geographic*)
IÑAKI DE LA FUENTE (directeur artistique)

Ont collaboré à ce numéro : ZACHARIE MOCHTARI DE PIERREPONT, CHRISTIAN JOUHAUD, DIDIER LETT, FELIP MASO, JUAN ANTONIO BELMONTE, MIREIA MOVELLAN LUIS, FERNANDO LILLO REDONET, FLORIAN MAZEL, GUILLAUME MAZEAU, CRISTINA BARCINA, CHRISTIAN JOSCHKE, CLAIRE SOTINEL, SOPHIE BOUFFIER, FRANCIS JOANNES.

Traduction : ISABELLE GUGNON, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, JULIETTE LEMERLE, NELLY LHERMILLIER, ROMAIN MAGRAS, NATHALIE MOULARD

MARKETING ET DIFFUSION :

Directrice marketing et diffusion : SOPHIE THOUVENIN
(sophie-thouvenin@rbafrance.fr)

VENTES AU NUMÉRO :

SERVICE DES VENTES : PROMÉVENTE : (01) 55 51 83 62
DISTRIBUTION : MLP

ABONNEMENTS :

I-ABO - 11 rue Gustave-Madiot - 91070 Bondoufle

Tél. : 01 60 86 03 31 - Fax : 01 55 04 94 01

Email : histoire-nationalgeographic@i-abo.fr

TARIF D'ABONNEMENT :

1 an - 11 numéros : 44,90 €

SITE INTERNET : www.histoire-nationalgeographic.com
www.facebook.com/HistoireNationalGeographic

PUBLICITÉ :

MEDIA OBS - 44, rue Notre-Dame-Des-Victoires - 75002 Paris

Tél. : 01 44 88 97 70 - Fax : 01 44 88 97 79 - Email : prom@mediaobs.com

Directeur de publicité : JEAN BENOÎT ROBERT - 01 44 88 97 79

Chef de publicité : AURÉLIE DESZ - 01 70 37 39 76

Studio : REINE VITRY - 01 44 88 89 17

Dépôt légal : Mars 2013

ISSN : EN COURS

Commission paritaire : 0418K91790

OJD : EN COURS

Fabrication : ROTOCAYFO (ESPAGNE)

Réalisation : NORD COMPO, VILLENEUVE-D'ASCQ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Directeur Logistique : FRÉDÉRIC BARENNES

(frederic-barennes@rbafrance.fr)

Directeur financier : MICHAEL TIBERGHEN

(michael-tiberghien@rbafrance.fr)



NATIONAL GEOGRAPHIC
SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

JOHN FAHEY, *Chairman and CEO*

Executive management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA,
STAVROS HILARIS, BETTY HUDSON,
AMY MANIATIS, DECLAN MOORE BROOKE
RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER,
BILL LIVELY

INTERNATIONAL PUBLISHING

Vice President, Magazine Publishing

YULIA PETROSSIAN BOYLE

Vice President, Book Publishing RACHEL LOVE,

CYNTHIA COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU,
RACHELLE PEREZ, DESIREE SULLIVAN

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN, *Chairman*

JOHN M. FRANCIS, *Vice Chairman*

PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE,
J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGENICH,
CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS,
JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

BOARD OF TRUSTEES

JOAN ABRAHAMSON, MICHAEL R. BONSIGNORE,
JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER,
ROGER A. ENRICO, JOHN FAHEY,
DANIEL S. GOLDIN, GILBERT M. GROSVENOR,
WILLIAM R. HARVEY, MARIA E. LAGOMASINO,
GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY,
PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN,
EDWARD P. ROSKI, JR., JAMES R. SASSER,
B. FRANCIS SAUL II, GERD SCHULTE-HELLEN,
TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

RBA REVISTAS

Licenciataria de
NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY,
NATIONAL GEOGRAPHIC TELEVISION.

PRESIDENTE

RICARDO RODRIGO

CONSEJERO DELEGADO

ENRIQUE IGLESIAS

DIRECTORAS GENERALES

ANA RODRIGO,

MARI CARMEN CORONAS

DIRECTORA GENERAL EDITORIAL

KARMELE SETIEN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES
Professeur d'histoire ancienne
à l'université Paris 1 Panthéon-
Sorbonne où il enseigne
l'histoire mésopotamienne,
les rapports entre la Bible et
la Mésopotamie, et les langues
anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque
à l'université d'Aix-Marseille,
spécialiste de l'expansion
grecque en Méditerranée
entre le VIII^e et le III^e s. av. J.-C.,
notamment en Italie et
en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT
Médiéviste, professeur
à l'université de Paris Diderot-
Paris 7. Il est spécialiste
de la fin du Moyen Âge,
de l'histoire de l'enfance,
de la famille, de la parenté
et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de
lettres classiques, docteur
d'État. Directeur d'études
en linguistique égyptienne
et en philologie à l'École
Pratique des Hautes Études
(EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL
Professeure d'histoire romaine
à l'université Paris-Est
Crétail Val-de-Marne.
Ancien membre de l'École
française de Rome.
Elle est spécialiste
de l'Antiquité tardive.



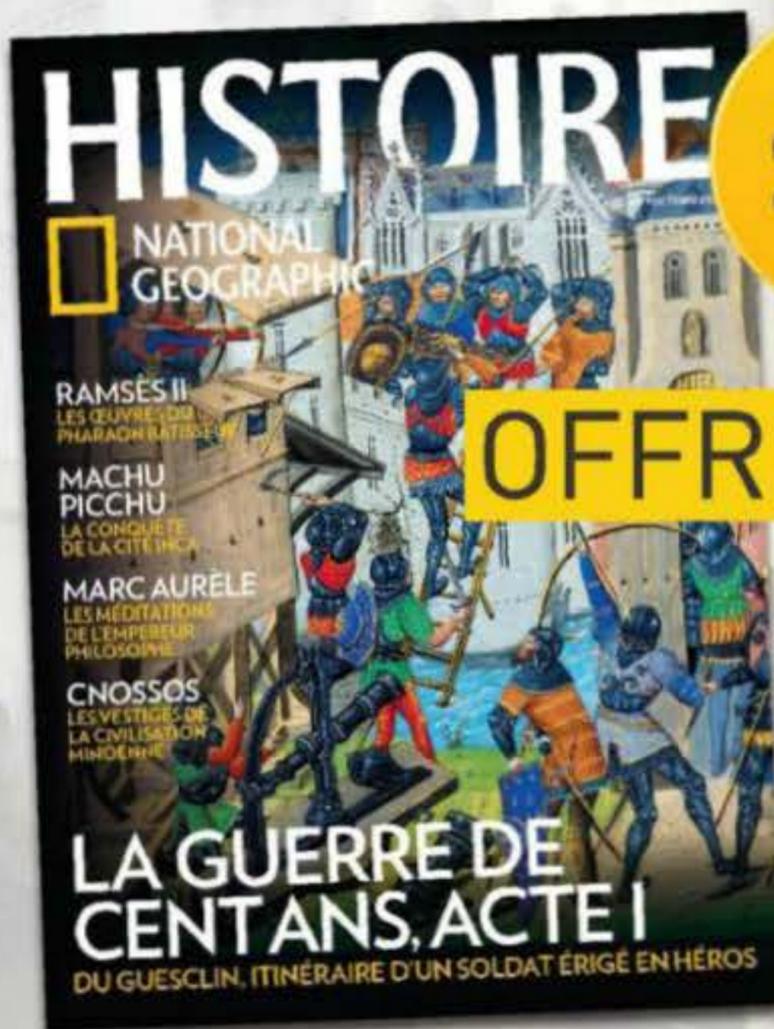
ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire
contemporaine à Paris 1 où
il dirige le Centre d'histoire
du XIX^e siècle. Également
professeur à Sciences-Po,
il est spécialiste de l'histoire
du crime et des transgressions.



Chaque mois, explorez plusieurs siècles d'histoire

De l'antiquité aux temps modernes, HISTOIRE National Geographic vous entraîne sur les traces des grandes civilisations. Repères chronologiques, analyses, portraits, documents d'archives : un nouveau rendez-vous mensuel pour associer le plaisir de lire et l'enrichissement de vos connaissances.



40%
d'économies*

OFFRE SPÉCIALE

39€90
au lieu de ~~65€90~~

1 AN soit 11 numéros

HISTOIRE National Geographic est une marque de la National Geographic Society **125 ANS**

*sur le prix de vente au numéro.

BULLETIN D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe SANS l'affranchir à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO Libre Réponse 83051 - 91079 BONDOUFLE CEDEX - Service abonnement : 01.60.86.03.31

Oui, je m'abonne au magazine Histoire National Geographic

PP08

1 an, soit 11 numéros. Je paie 39€90 au lieu de ~~65€90~~ (prix de vente au n°) soit **40% d'économie.**

M. Mme Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____ CP : _____

Ville : _____ Tél. : _____ email : _____ @ _____

Mode de paiement

Chèque bancaire ou postal de 39€90 à l'ordre de Histoire National Geographic.

Carte bancaire

N° _____ Expire fin : _____

Je note les trois derniers chiffres du numéro figurant au dos de ma carte : _____

Date et signature obligatoires :

Offre réservée à la France Métropolitaine. Tarif Belgique : 1 an 11 n° 58€70 ; Tarif Suisse : 1 an 11 n° 63€20. Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, contactez-nous au (33) 1 01.60.86.03.31 ou connectez-vous sur : www.histoire-nationalgeographic.com. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant, que vous pouvez exercer en vous adressant à l'adresse suivante : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO - 11 rue Gustave Madiot - 91070 Bondoufle.



© 2013 MUSÉE DU LOUVRE / ANTOINE MONSCOIN

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE
ENTOURÉE D'ÉCHAFAUDAGES DANS
L'ESCALIER DARU, MUSÉE DU LOUVRE.



ESSAI DE MONTAGE DANS
LA COUR DU SPHINX PAR
RAVAISSON-MOLLIER EN 1879.

© MUSÉE DU LOUVRE

EN 1879, Charles Champoiseau, qui a découvert la statue, expédie l'ensemble des blocs et fragments à Paris. Félix Ravaisson-Mollien, conservateur au Louvre, lance alors une reconstitution du monument en assemblant les parties du buste et en replaçant l'ensemble sur son socle de dalles. C'est l'ouvrage que l'on peut admirer aujourd'hui au musée.

PATRIMOINE CULTUREL

Réfection minutieuse pour la Victoire de Samothrace

La célèbre statue antique, vieille de 2 200 ans, quitte son escalier au Louvre pour passer au crible d'un comité d'experts et de restaurateurs.

Après la restauration de la Vénus de Milo en 2010, c'est un autre joyau de l'art grec du musée du Louvre qui va, neuf mois durant, être rénové : la célèbre Victoire de Samothrace. Un monument de 32 tonnes qui dépasse 5,5 m de haut (pour l'ensemble reconstitué comprenant la statue et le navire), découvert au XIX^e siècle sur l'île de Samothrace au nord-est de la Grèce. C'est la troisième fois que la déesse Niké se refait une beauté, après la

reconstitution majeure de 1880-1883 sous l'égide de l'archéologue français Félix Ravaisson-Mollien.

« Nous allons respecter les restaurations anciennes et conserver la silhouette reconstituée au XIX^e siècle », indique Ludovic Laugier, l'un des commissaires de la restauration. Changement d'importance toutefois : le bloc de ciment inséré en 1934 entre le pont du bateau et la base de la statue va être enlevé. Réalisée en pensant bien faire, cette action s'est révélée une

erreur selon le conseil des experts. La Victoire « atterrira » donc de nouveau directement sur la proue du navire. Par ailleurs, « les couleurs des différents marbres apparaîtront de manière plus différenciée, permettant une meilleure lecture de l'œuvre », se réjouit Ludovic Laugier. Ce désencrassement méticuleux est confié à l'équipe du restaurateur Daniel Ibled. Dans le même temps, l'escalier Daru qui sert de trône à la statue fera peau neuve. ■

ANTHONY CERVEAUX



LE MUSÉE D'HISTOIRE SITUÉ AU CŒUR DE MARSEILLE, SUR LES LIEUX MÊME DE SES ORIGINES, PROPOSE UNE VASTE RÉTROSPECTIVE PATRIMONIALE ET CULTURELLE DE LA VILLE.

© MUSÉES DE MARSEILLE / DAVID GIAN CATARINA

MUSÉOGRAPHIE

Marseille met en scène sa longue histoire

Le nouveau musée d'Histoire de la cité phocéenne vient d'être inauguré. Il raconte 26 siècles d'existence urbaine continue, tournés vers la mer.

Avec ses vingt-six siècles d'existence urbaine continue, la doyenne des villes de France se devait d'obtenir un musée à la mesure de son passé. C'est chose faite et le nouveau musée de l'Histoire de Marseille vient d'ouvrir ses portes, près du Vieux Port, entre un site archéologique et un centre commercial.

Il y a 2 600 ans, lorsque les marins grecs venus de Phocée s'installèrent sur les rivages de la future Marseille, la mer recouvrait une partie de la ville

d'aujourd'hui. En 1967, les coups de pelleuse destinés à la construction d'un centre commercial révélèrent la présence du port antique. Si les boutiques dissimulent une partie des vestiges archéologiques, d'autres ont été préservés et un premier musée de l'Histoire, construit à côté, a ouvert ses portes en 1983. Trop petit, trop vieux, le voici transformé aujourd'hui en l'un des plus grands musées d'Histoire « en France et en Europe », dit-on à Marseille où il est connu que l'on n'exa-

gère pas. Reste qu'il faut de l'espace pour cheminer de la préhistoire au XXI^e siècle. Des plates-formes offrent une vue plongeante sur les coques des bateaux grecs et romains reconstituées tandis que les baies vitrées ouvrent sur la ville et la Méditerranée. « Je suis charmée par la beauté singulière de cette ville », écrivait en 1673 la marquise de Sévigné à sa fille. Grâce à la richesse des contacts entre les civilisations quelle que soit l'époque, ce charme agit toujours. ■ S.B.



CETTE CÉRAMIQUE, datant de la seconde moitié du XIII^e siècle, a été importée de Sicile. Tout au long du Moyen Âge, le port a poursuivi son essor et tissé des liens étroits avec les peuples méditerranéens. Marseille a successivement dépendu du royaume de Bourgogne, de celui d'Anjou et puis enfin du royaume de France.

© MUSÉES DE MARSEILLE / DAVID GIAN CATARINA

Ibn Battuta, pèlerin conteur du monde musulman

Au XIV^e siècle, à pied, à cheval ou en bateau, Mohammed Ibn Battuta a parcouru pendant plus de trente ans le monde connu, du Sahara jusqu'en Chine, et de la Russie jusqu'en Inde.

Un périple à travers trois continents

1325

Ibn Battuta part de Tanger pour se rendre en pèlerinage à La Mecque. Il se joint à une caravane et arrive à Bagdad en 1327. Peu après, il se rend à Constantinople.

1334

Parti de Samarcande, après avoir traversé l'Afghanistan, il entre en Inde et arrive à Delhi, où il passe six années au service du riche sultan, Muhammad b. Tughluq.

1345

Il aurait voyagé en Chine, admirant le fonctionnement de la bureaucratie. En réalité, les historiens doutent qu'Ibn Battuta se soit jamais rendu si loin en Orient.

1349

Ibn Battuta est de retour à Tanger, mais il repart aussitôt pour al-Andalus, puis pour le Mali, où il visite la ville mythique de Tombouctou.

1355

Au terme de ses périple, il dicte au poète Ibn Guzay al-Kalbi ses *Voyages* (la *Rihla*), devenu un classique.

« **J**e sortis de Tanger, [...], dans l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque et de visiter le tombeau du Prophète [...]. J'étais seul [...] mais [...] le désir de visiter ces illustres sanctuaires était caché dans mon sein. Mon père et ma mère étaient encore en vie. Je me résignai douloureusement à me séparer d'eux, et ce fut pour moi comme pour eux, une cause de maladie. » C'est sur ces mots que Muhammad Ibn Battuta, né à Tanger en 1304, quitte sa ville natale et les siens à l'âge de 21 ans.

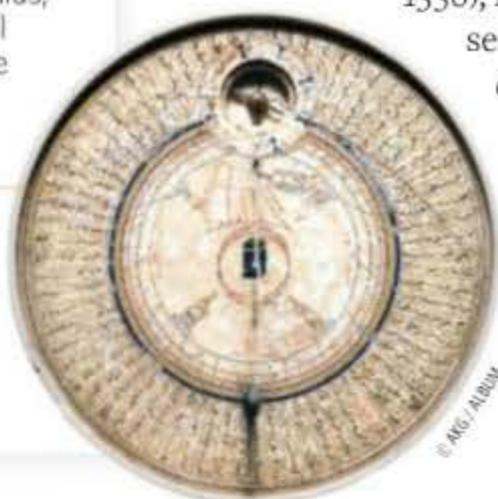
Il ne se doute guère encore qu'il se rendra jusqu'aux extrémités du monde connu. Parti initialement pour accomplir le pèlerinage à La Mecque (le *Hajj*) et se recueillir près de la Kaaba, son voyage durera près de trente-huit ans, jusqu'en 1353. Il aura visité l'essentiel de ce que recouvrait alors le monde musulman : 120 000 kilomètres de voyages qui le conduisent du Maghreb à La Mecque, de l'Érythrée à Oman, de l'Inde aux îles Ceylan. Au terme de ses périple, il dicte, sur ordre du sultan mérinide du Maghreb Abu Inan (1348-1358), la description de ses aventures à l'un des secrétaires de

la cour du souverain. C'est ce récit qui fut redécouvert par les orientalistes au XIX^e siècle et qui connut dès lors un succès grandissant.

Pérégrinations inédites

Après avoir traversé l'Afrique du Nord – se mariant à deux reprises en chemin –, Ibn Battuta arrive à Damas et revêt pour la première fois la tenue d'un ordre soufi. Nous sommes en 1326. Il dévoile alors le second but de son voyage : l'apprentissage des sciences religieuses, auprès de maîtres prestigieux et reconnus. Citant le nom de treize savants, il affirme : « Tous ces personnages m'ont délivré une permission universelle d'enseigner, l'an 26, à Damas. » Ibn Battuta est donc, dès le départ, à la fois un pèlerin et un étudiant. Les premiers certificats (*ijaza*) délivrés par des maîtres en sciences religieuses témoignaient de ses connaissances dans l'exégèse coranique et le droit. Ils lui permirent de jouir d'un statut et d'une réputation de savant et d'homme de lettres.

Après quelques semaines passées à Damas, le voyageur part pour La Mecque et y arrive en septembre, à temps pour le pèlerinage. Il perpétue ainsi une pratique ancienne, répandue dans le monde



En trois décennies de voyages, Ibn Battuta a parcouru 120 000 kilomètres.

BOUSSOLE UTILISÉE POUR DÉTERMINER LA DIRECTION DE LA MECQUE.



© AIG / ALBUM

UN NOMADE AUX MŒURS VOLAGES

MÊME SI IBN BATTUTA témoigne, surtout dans sa *Rihla*, de ses observations, il n'hésite pas à faire mention d'affaires plus personnelles, et même familiales. Il rapporte ainsi ses nombreux mariages, en Tunisie, en Inde ou aux Maldives, ainsi que les nombreuses propositions qu'il reçut de la part de potentats locaux lors de ses voyages. Il fait aussi part de l'abandon des enfants qu'il a conçus avec ses femmes et concubines. Ibn Battuta jouait ainsi de la souplesse qu'autorisait la loi islamique. Il sacrifia d'ailleurs toujours les permanences de la famille à ce qu'il concevait comme les nécessités du voyage, plus importantes que n'importe quel attachement.

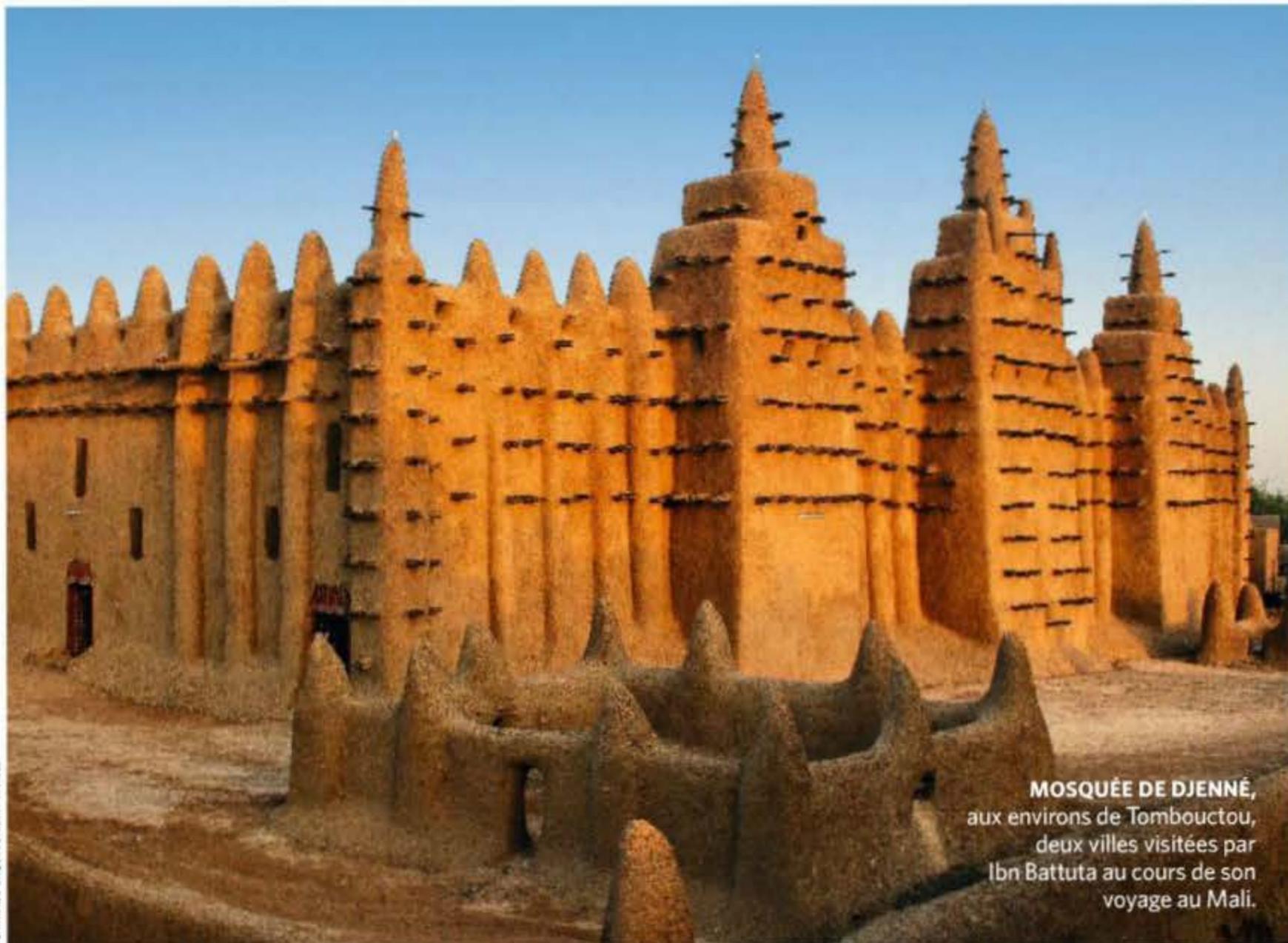
IBN BATTUTA EN ÉGYPTE. IL RÉVA DANS CE PAYS QU'UN GRAND OISEAU LE CONDUISAIT À LA MECQUE, PUIS EN INDE ET EN CHINE. LITHOGRAPHIE DE H. L. BENETT.

musulman dès le VIII^e siècle : l'accomplissement de la *rihla*, le voyage en quête de science, dont La Mecque constitue une étape obligée. Cet objectif atteint, Ibn Battuta poursuit son voyage vers l'Irak et la Perse, s'arrêtant dans certains hauts lieux de l'islam : Kufa, Wasit, Bassora. Il prend soin, à chaque étape, de donner les noms des savants qui y enseignent ou y furent enterrés, ainsi que les tombeaux de prophètes et de saints. Le récit d'Ibn Battuta s'apparente ainsi à un itinéraire des maîtres de sciences, genre littéraire répandu à cette époque, et à un guide de pèleri-

nage. Les visites pieuses aux tombeaux de saints procuraient aux croyants un peu de la grâce divine (la *baraka*) que les justes et les saints faisaient fleurir sur la poussière de leur tombe.

En 1327, Ibn Battuta refait le pèlerinage de La Mecque puis y demeure jusqu'en 1330, sans doute pour compléter sa formation de lettré. Mais il a pris goût à l'aventure. Passionné par les régions qu'il visite, son récit se transforme peu à peu en une véritable description des sociétés qu'il découvre. Alors commence, de l'Anatolie à l'Asie centrale, le grand voyage qui va le mener jusqu'en Inde.

Logé de *zawiya* en *zawiya* — ces lieux consacrés à la prière, à l'enseignement et au recueillement des croyants —, hébergé par les princes (émirs d'Anatolie, empereur de Constantinople...), il arrive enfin à Delhi vers 1334. L'Inde et ses fabuleuses richesses constituent plus qu'une simple étape de son voyage : c'est dans ce pays, où il demeure pendant plus de huit ans, qu'Ibn Battuta décide de faire carrière dans l'enseignement des sciences religieuses. Delhi lui apparaît alors dans toute sa splendeur, « entourée d'une muraille telle qu'on n'en connaît pas de semblable dans tout l'Univers.



© SANTIAGO URQUIJO / GETTY IMAGES

MOSQUÉE DE DJENNÉ, aux environs de Tombouctou, deux villes visitées par Ibn Battuta au cours de son voyage au Mali.

C'est la plus grande ville de l'Inde, et même de toutes les contrées soumises à l'islam en Orient ». Cette région est depuis le début du XIII^e siècle soumise à l'autorité de sultans musulmans, dans un milieu majoritairement hindouiste fort hostile. La dynastie des Tughluq (1320-1414), sultans de Delhi, œuvre à l'islamisation de la région et accueille

avec bienveillance les étrangers savants et voyageurs. Ibn Battuta est reçu à la cour avec les honneurs, selon « la coutume du roi de l'Inde, du sultan [...] d'honorer les étrangers, de les aimer et de les distinguer [...], en leur accordant des gouvernements ou d'éminentes dignités ». Il s'immisce au cours de son séjour dans la vie politique et religieuse

du sultanat, occupant plusieurs fonctions. Courtisan puis ascète, il combat les armes à la main pour le sultan Mohammed Ibn Tughluq (1325-1351), épouse sa cause, tombe en disgrâce, puis revient dans les faveurs du souverain.

Un témoignage inestimable

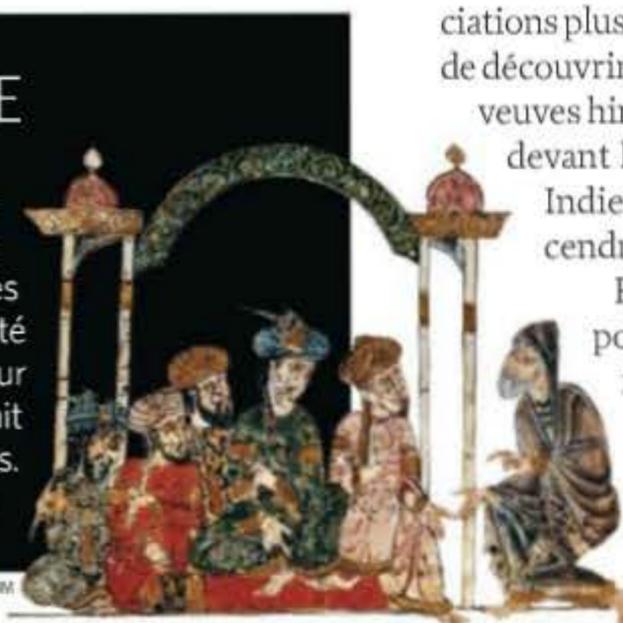
Avec un luxe de précision, il décrit les villes, la flore régionale, l'histoire des sultans de l'Inde, et livre des appréciations plus personnelles : sa stupeur de découvrir le sacrifice par le feu des veuves hindoues, son étonnement devant la noyade volontaire des Indiens dans le Gange, où les cendres des morts sont jetées.

En 1342, il reprend la mer pour la Chine. Son navire fait naufrage mais par chance, Ibn Battuta s'en sort indemne. Il repart pour les Maldives, où il est nommé juge (*cadi*).

UNE ANECDOTE ÉTRANGE

IBN BATTUTA raconte son étonnement face à des phénomènes surprenants concernant la faune locale. Il décrit, par exemple, à Ceylan, les usages d'une communauté de singes, vivant sous l'autorité d'un des leurs. Ce dernier, qui portait un ruban sur la tête et un bâton de commandement, distribuait bananes, citrons et autres fruits à ses homologues.

MUSULMANS OCCUPÉS À CONVERSER. MINIATURE D'UNE ŒUVRE D'AL-HARIRI.



© DEA / ALBUM

DESTINATIONS MISES EN DOUTE

LA RIHLA ne se limite pas au vécu d'Ibn Battuta, mais emprunte aussi aux œuvres d'autres voyageurs du XIII^e siècle, comme Ibn Gubayr ou al-Abdarî. Des historiens jugent improbable qu'Ibn Battuta ait atteint la Volga ou Sanaa, la capitale du Yémen. Des doutes similaires existent sur les voyages de Marco Polo.



MARCO POLO. MÉDAILLE DU PORTRAIT DU VOYAGEUR. SCIENCE ARCHIVE, OXFORD.

Sunnite pieux paré des vertus que lui confèrent ses diplômes, il mène en vain campagne pour réformer les mœurs des habitants : « La plupart [des femmes des Maldives] ne revêtent qu'un pagne, qui les couvre depuis le nombril jusqu'à terre ; le reste de leur corps demeure à découvert. [...] Lorsque je fus investi de la dignité de *cadî* dans ces îles, je fis des efforts pour [...] ordonner aux femmes de se vêtir ; mais je ne pus y réussir. »

Quittant les Maldives, après un séjour de dix-huit mois, il entame un long chemin qui le ramène finalement vers sa terre natale, en 1349. Ses derniers voyages le conduiront dans l'Andalousie affaiblie par la pression des chrétiens latins, au Mali où il admonestera l'empereur qui ne lui avait pas présenté de cadeaux – argument précieux pour notre héros, qui vanta les mérites des princes en échange de leurs dons. Enfin, il revient à Fez, définitivement, en 1354. Après vingt-huit ans de pérégrinations,



MINIATURE PERSANE DU XV^e SIÈCLE.

il dépose son bâton de voyageur. Le récit qu'il dicte alors au secrétaire du sultan mérinide constitue un témoignage rare et précieux. Au-delà des imprécisions, des hyperboles et de la mise en scène du héros par lui-même, Ibn Battuta livre un texte dont le genre emprunte au récit savant, à la géographie, au routier et au guide – des lieux saints, des lettrés, des us et coutumes des pays. Aux lecteurs du XIV^e siècle, il offre ce qu'il sait leur plaire : l'exotisme de contrées lointaines, l'image de la beauté des femmes, ses appréciations culinaires, des anecdotes fantastiques, l'impression de puissance et d'unité qui se dégage de l'islam, malgré l'échec du rêve impérial.

À l'historien comme au lecteur contemporain, il présente des éléments inestimables à la connaissance du passé et permet d'entrevoir le lent déplacement des centres du monde musulman vers l'est du bassin méditerranéen. C'est désormais en Anatolie,

en Perse, en Asie centrale et en Inde que palpitent les cœurs dynamiques de l'islam. Une tendance qui s'accroît, par la suite : au début du XVI^e siècle s'affirment de grandes puissances : les Ottomans en Méditerranée orientale, les Safavides en Perse, les Moghols en Inde.

Pèlerin, voyageur, homme pieux, amateur de femmes, courtisan, combattant et ascète, Ibn Battuta incarne la richesse et la complexité des sociétés du monde musulman médiéval, bien souvent méconnues, et dont l'histoire reste encore largement à découvrir. ■

ZACHARIE MOCHTARI DE PIERREPONT
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAIS

Ibn Battuta, Voyages, volumes I, II, III

Trad. C. Defremery et B.R.S. Sanguinetti Maspero, 1982.

Islam et voyage au Moyen Âge, histoire et anthropologie d'une pratique lettrée

H. Touati, Seuil, 2000.

LA FRONDE

Combat du faubourg Saint-Antoine sous les murs de Paris (2 juillet 1652). Anonyme, 1660. Musée national des châteaux de Versailles et du Trianon.



Les mazarinades, une fronde sur tous les tons

Décrit comme un favori cupide et corrupteur, le cardinal Mazarin, Premier ministre de la reine Anne d'Autriche, fut la première cible des libelles burlesques et acerbes écrits pendant la Fronde.

« **P**euple, n'en doutez plus, il est vrai qu'il la fout Et que c'est par ce trou que Jules nous canarde. » Tels sont les premiers mots de *La custode de la Reine qui dit tout*, une mazarinade parue en 1649. Personne ne saura jamais si Jules Mazarin a bien été l'amant de la reine Anne d'Autriche, mais la rumeur courait déjà les rues de Paris pendant la Fronde. Le texte fut probablement écrit par un noble de cour ; l'imprimeur, surpris en plein travail, fut arrêté et

condamné à mort. Mais une émeute le libéra, en l'enlevant au moment où il allait monter sur l'échafaud.

La crise politique majeure que fut la Fronde entre 1648 et 1652, au temps de la minorité de Louis XIV, fut un moment de diffusion massive d'imprimés de toutes sortes, des libelles qu'on a pris l'habitude d'appeler mazarinades. Imprimées, vendues, lues principalement à Paris (90 % environ), mais aussi dans quelques villes de province (particulièrement à Bordeaux), 5 000 de ces mazarinades sont publiées entre

le second semestre 1648 et le premier semestre 1653, à un rythme irrégulier : moins de 100 titres en 1648, presque 2 000 en 1649 avec une pointe durant le siège de Paris entre janvier et mars, et plus de 1 500 en 1652. À certains moments, il en paraît plus de dix par jour. Il s'agit surtout de livrets de 8, 16 ou 32 pages. Mais on trouve aussi des feuilles volantes ou, au contraire, quelques ouvrages de plus grande ampleur. En réalité, ni la présentation matérielle ni le contenu ne permettent de définir les mazarinades. Il s'agit, en effet, d'une appellation don-



© ANG / ALBUM



© LEEBAGE / PHISMA

DES PAMPHLETS POLITIQUES

DES AFFICHES, QU'ON APPELAIT, à l'époque, placards, étaient collées dans des endroits propices de Paris, au grand jour, pour transmettre des informations. Souvent affichées clandestinement la nuit, elles avaient pour but d'attaquer, en injuriant ou en calomniant, des adversaires. Au petit matin, les attroupements qui se formaient permettaient des lectures à haute voix pour les illettrés et les analphabètes.

née a posteriori par des bibliophiles, formée sur le titre d'une poésie célèbre parue en 1651 et attribuée à Scarron. Ce texte burlesque adaptait au nom du cardinal Mazarin le procédé de Ronsard qui avait intitulé son grand poème épique *La Franciade*, titre lui-même forgé sur le modèle de *l'Iliade*. Il se terminait ainsi :

« Cher Jules, tu seras pendu
 Au bout d'une vieille potence,
 Sans remords, et sans repentance,
 Sans le moindre mot
 d'examen
 Comme un
 incorrigible,
 Amen. »

À strictement parler, on devrait réserver l'appellation de mazarinades à des textes burlesques détournant de grandes œuvres épiques pour combattre, par la dérision, la politique ou la personne de Mazarin. Mais tel n'est pas l'usage qui s'est imposé, surtout depuis la parution de la magistrale *Bibliographie des mazarinades* de Célestin Moreau, publiée en 1850-1851, qui a recensé l'ensemble de la production pamphlétaire de la Fronde.

Les producteurs de mazarinades étaient le plus souvent des professionnels. Beaucoup d'écrivains (et non pas de militants) ont pris la plume de leur propre initiative ou pour le service d'un grand. Les caractéristiques du monde social des

hommes de lettres, et les tensions qui le traversent, constituent de ce fait un contexte important pour comprendre les prises de parti des auteurs et leurs relations avec les commanditaires. De plus, avec ou sans marques d'imprimeurs, les mazarinades sortent toutes ou presque d'ateliers identifiables pour lesquels elles représentent d'ailleurs une activité lucrative.

Moins cher que le pain

Tirées à quelques centaines – voire un millier – d'exemplaires, elles se vendaient dans les endroits intensément traversés, comme le Pont-Neuf à Paris, pour un sou les huit pages (moins cher qu'une livre de pain blanc). Leur succès montre qu'elles pénétraient assez profondément dans les divers milieux alphabétisés ou semi-alphabétisés des grandes villes, s'offrant aussi à des lectures et des appropriations collectives. Les mazarinades sont des libelles (*libellus* dérivé de *liber* : « petit livre »,

Les mazarinades constituaient une activité lucrative pour les ateliers qui les imprimaient.

PORTRAIT DU CARDINAL MAZARIN, PIERRE MIGNARD, 1661. MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY.



© ANG / ALBUM



LE MUSÉE DU LOUVRE

Pendant la Fronde, quand elle était à Paris, la famille royale et Mazarin ne logeaient pas au Louvre mais au Palais-Royal.

© JAVIER GR / AGE FOTOSTOCK

« opusculé ») et une très large majorité d'entre elles peuvent être désignées par le terme de pamphlet, à condition de ne pas oublier la diversité des genres représentés : pièces officielles, discours, dialogues, lettres vraies ou fausses, poèmes, chansons, traités politiques, etc., et le fait qu'on en trouve au service de tous les camps, y compris celui du gouvernement. Elles témoignent, au

fond, d'un extraordinaire mouvement de politisation et de publication des formes scripturaires et éditoriales disponibles à l'époque. La politique comme sujet a envahi les étals des libraires et les balles des colporteurs qui les vendaient à la criée. Mais c'est aussi une rationalité politique, celle des chefs de partis et de clans, le plus souvent tournée

vers des objectifs de court terme, qui a présidé à l'élaboration des textes. D'où la récupération de formes et de genres préexistants en un jeu complexe de tromperies, de pastiches, de plagiat, d'usurpation d'identité, etc. Voilà un trait fondamental : les mazarinades sont des textes d'action et de combat. Proclamation d'une décision, attaque d'un adversaire, dénonciations, elles cherchent à produire des effets et à peser sur le cours des événements.

Ce rapport à l'action doit absolument être pris en compte avant d'évoquer les qualités ou les défauts supposés de telle ou telle pièce. Et aussi pour comprendre les jugements formulés à l'époque : dès le temps de la Fronde, en effet, les avis n'ont pas manqué sur cette littérature de combat. Le cardinal de Retz n'a-t-il pas écrit dans ses *Mémoires* : « Il y a plus de soixante volumes de pièces composées dans le cours de la guerre

LE GRAND CONDÉ

CÉLÈBRE GÉNÉRAL, cousin du roi, le prince de Condé (1621-1686) commande l'armée royale qui fait le siège de Paris en 1649. Puis, à la tête d'un puissant parti, il conduit la guerre civile contre le gouvernement jusqu'en 1652. Les mazarinades de ses partisans le campent en figure héroïque.

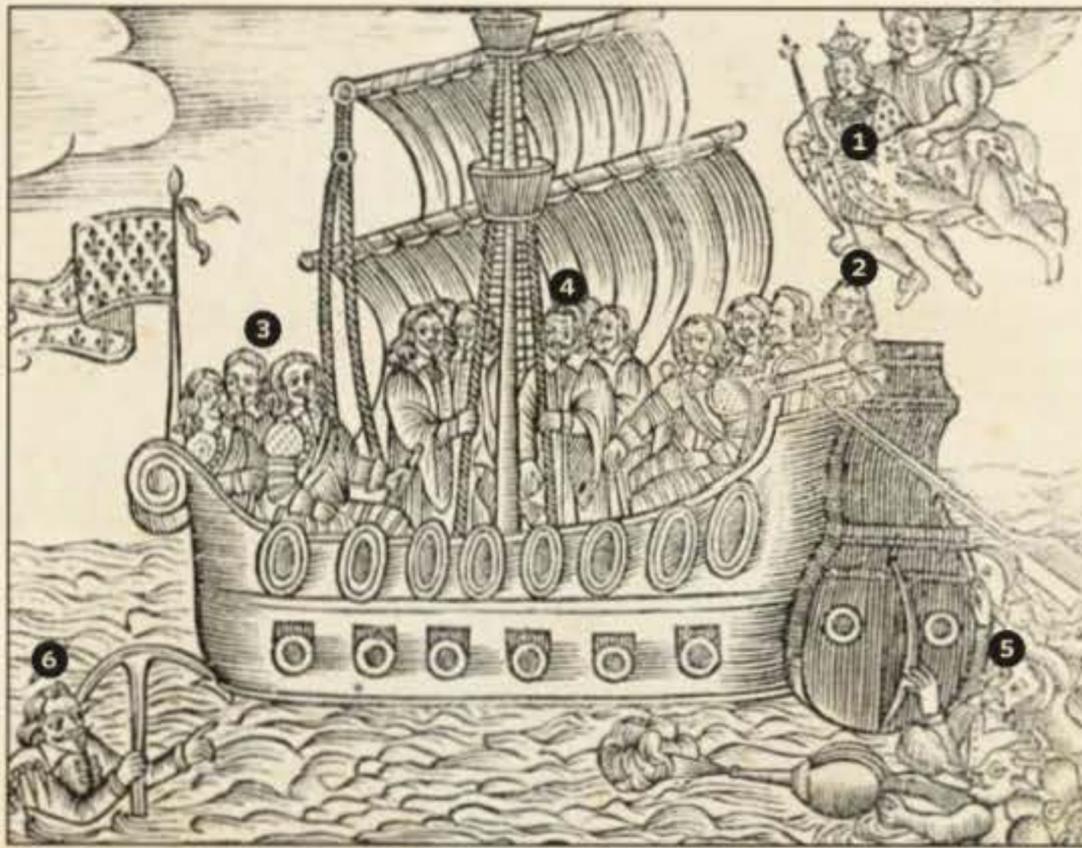
STATUE DU PRINCE DE CONDÉ, ANTOINE COYSEVOX, MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY.



© BEAUVINGE / FROMA

Les frondeurs veillent sur le navire France

MALGRÉ MAZARIN, les frondeurs assurent le salut de l'État. Telle est la légende que décrit cette gravure où l'on voit, dans l'eau, Mazarin tenter d'arrêter ou de couler, avec l'aide du diable, le navire France. Des renvois permettent de reconnaître les personnages emblématiques de la Fronde.



① Louis XIV

Le jeune roi, soutenu par un ange, est celui qui protège le navire.

② Le prince de Condé

Le prince de Condé, l'un des meneurs de la Fronde, tient la barre.

③ Le duc de Bouillon

L'un des plus grands frondeurs, le duc de Bouillon, est à la proue.

④ Le Parlement

Les magistrats du parlement, « pères du peuple », tiennent le mât.

⑤ Mazarin et ses acolytes

Ils ne font pas partie des politiques légitimes embarqués sur le navire.

⑥ Le marquis d'Ancre

Favori de la reine mère, assassiné en 1617 sur l'ordre de Louis XIII.

Gravure sur bois, 1649.

civile ; je crois pouvoir dire avec vérité qu'il n'y a pas cent feuillets qui méritent que l'on les lise » ? En l'occurrence, la stature du grand auteur dissimule la part qu'il a lui-même prise dans l'écriture pamphlétaire de son temps. L'affrontement polémique passe, en outre, par la déconsidération des textes adverses et, très tôt, des catalogues de « pièces », apparemment en retrait de l'action, ont été publiés : le plus connu est le *Jugement sur ce tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin* de Gabriel Naudé, paru en 1649, qui n'est qu'une très grosse mazarinade.

Polyphonie littéraire

Souvent publiées en faisceau autour d'un événement, les mazarinades ont formé de véritables réseaux ou engrenages polémiques. La violence ou le radicalisme de certains textes (ceux du printemps et de l'été 1652 par exemple) ne prennent sens que rapportés à ce

contexte polémique et aux visées tactiques de leurs commanditaires. Il n'est pas indifférent de découvrir qu'un texte qui proclame : « Voyons que les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules : nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre » a été écrit par un domestique du prince de Condé, auteur de textes adoptant par ailleurs un tout autre ton. On aurait tort cependant de considérer que cette instrumentalisation des idées détruit l'intérêt historique des mazarinades. L'aspiration par la crise politique d'une multitude de pratiques d'écriture condense et rend visible des manières de faire et de penser qui tenaient une place importante dans les villes entre la Renaissance et la Révolution.

La fièvre d'écriture du temps de la Fronde fait aussi voir autre chose que ce qu'elle dénonce, décrit ou raille. Écrites à la hâte pour coller à l'actualité, les mazarinades sont une fenêtre ouverte

sur des ressources intellectuelles immédiatement mobilisables par les auteurs et sur des liens de sociabilités lettrées d'ordinaire invisibles, faits de lectures, d'écritures à la diffusion restreinte, de conversations. Moins sérieusement, on sourit encore à la lecture de mazarinades dont la drôlerie reste efficace plus de trois siècles après. On ne saurait oublier l'extraordinaire diversité de ces libelles où voisinent grivoiserie et théologie, philosophie et chansons burlesques, traités politiques et récits de fêtes en une étonnante polyphonie littéraire. ■

CHRISTIAN JOUHAUD
HISTORIEN, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'HESS

Pour en savoir plus

Mazarin, la Fronde et la presse (1647-1649)
Marie-Noëlle Grand-Mesnil, Armand Colin, 1967.

Mazarinades : la Fronde des mots
Christian Jouhaud, Aubier, réédition, 2009.

La presse de la Fronde : les Mazarinades
Hubert Carrier, Droz, Genève, 1989.

De simples jeux d'enfant pris très au sérieux

Au Moyen Âge, l'activité ludique ne devait pas seulement divertir, elle avait aussi une visée éducative pour les enfants.

Colin-maillard, cache-cache, à la queue leu leu... Ces jeux, toujours familiers aujourd'hui, occupaient déjà, avec beaucoup d'autres, une grande place dans la société médiévale. Adultes comme enfants, issus de tous les milieux sociaux, et malgré de fréquentes condamnations de la part des autorités ecclésiastiques, en particulier à l'égard des jeux de hasard et

d'argent, s'y adonnaient. La documentation, plus abondante et plus variée pour la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne, permet de savoir à quoi jouaient les enfants et comment ces jeux étaient perçus.

Les parents du Moyen Âge éprouvaient une profonde affection pour leurs enfants, même dans un rude contexte démographique où la mortalité infantile était très élevée. Ils manifestaient un réel souci éducatif, comme en témoigne le nombre important de traités pédagogiques conservés. Et le jeu faisait partie de cette éducation dans la vie quotidienne des enfants. D'après les récits hagiographiques, les futurs saints se distinguent de leurs camarades, soit parce qu'ils refusent de jouer, soit parce qu'ils détournent des activités ludiques : ils prient ou édifient des églises de sable pendant que les autres enfants « normaux » construisent des châteaux. Le jeu est ainsi utilisé comme support à un discours édifiant. La capacité de l'enfant-saint à rejeter le jeu en fait un *puer senex* (« enfant grandi avant l'âge »).

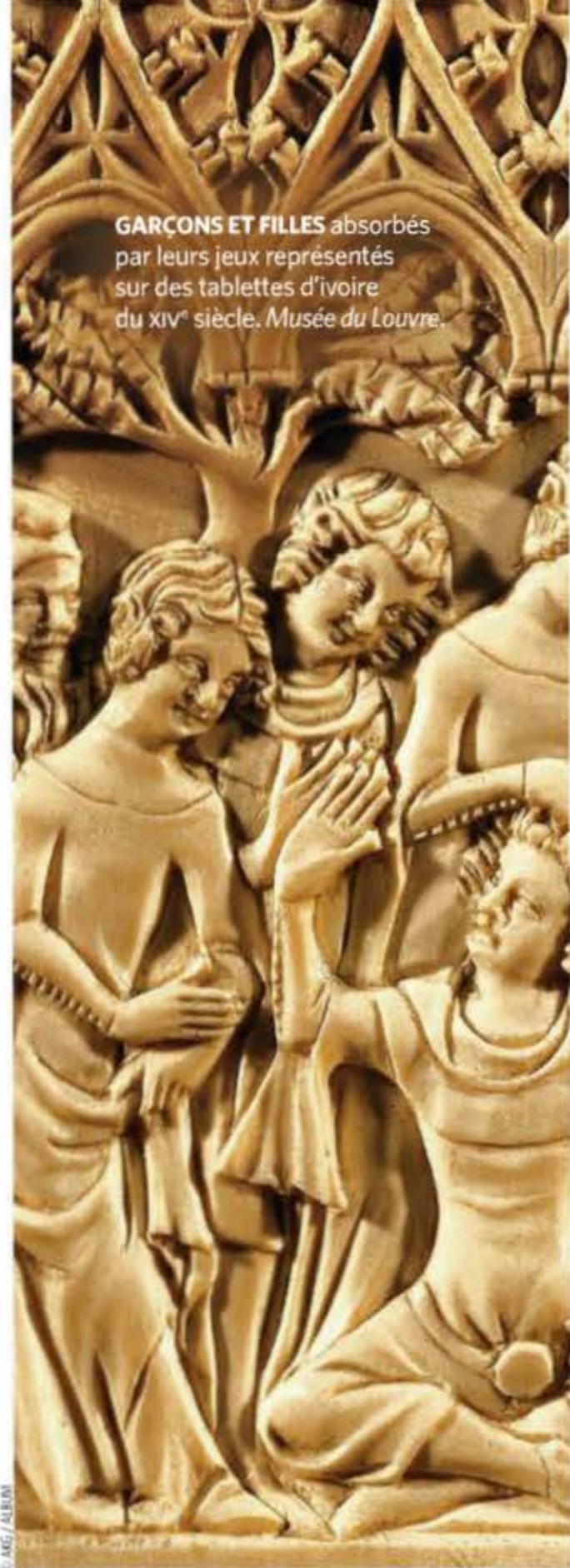
Se divertir avec raison

Si l'activité ludique est valorisée, en revanche, hagiographes et pédagogues portent un jugement sévère sur le jeu inconsidéré et irréfléchi. Dans son traité intitulé *Le Livre du gouvernement des princes*, rédigé à la fin du XIII^e siècle pour le futur Philippe le Bel, l'aristotélicien Gilles de Rome consacre un chapitre à « la vertu de l'amusement » : le roi doit

s'amuser et se divertir mais « avec raison ». Jouer est une activité positive à condition qu'elle soit canalisée. Associée à la démesure, elle est condamnée. Pour les humanistes, les jeux révèlent la personnalité des enfants. Ainsi Érasme, en 1530, écrit-il dans la *Civilité puérile* : « On dit que le caractère des enfants ne se découvre nulle part comme au jeu. »

La documentation exploitée par l'historien livre surtout des jeux informels, parfois dangereux. Un récit de miracle du XIII^e siècle rapporte le cas d'une petite fille qui « jouait mais ne faisait pas assez attention au lieu du jeu. Elle se tenait au sommet des murs de fortifications

GARÇONS ET FILLES absorbés par leurs jeux représentés sur des tablettes d'ivoire du XIV^e siècle. Musée du Louvre.



LE PASSAGE À L'ÂGE ADULTE

L'ÂGE DE LA MAJORITÉ était de 12 ans pour les filles et 14 ans pour les garçons. Ci-dessous, un enfant jouant avec un trotteur et un autre avec un petit cheval. Miniature du XV^e siècle.



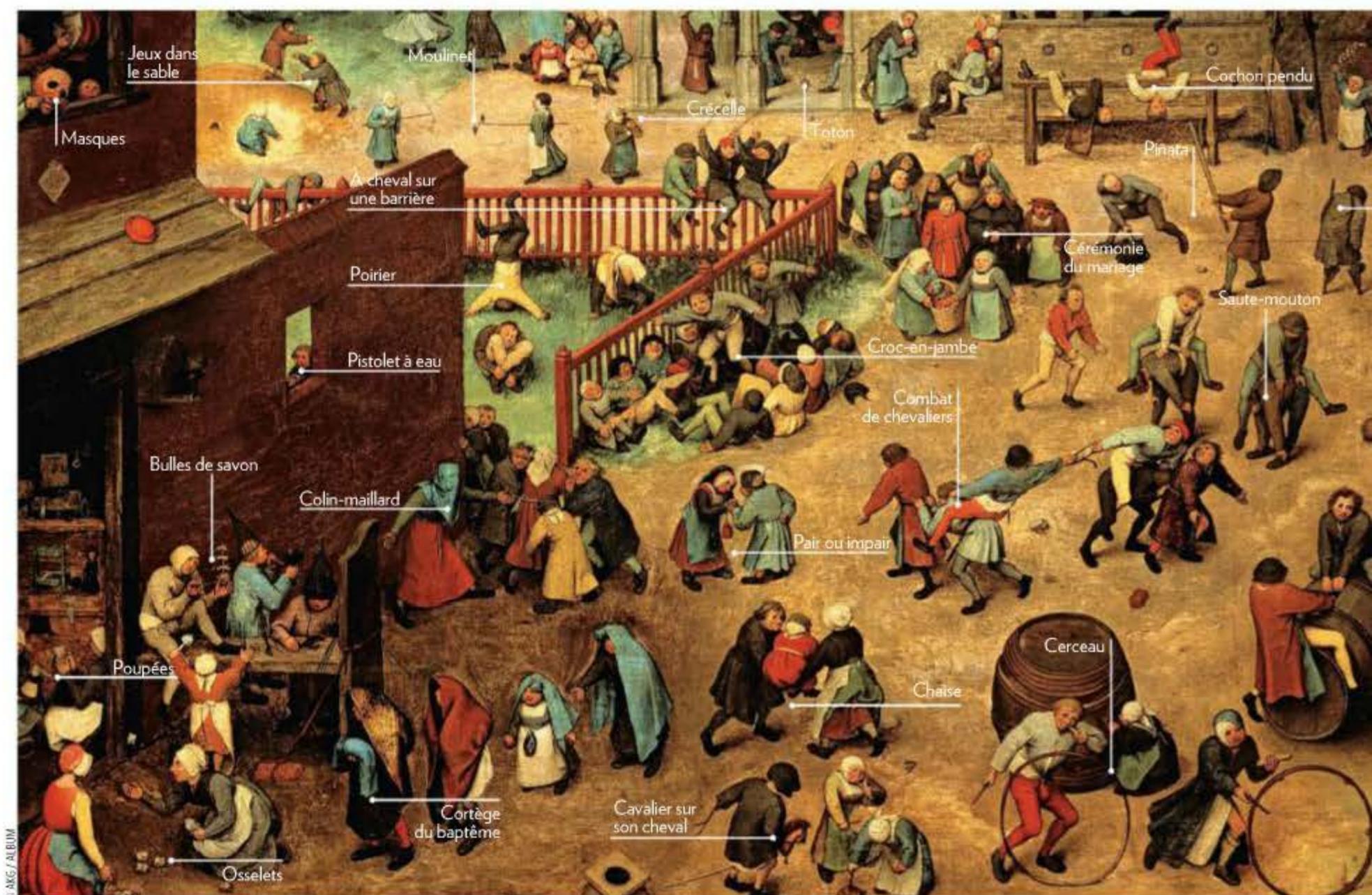


L'allumage de pets, vieux jeu

LES JEUX D'ENFANTS nous sont connus pour la plupart par les livres d'heures, les romans historiques, les arts décoratifs... Un des manuscrits les plus connus est le *Livre d'heures de la famille Ango*, ou *Livre des enfants*. Il a été peint vers 1500 et présente plus de

100 jeux. À travers ces illustrations, on mesure ce qui faisait pour les parents médiévaux la spécificité de l'enfance. Le **JEU** n'est pas nécessairement un symbole de la futilité, il est **ÉDUCATIF** ou **DIS-TRAYANT** selon les cas. Parmi ces dessins, nombreux sont ceux qui représentent

des **JEUX SCATOLOGIQUES** aux noms évocateurs : « pète en gueule », « pisser à distance », ou comme ici « s'allumer les pets ». Mais on trouve aussi dans ce livre de nombreux **JEUX EXISTANT ENCORE AUJOURD'HUI** comme ceux d'adresse : la marelle, le palet ou les bulles de savon.



Jeux dans le sable

Masques

Moulinet

Crécelle

Tonton

Cochon pendu

Pinata

À cheval sur une barrière

Cérémonie du mariage

Poirier

Saute-mouton

Pistolet à eau

Croc-en-jambe

Combat de chevaliers

Bulles de savon

Colin-maillard

Pair ou impair

Poupées

Cerceau

Chaise

Cortège du baptême

Cavalier sur son cheval

Osselets

d'un château et jetait des cailloux sur ses compagnons de jeux qui s'amusaient en dessous. Elle n'avait pas prévu sa chute. Les mains en avant, elle tomba au pied du mur et expira, perdant du sang par la bouche, les narines et les oreilles ». Heureusement, le saint intercède auprès de Dieu et l'enfant ressuscite.

L'étude des lieux des accidents permet de constater qu'il existe des différences entre jeux masculins et féminins. Les petits enfants imitent précocement leurs parents dans leurs activités.

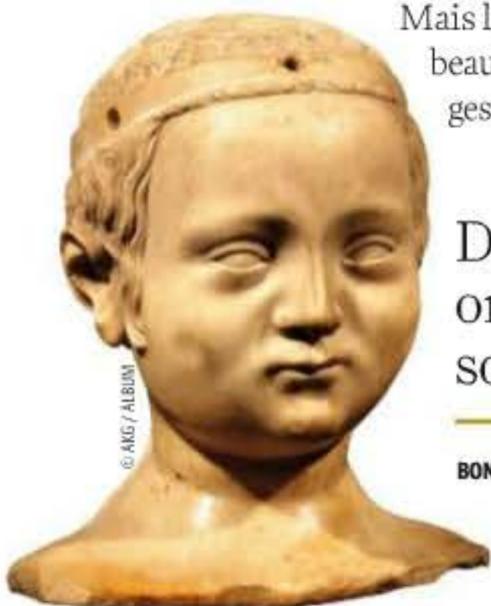
Mais les filles copient beaucoup plus tôt les gestes maternels que

les fils ne reproduisent les actes du père. La majorité des filles entre 3 et 7 ans qui se noient le font dans un puits parce qu'elles sont allées chercher de l'eau pour leur mère. La noyade des garçons du même âge est beaucoup plus souvent consécutive à une baignade collective. Le lien plus fort entre le jeu et les garçons se perçoit aussi avec le jeu de la *battaglia* dans les communes italiennes de la fin du Moyen Âge. Des enfants, appartenant à des quartiers différents de la ville, organisent des batailles de pierres, souvent très dangereuses. On ne rencontre jamais de filles lors de ces « jeux ». L'information fournie par les

récits de miracles sur le type précis de jeu et sur les jouets est bien maigre : on y voit seulement des enfants lancer des cailloux, ou s'amuser dans l'eau. Il faut donc se tourner vers une autre documentation, en particulier littéraire et iconographique.

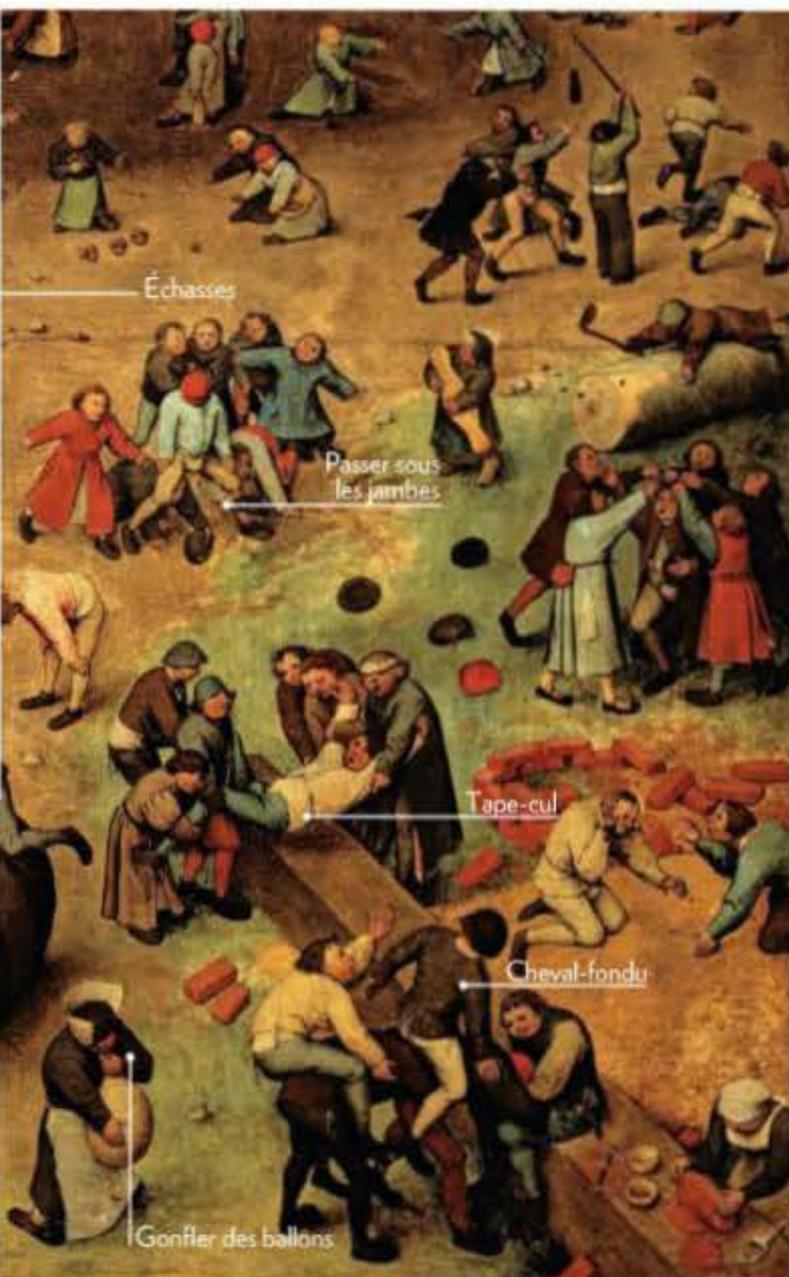
Jeux de hasard condamnés

Avant Rabelais qui, dans son *Gargantua* (1534), a dressé une liste de 217 jeux, le chroniqueur Jean Froissart, vers 1370, dans *L'Espinette amoureuse*, se souvient du temps de son enfance où il jouait dans le Hainaut, occasion pour lui d'énumérer une cinquantaine de jeux : pile ou face, cerf-volant, jeux de sable ou de balle, sifflets, cheval-bâton ou toupie. Cette dernière connaît d'ailleurs un grand succès. Le philosophe allemand Nicolas de Cues, au milieu du xv^e siècle, y consacre plus de deux pages dans un traité, *Dialogue à trois sur le pouvoir* : « Plus puissante est la force du bras,



Des enfants de quartiers différents organisent des batailles de pierres, souvent très dangereuses.

BONNE DE FRANCE. FILLE DE CHARLES V, ELLE MOURUT À 2 ANS ENVIRON, EN 1360. BUSTE DU XIV^e SIÈCLE.



Sauter, courir, grimper : s'amuser par tous les biais

MÊME SI LES GARÇONS ET LES FILLES jouaient ensemble, les rôles étaient différenciés dès leur plus jeune âge. Les filles jouaient plutôt dans le cadre du foyer, avec des poupées de chiffon et imitaient les tâches domestiques, alors que les garçons s'amusaient avec des soldats d'argile, tiraient des bâtons ou des flèches avec un arc et assistaient à des spectacles de marionnettes. Les **JOUETS** étaient conçus avec des matériaux de piètre qualité et il n'existait pas de professionnels spécialisés dans leur fabrication. Lorsque l'on souhaitait offrir des cadeaux à des enfants de haut lignage, on s'adressait à des artisans. Dans ces cas-là, les jouets étaient sophistiqués et **COÛTEUX**, comme le petit cheval de bois avec son assise, un mors et un harnais que les habitants de Huesca commandèrent pour l'infant Jean d'Aragon en 1352. Ou encore les vêtements de poupées commandés par les Rois catholiques pour

leurs filles. Une œuvre particulière, intitulée *Les Jeux d'enfants*, peinte par Pieter Bruegel l'Ancien en 1560 (représentée ici en partie), illustre environ quatre-vingt-dix jeux d'enfants qui se pratiquaient à la fin du Moyen Âge. Comme de nos jours, les petits **IMITAIENT** les plus grands en mimant la cérémonie du mariage ou du baptême. Parmi les nombreux divertissements, bon nombre ont perduré jusqu'il y a peu de temps encore, comme le cerceau, les osselets ou les petits chevaux de bois. D'autres ont toujours la faveur des petits comme saute-mouton, colin-maillard, cheval-fondu, la toupie, les ballons ou le pistolet à eau.

plus rapidement tourne la toupie, au point que lorsque son mouvement est plus grand elle semble immobile et au repos, et les enfants disent alors qu'elle dort. » Dans les milieux aristocratiques, les enfants sont précocement initiés aux jeux qui leur permettront plus tard de tenir leur rang : ils utilisent des armes en miniature et jouent aux échecs.

Malgré les condamnations de l'Église, enfants comme adultes jouent aux jeux de hasard. En 1388, saint Martial de Limoges intercède auprès de Dieu pour sauver un enfant âgé de 4 ans qui s'est introduit un dé dans le nez. En 1336, les habitants du petit bourg de Decize près de Nevers adressent une pétition aux chanoines de Nevers pour demander le remplacement du maître d'école, un certain Hugues de Bray. Ils reprochent à ce dernier de laisser les enfants jouer aux dés pour de l'argent. Dans l'iconographie de l'extrême fin du Moyen Âge et du début du **xvi^e** siècle,

les jeux d'enfants sont de plus en plus souvent représentés. Les filles sont rarement figurées dans les images, ce qui ne signifie pas qu'elles ne jouent pas. Même si ces représentations apportent de précieux renseignements sur le type de jeux, elles ne doivent cependant pas être prises pour des réalités, les images étant toujours porteuses d'un sens allégorique et symbolique très fort.

Le *Livre des enfants* de la famille Ango, enluminé à Rouen vers 1500, présente, sous forme de vignettes de bas de page, plus de 100 jeux d'enfants : jeux scatologiques, saute-mouton, balançoire, jeux de quilles, confection de bulles de savon, etc. Bruegel a réalisé dans son tableau daté de 1560 et intitulé *Jeux d'enfants*, l'une des figurations ludiques les plus connues. On y compte quatre-vingt-dix jeux dont vingt-trois avec des jouets : osselets, poupées, sarbacanes, moulins, hochets, sifflets, quilles, etc. Les interprétations de cette formidable

fresque sont diverses : certains y ont vu un prétexte à dénoncer la folie humaine.

Rudimentaires par les règles adoptées et les objets utilisés, la plupart des jeux d'enfants au Moyen Âge existaient avant et ont perduré bien après. En effet, si aujourd'hui, face au bruit des jouets électriques et aux animations sophistiquées des jeux vidéo, ils paraissent dépassés, ils étaient encore bien présents dans les cours de récréation de nos grands-parents. ■

DIDIER LETT

MÉDIÉVISTE, SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DE L'ENFANCE

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Enfants au Moyen Âge (v^e-xv^e siècle)

Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett, Hachette, 1997.

Des jeux et des hommes dans la société médiévale

Jean-Michel Mehl, Édition Honoré Champion, 2010.

Jouets de toujours de l'Antiquité à la Révolution

Michel Manson, Fayard, 2001.

**LE BERCEAU
DE L'HISTOIRE**

Les soldats d'Élam se cachent dans les roselières du Tigre après avoir été vaincus par les Assyriens. Bas-relief du palais d'Assourbanipal, VII^e siècle av. J.-C. British Museum, Londres.

**LES EAUX DOUCES
ET LES EAUX SALÉES**

Sur la « carte babylonienne du monde » (page suivante), le cercle représente l'océan. Au centre, la ville de Babylone est traversée par deux lignes droites représentant probablement l'Euphrate.





© E. LESSING / ALBUM

Le Tigre et l'Euphrate

AUX SOURCES DE LA VIE

Les deux grands fleuves de Mésopotamie ont permis la naissance de l'agriculture au VI^e millénaire av. J.-C. Mais en favorisant les échanges marchands, le Tigre et l'Euphrate ont suscité des rivalités entre leurs riverains.

FELIP MASO

ARCHÉOLOGUE, SPÉCIALISTE DU PROCHE-ORIENT ANCIEN

« **L**orsqu'en haut le ciel n'était pas encore nommé, qu'en bas la Terre n'avait pas de nom, il y avait déjà Apsû, le primordial, leur géniteur, et Tiamat, la créatrice, la mère de tous. » C'est par ces vers que commence l'*Enuma Elish*, poème babylonien de la Création, qui montre comment les peuples de Mésopotamie se représentaient l'origine du cosmos. Ce poème rapporte qu'il n'existait, au commencement, qu'un chaos aquatique formé d'Apsû, les eaux douces ou « du haut », et de Tiamat, les eaux salées ou « du bas ». Du mélange des deux eaux naquit le premier couple divin qui engendra le ciel (le dieu Anshar) et la Terre (la déesse Kishar). Le reste du panthéon mésopotamien a été créé par ces dieux. Le récit de l'*Enuma Elish* relate, sous la forme du mythe, une

© E. LESSING / ALBUM

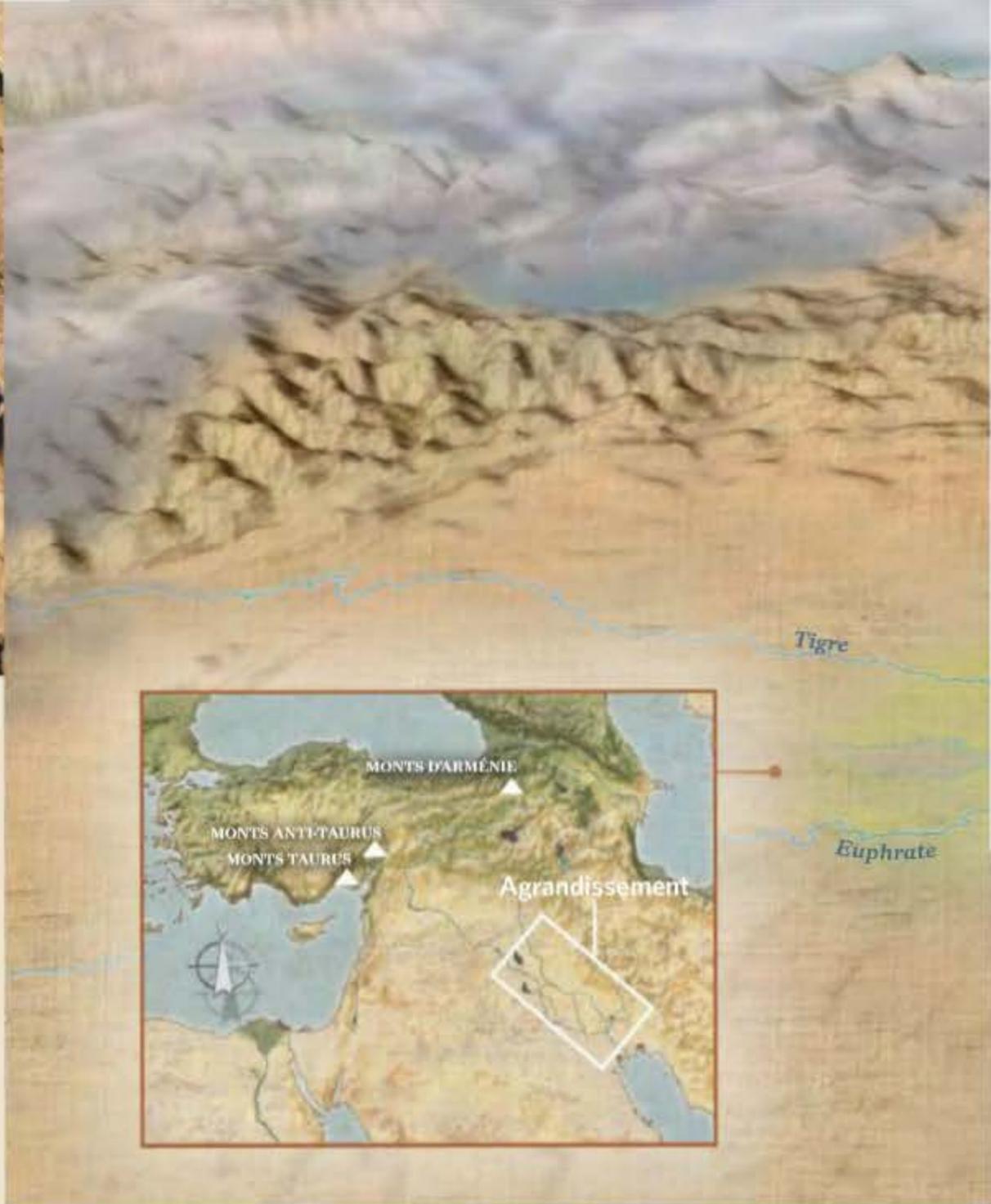


AU MILIEU DE SON COURS, L'EUPHRATE TRAVERSE L'ANCIENNE VILLE DE DOJRA-EUROPOS (SYRIE). CETTE DERNIERE FUT FONDÉE PAR SÉLÉUCOS I^{er}, GÉNÉRAL D'ALEXANDRE LE GRAND, EN UN LIEU SITUÉ À MI-CHEMIN ENTRE BABYLONE ET LA MÉDITERRANÉE.

© GEORG GERSTER / AGE FOTOSTOCK

AU FIL DES COURS D'EAU

En amont, le Tigre et l'Euphrate sont encaissés entre les montagnes de l'Arménie, le Taurus, l'Anti-Taurus et les monts Zagros. Au milieu de son cours, l'Euphrate pénètre dans la steppe syrienne de la haute Mésopotamie. En aval, les deux fleuves débouchent dans une plaine où aucun relief naturel n'en définit le lit.



réalité géographique : celle de la Mésopotamie où les eaux douces du haut, Apsû, sont le Tigre et l'Euphrate, et les eaux salées du bas, Tiamat, celles du golfe Persique. Leur point de rencontre dans le mythe correspond à l'endroit où les deux fleuves se jettent dans le golfe ; c'est là qu'eut lieu le choc violent des flots dont l'écume et l'énergie engendrèrent les dieux.

Ce témoignage atteste de l'importance que les civilisations mésopotamiennes accordèrent au Tigre et à l'Euphrate, qu'elles considéraient comme les artisans de la création du cosmos. Ce mythe ancien a influencé la rédaction de la Genèse biblique, où il est raconté que Dieu

sépara les eaux situées au-dessus du firmament de celles qui se trouvaient au-dessous. On constate également des analogies avec les mythes égyptiens de la Création, où la crue du Nil incarne le chaos aquatique d'où émergent les divinités créatrices ou les démiurges. Il existe cependant une différence entre le Nil et les grands fleuves mésopotamiens. Le cours d'eau égyptien s'écoulait dans un lit fixe, il ne débordait que lors de crues annuelles bienfaitrices qui inondaient et fertilisaient les champs, et retrouvait ensuite son cours naturel. De leur côté, le Tigre, appelé *Idigna* en sumérien et *Idiqlat* en akkadien, et l'Euphrate, *Buranun* en

VI^e-V^e millénaire av. J.-C.

3300 av. J.-C.

Vers 3000 av. J.-C.

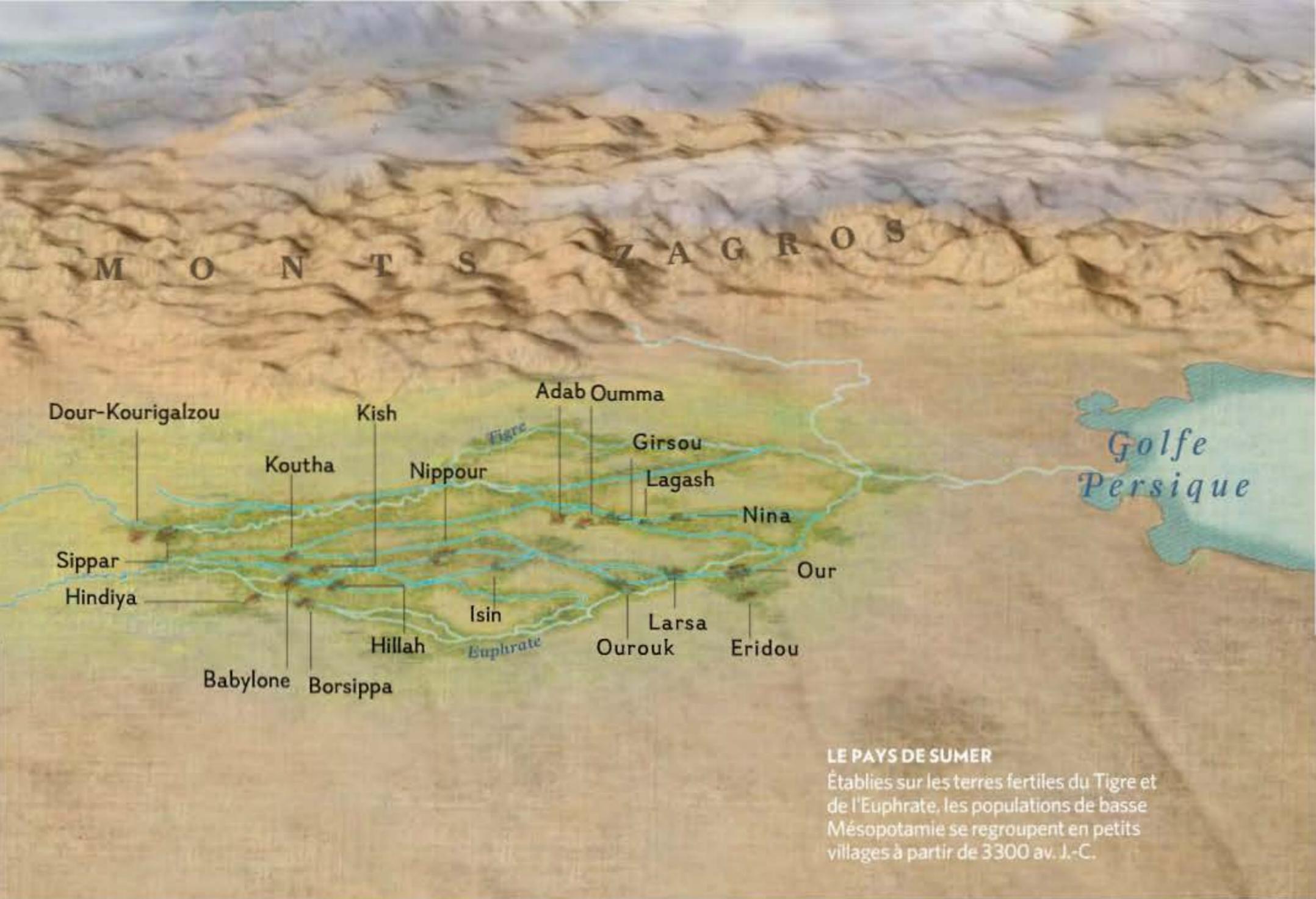
CHRONOLOGIE

AUTOUR DES DEUX FLEUVES

Apparition des premières cultures dans le nord de la Mésopotamie (Hassouna, Samarra, tell Halaf). Introduction de l'agriculture irriguée, de la brique et utilisation du cuivre.

Fondation des premières cités de basse Mésopotamie, le pays de Sumer, sur les berges des fleuves : Ourouk, Our, Eridou... Invention de l'écriture, de la roue et du bronze.

Un canal de navigation de 120 km, reliant la ville de Mari (dans l'actuelle Syrie) à un affluent de l'Euphrate, aurait été construit. Mari devient un grand foyer commercial.



LE PAYS DE SUMER
Établies sur les terres fertiles du Tigre et de l'Euphrate, les populations de basse Mésopotamie se regroupent en petits villages à partir de 3300 av. J.-C.

© EDGÉS

sumérien et *Purattu* en akkadien, n'avaient pas de lit majeur naturel et bien délimité. Leurs flots sillonnaient une terre argileuse sans limites en définissant eux-mêmes le parcours. Comme il n'existait plus de barrière naturelle pour les contenir, les inondations ne rencontraient aucun obstacle et allaient jusqu'à submerger d'immenses étendues de terres.

En période de crue, le débit de l'Euphrate pouvait passer de 995 à 5 422 m³ (avec parfois des pics exceptionnels, comme celui de 9 430 m³ enregistré en 1954). Les conséquences des inondations étaient terribles sur les villes et les villages construits en argile et en roseaux.

Aussi n'est-il pas surprenant que les Sumériens aient décrit le premier mythe du Déluge dans le récit légendaire, *l'Épopée de Gilgamesh*, bien avant l'écriture du texte biblique.

La maîtrise des eaux

Si le Tigre et l'Euphrate étaient dangereux, ils représentaient également une source de vie pour ceux qui vivaient à proximité. En raison des hautes températures et d'une faible pluviométrie – sur les terres constituant l'ancienne Mésopotamie, les précipitations sont inférieures à 250 mm par an –, la plus grande partie du pays ne permettait pas de vivre loin

LE POISSON, SYMBOLE DE VIE

Cette assiette peinte est ornée de poissons stylisés autour de la *svastika*, un symbole solaire très ancien. Elle provient du site de Samarra, qui a donné son nom à l'une des plus anciennes cultures de la région mésopotamienne. Musée de Pergame, Berlin.

2450 av. J.-C.

Début de la guerre entre les villes voisines de Lagash et d'Oumma pour les terres irriguées qui se situent entre les deux cités. La victoire d'Oumma met fin au conflit vers 2310 av. J.-C.

800-600 av. J.-C.

Extension maximale du nouvel Empire assyrien, basé en haute Mésopotamie, sur le Tigre. Installée sur la rive est du fleuve, Ninive (dans l'Irak actuel) en fut la splendide capitale.

612 av. J.-C.

Nabuchodonosor II, roi de Babylone, met les Assyriens en déroute. On lui attribue traditionnellement la construction des jardins de Babylone, irrigués par le Tigre.



© M&J ALBOM



UNE CAPITALE SPLENDIDE

L'architecte James Ferguson collabora avec Layard aux fouilles de Nimroud, la capitale assyrienne. En 1853, il publia cette reconstitution idyllique des palais royaux au bord du Tigre.

des berges des fleuves. Ces zones, où l'eau fertilisait les champs, étaient constamment menacées par les crues. Il fallait donc contrôler ces courants impétueux, autant pour éviter le danger des débordements que pour accueillir et nourrir une population de plus en plus nombreuse. La solution fut trouvée vers le VI^e millénaire av. J.-C. avec la réalisation de canaux d'irrigation permettant d'amener l'eau dans des terres toujours plus éloignées des fleuves. La surface fertile augmenta jusqu'à atteindre 45 000 km² et les zones inondables se situèrent à l'écart des villes et des terres cultivables. Il faut ajouter que le cours de l'Euphrate, plus lent et d'un débit moindre que celui du Tigre, était

plus facile à maîtriser et charriait des alluvions de meilleure qualité. C'est ainsi que purent émerger les premières cités de l'histoire de l'humanité. Dès lors, la maîtrise des eaux du Tigre et de l'Euphrate, vitales pour les habitants de la Mésopotamie, donna lieu à un système complexe qui affecta tous les domaines de la vie, de la structure sociale et économique à la technologie et aux lois, ainsi qu'aux relations entre villes, États et empires qui ne cessèrent de se disputer le contrôle du fluide vital.

Dans le monde mésopotamien, la possession de la terre indiquait la position sociale de chaque individu. Les terres appartenaient normalement à un dieu qui délégua son pouvoir au roi ; à son tour, celui-ci les confiait à qui bon lui semblait. Ainsi, la plus grande partie du patrimoine était répartie entre un petit nombre de mains : celles des hommes qui occupaient les plus hautes fonctions, tandis que la majorité des paysans travaillaient la terre sous le mode de l'affermage. Des fonctionnaires étaient chargés de diviser les champs en unités individuelles dont la plus petite était l'*ikû*, une



Les fleuves et leurs affluents fonctionnèrent comme des autoroutes modernes.

GOUDÉA TENANT UN VASE D'OÙ S'ÉCOULE L'EAU DE LA VIE. MUSÉE DU LOUVRE.



© EILEEN TWEEDY / ART ARCHIVE

parcelle de 60 sur 60 mètres. La forme même des canaux — de longs bras d'eau perpendiculaires au fleuve — et l'étude de la façon la plus profitable de les exploiter modelèrent le paysage agraire mésopotamien, les *ikû*, placés les uns derrière les autres et formant des parcelles de terrain longues et étroites parallèles aux canaux.

Planification efficace des cultures

Pour tirer le meilleur parti de chaque parcelle en fonction de la culture, du type de sol et de la proximité du cours d'eau, les variétés nécessitant le plus d'eau furent plantées dans les terres les plus proches du fleuve : arbres fruitiers, palmiers-dattiers et cultures maraîchères ; les terres destinées aux céréales se trouvaient un peu à l'écart, et les champs secondaires, exploitables seulement quelques années, étaient encore plus distants. Ce système permettait une planification efficace des cultures, un calcul très serré des coûts d'exploitation et une estimation précise des impôts applicables à chaque propriété. De plus, l'organisation de l'espace agricole permettait d'effectuer des

PUISER L'EAU DU FLEUVE

Sur ce bas-relief de Ninive, un homme se sert d'un shadouf, un système utilisé depuis le III^e millénaire av. J.-C. pour puiser l'eau du fleuve et la verser dans le canal que l'on voit à gauche.



© W. FORMAN / GETTES

prévisions économiques à long terme. Pour cela, il fallait que les canaux, la source de richesse, soient toujours en bon état. Les roseaux et autres déchets qui s'accumulaient très vite freinaient la circulation de l'eau, et comme le réseau était très dense, l'éboulement d'un seul conduit affectait tous les autres et, par voie de conséquence, l'économie toute entière. Pour éviter ce problème, un inspecteur des canaux, *gugal* en sumérien ou *gugallum* en akkadien, était nommé, dont la responsabilité consistait à les maintenir en parfait état.

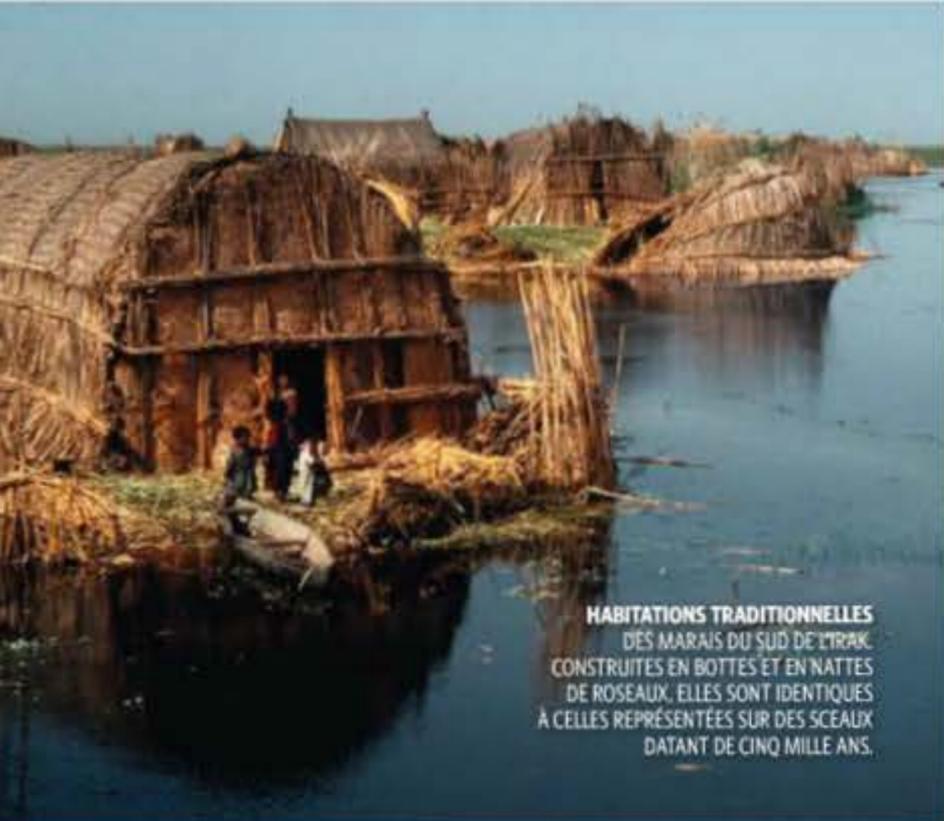
Ces pratiques agricoles entraînèrent une réorganisation du paysage, de la société et de l'économie, et l'émergence de nouvelles machines et techniques servant à transporter l'eau (aqueducs), à la retenir (digues, barrages, réservoirs) et à la puiser (noria, shadouf). La conception et le fonctionnement de ces mécanismes requéraient des connaissances mathématiques et des schémas complexes d'ingénierie hydraulique. Les résultats de ce travail, qui s'étala sur des milliers d'années, sont représentés par « les jardins suspendus de

LE TIGRE ET LA CITÉ D'HASANKEYF

Située en Turquie à l'est de l'Anatolie, cette cité abritait autrefois une forteresse qui se dressait au-dessus des eaux du Tigre et dominait la vallée.







HABITATIONS TRADITIONNELLES
DES MARAIS DU SUD DE L'IRAQ.
CONSTRUITES EN BOTTES ET EN NATTES
DE ROSEAUX, ELLES SONT IDENTIQUES
À CELLES REPRÉSENTÉES SUR DES SCEAUX
DATANT DE CINQ MILLE ANS.

© AEG / ALBUM

L'EAU, DON DES DIEUX

En Mésopotamie, l'eau est représentée sous sa forme naturelle (vagues d'où surgissent des dieux qui donnent la vie, ou liquide vivifiant jaillissant de jarres). Elle est aussi personnalisée par le dieu sumérien Enki (Ea en akkadien) maître d'Apsû, l'océan d'eau douce.



1 DIVINITÉ, PROBABLEMENT NUSKU, DIEU DE LA CHASSE. ISHTAR, DÉESSE DE LA GUERRE. SHAMASH, DIEU DU SOLEIL, QUITTE LA MONTAGNE, LES RAYONS DU SOLEIL IRRADIENT DE SES ÉPAULES. EA, DIEU DES EAUX SOUTERRAINES ET DE LA SAGESSE. LISHMU, VIZIR D'EA. DES POISSONS DANS L'EAU, SYMBOLES DE L'ABONDANCE.

© BRITISH MUSEUM / SCALA



3 UN HÉROS NU ET BARBU SOUTIEN UNE JARRE AUX FLOTS JAILLISSANTS. LE DIEU ENKI, SOUS LA FORME D'UN FLEUVE. LE FLEUVE COULE ENTRE LES MONTAGNES REPRÉSENTÉES SOUS LA FORME D'ÉCAILLES.

Fragments 1, Impression du sceau du scribe Adda, Empire akkadien, 2300-2200 av. J.-C. British Museum, Londres. 2, Sceau provenant

Babylone », qui correspondaient probablement aux jardins du palais d'Assurbanipal à Ninive ; une œuvre extraordinaire qui figure parmi les Sept Merveilles de l'Antiquité.

Avec le temps, les populations de Mésopotamie réussirent à transformer des déserts en riches régions agricoles, et des cours d'eau menaçants et inexploités en source de vie pour les civilisations futures. Mais les fleuves offraient d'autres possibilités. Comme il n'existait aucune ressource naturelle sous l'argile mésopotamienne, le Tigre et l'Euphrate servirent à transporter les surplus agricoles vers d'autres pays pour les échanger contre du bois, des métaux ou des pierres semi-précieuses. Les fleuves et leurs affluents fonctionnèrent comme des autoroutes modernes, mettant en relation régions et civilisations.

Les Mésopotamiens s'engagèrent dans la navigation fluviale à bord de petits bateaux ronds dotés d'une voile, puis ils conçurent des navires pouvant transporter jusqu'à 30 tonnes de marchandises. Cette nouvelle utilisation des fleuves fut bénéfique pour toute la société :

LE MONDE AQUATIQUE

Sur ce vase provenant de la ville de Larsa, les poissons et la tortue symbolisent peut-être Enki, divinité de l'eau et de la sagesse. On y voit aussi la déesse sumérienne Inanna (Ishtar en akkadien). II^e millénaire av. J.-C. Musée du Louvre.

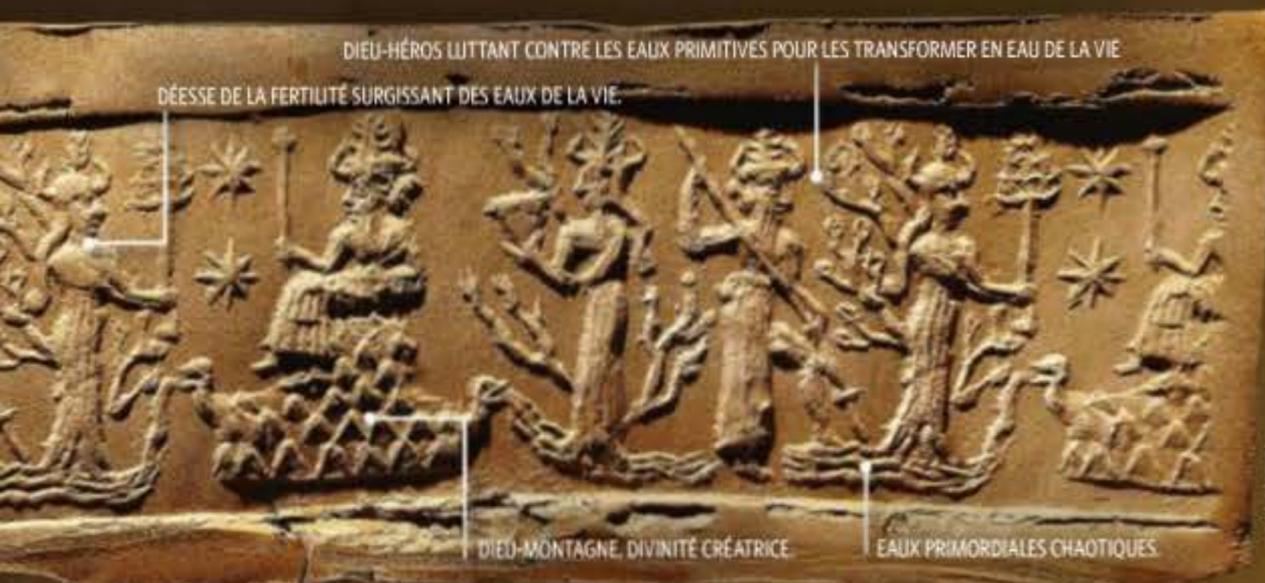


© D'AGLIORTI / ART ARCHIVE

constructeurs de navires, commerçants, artisans qui pouvaient exporter leurs produits manufacturés... Les ingénieurs et les constructeurs relevèrent un défi totalement nouveau en réalisant des canaux de navigation. L'ampleur de la main-d'œuvre, les techniques, les calculs mathématiques et la logistique nécessaires pour mener à bien une entreprise d'une telle envergure, à une époque aussi lointaine, ne peuvent que nous subjuguier.

Les accusés jugés par le fleuve

Les fleuves, qui apportèrent la prospérité grâce à une agriculture abondante et les produits transportés par les navires des marchands, avaient cependant une face sombre. Leurs eaux outrepassaient les frontières des petites communautés, des villes et des États, forçant à sceller des traités et des pactes afin de bénéficier de leur potentiel économique. Les accords étaient signés par les souverains et généralement ratifiés par les dieux de chaque communauté par l'intermédiaire des prêtres, favorisant ainsi le commerce et la stabilité économique, sociale



DIEU-HÉROS LUTTANT CONTRE LES EAUX PRIMITIVES POUR LES TRANSFORMER EN EAU DE LA VIE

DÉESSE DE LA FERTILITÉ SURGISSANT DES EAUX DE LA VIE

DIEU-MONTAGNE, DIVINITÉ CRÉATRICE

EAUX PRIMORDIALES CHAOTIQUES

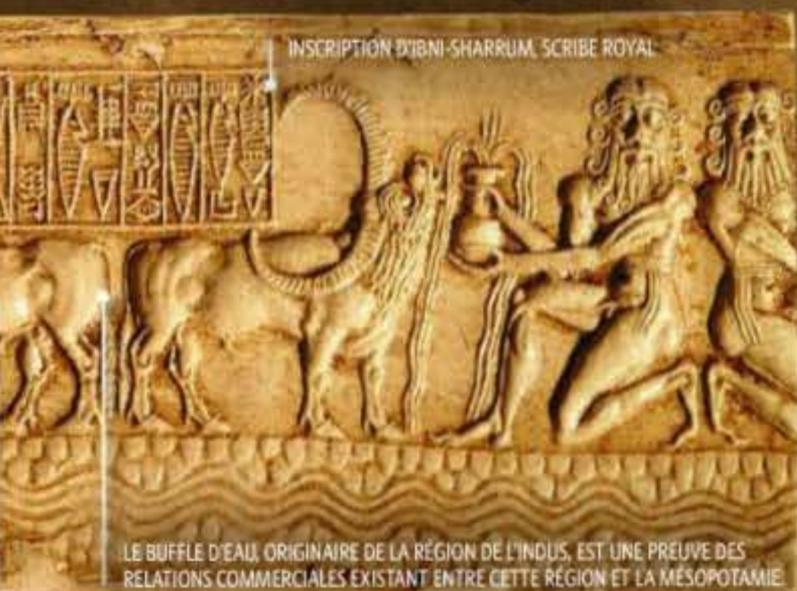
© DEJA / ALBUM

1 Le lever du soleil en présence du dieu Enki (Ea) qui apporte l'eau, au moment précis qui représente la naissance du jour mais aussi, par extension, de la vie.

2 La création sur une montagne. Des flots d'eau chaotique jaillissent du dieu créateur. Un de ses fils lutte pour les structurer et les transformer en eau de vie.

3 Deux génies associés à Enki abreuvant deux buffles à l'aide d'un vase aux flots jaillissants, symbole du dieu des eaux douces, présent également dans le cours du fleuve circulant en dessous.

4 L'offrande d'une chèvre au dieu Shamash par un monarque, qui porte la coiffure propre à la royauté. Enki effectue une libation d'eau pour purifier et sacrifier l'offrande royale.



INSCRIPTION D'IBNI-SHARRUM, SCRIBE ROYAL

LE BUFFLE D'EAU, ORIGINAIRE DE LA RÉGION DE L'INDUS, EST UNE PREUVE DES RELATIONS COMMERCIALES EXISTANT ENTRE CETTE RÉGION ET LA MÉSOPOTAMIE

© ART ARCHIVES



ENKI (EA) FAISANT UNE LIBATION

UNE DÉESSE, ASSISTANTE DE SHAMASH OU SON ÉPOUSE SHERIDA

UN HÉROS NU AVEC ENKI (EA)

LE ROI OFFRE UNE CHÈVRE À SHAMASH

SHAMASH, DIEU DU SOLEIL, SUR SON TRÔNE

© E. LESSING / ALBUM

de Mari. Période akkadienne. 2300-2200 av. J.-C. Musée national de Damas. 3. Sceau du scribe Ibni-sharrum. Empire akkadien. Vers 2200 av. J.-C. Musée du Louvre. 4. Sceau de la période paléo-babylonienne. Vers 2000 av. J.-C. Musée du Louvre.

et politique. Mais la volonté de dominer les fleuves, et la richesse qui y était associée, fut le principal motif de la plupart des conflits de l'histoire de la Mésopotamie. Comme celui qui opposa au milieu du III^e millénaire av. J.-C. les villes sumériennes de Lagash et d'Oumma pour la possession de *Gu.Eden.Na* (« le bord de la plaine »), et qui dura plus de cent ans. Les fleuves permettaient aussi de résoudre des conflits souvent d'importance mineure. En effet, les anciens codes législatifs mésopotamiens prévoyaient le recours à l'ordalie fluviale pour certains délits – notamment en cas d'adultère. On jetait les accusés dans le fleuve, qui décidait de leur destin : quand ils survivaient, ils étaient innocentés, mais étaient déclarés coupables s'ils se noyaient.

La Mésopotamie fut le berceau des premières villes, des premiers États et empires de l'humanité, ainsi que la région où furent transcrits les premiers récits. Tout cela aurait été impossible sans la présence du Tigre et de l'Euphrate, et sans la compétence des personnes qui surent apprivoiser les fleuves et en faire

les compagnons indispensables de la vie : du simple paysan cultivant une parcelle sur les berges d'un canal aux souverains aguerris qui luttèrent pour leur contrôle.

Pour fouiller cette histoire, les archéologues aussi durent lutter contre les fleuves, car les crues détruisirent non seulement les cités antiques, mais elles modifièrent aussi le cours des eaux dans la plaine mésopotamienne, laissant derrière elles des cités portuaires perdues en plein désert. La surexploitation des sols par l'agriculture irriguée provoqua la disparition d'autres territoires, en raison de la haute salinité des champs. Si le Tigre et l'Euphrate ont écrit l'histoire de la Mésopotamie, ils ont également été à deux doigts de l'effacer. ■

LESSIGNES DE PROPRIÉTÉ

Ces impressions de cylindres-sceaux, petits rouleaux en pierre ornés de motifs en tout genre, sont apparus au IV^e millénaire av. J.-C. pour indiquer une propriété. Ils fournissent de nombreuses informations.

Pour en savoir plus

- ESSAIS**
- Histoire de la Mésopotamie**
V. Grandpierre, Folio Histoire, 2010.
- Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne**
Francis Joannès (dir.), Robert Laffont, 2001.
- La Mésopotamie**
G. Roux, Seuil, coll. « Points Histoire », 1995.

PAYSAGE AGRAIRE EN MÉSOPOTAMIE

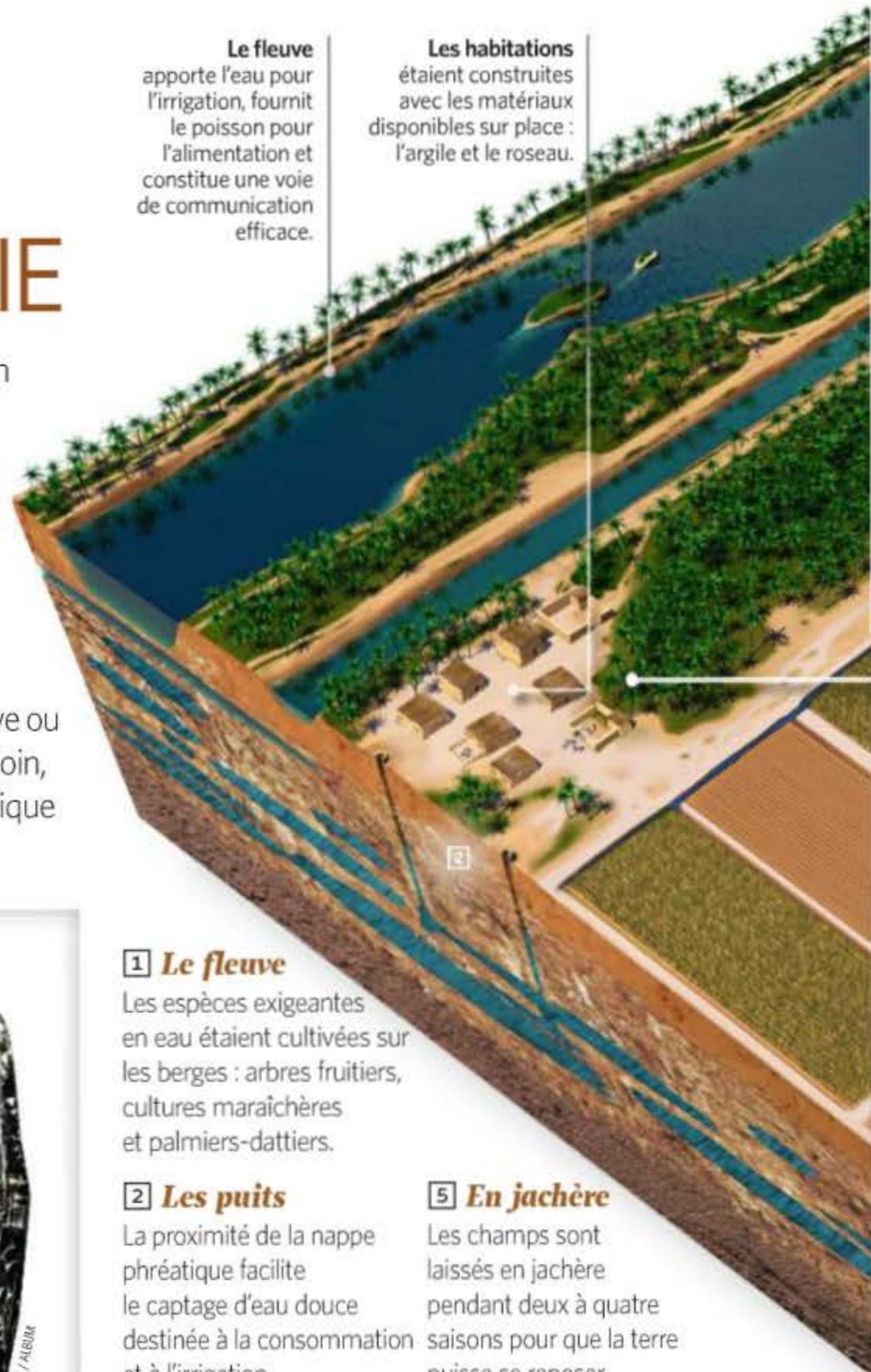
Le plan de coupe illustre le paysage type qu'un Sumérien, un Akkadien, un Assyrien ou un Babylonien pouvait observer en longeant l'Euphrate. Les alluvions transportées par le fleuve formaient une bande de terre surélevée de part et d'autre. À partir de cette butte, la hauteur du sol diminuait progressivement, facilitant l'irrigation par les canaux. Des poches d'eau douce sous le fleuve ou à côté étaient captées grâce à des puits. Plus loin, la teneur en sels minéraux de la nappe phréatique était une menace pour les terres cultivées.



Cette **tablette en pierre** (680-660 av. J.-C.) illustre la reconstruction de la ville de Babylone par le roi assyrien Assarhaddon, au VII^e siècle av. J.-C. Au centre est représenté un araire à semoir, instrument agricole efficace qui vit le jour en Mésopotamie : les graines étaient déposées dans un entonnoir et tombaient dans le sillon ouvert par le soc de la charrue. Cette pièce est conservée au British Museum de Londres.

Le fleuve apporte l'eau pour l'irrigation, fournit le poisson pour l'alimentation et constitue une voie de communication efficace.

Les habitations étaient construites avec les matériaux disponibles sur place : l'argile et le roseau.



1 Le fleuve

Les espèces exigeantes en eau étaient cultivées sur les berges : arbres fruitiers, cultures maraîchères et palmiers-dattiers.

2 Les puits

La proximité de la nappe phréatique facilite le captage d'eau douce destinée à la consommation et à l'irrigation.

3 Les céréales

Base de l'alimentation et l'un des rares produits exportables, elles occupent la plus grande partie des terres cultivées.

4 L'agriculture sèche

Les champs de moindre qualité ou destinés à une agriculture sèche sont situés aux limites de la zone cultivable.

5 En jachère

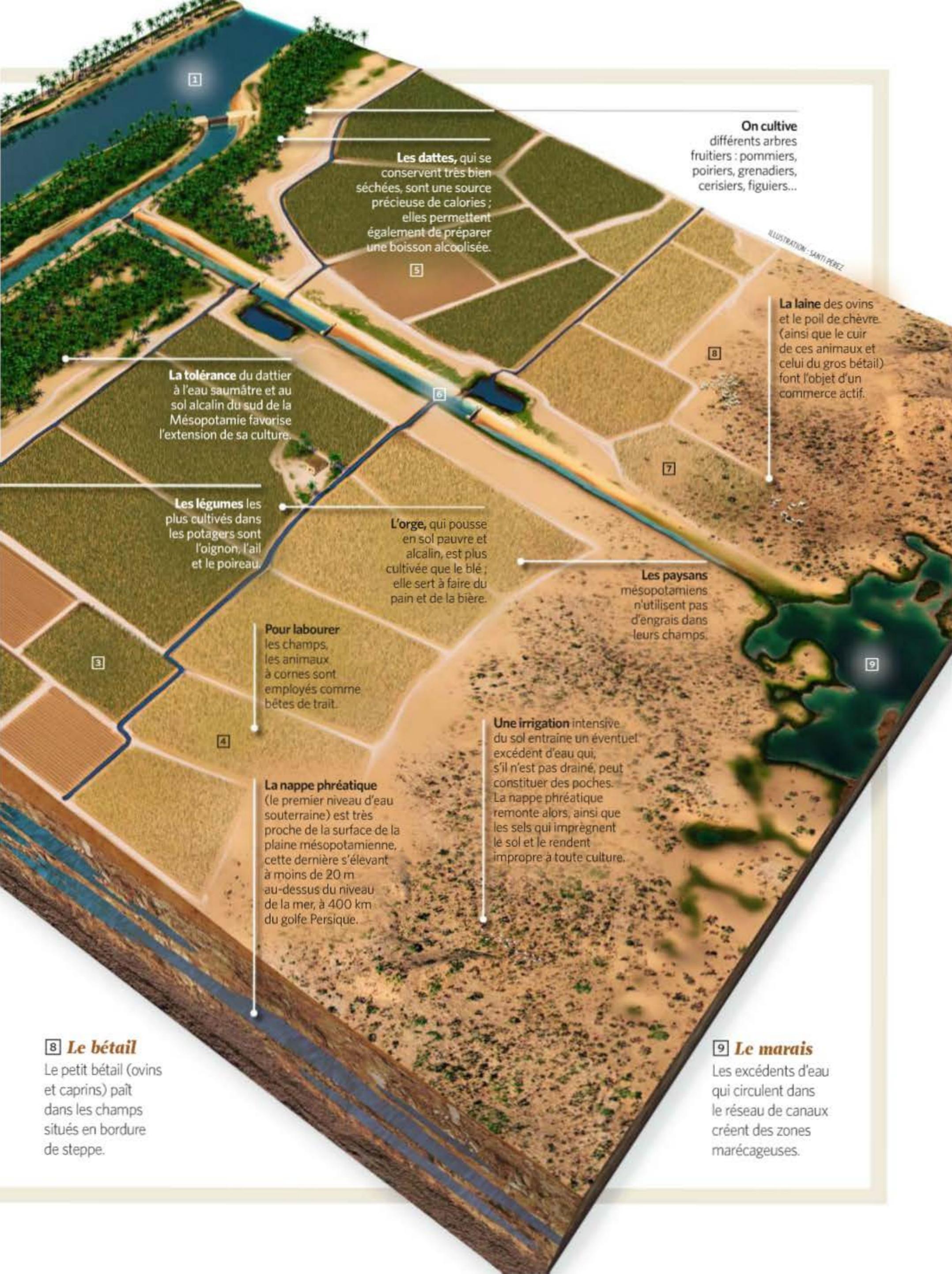
Les champs sont laissés en jachère pendant deux à quatre saisons pour que la terre puisse se reposer.

6 Le canal

Canaux et rigoles sont nettoyés et drainés en permanence pour éviter l'obstruction et le blocage des réseaux d'irrigation.

7 La salinité

La salinité élevée du sol mésopotamien rend certains champs à jamais inutilisables en dépit de la jachère.



1

Les dattes, qui se conservent très bien séchées, sont une source précieuse de calories ; elles permettent également de préparer une boisson alcoolisée.

5

On cultive différents arbres fruitiers : pommiers, poiriers, grenadiers, cerisiers, figuiers...

ILLUSTRATION : SANTI PEREZ

La tolérance du dattier à l'eau saumâtre et au sol alcalin du sud de la Mésopotamie favorise l'extension de sa culture.

La laine des ovins et le poil de chèvre (ainsi que le cuir de ces animaux et celui du gros bétail) font l'objet d'un commerce actif.

8

Les légumes les plus cultivés dans les potagers sont l'oignon, l'ail et le poireau.

L'orge, qui pousse en sol pauvre et alcalin, est plus cultivée que le blé ; elle sert à faire du pain et de la bière.

7

Les paysans mésopotamiens n'utilisent pas d'engrais dans leurs champs.

Pour labourer les champs, les animaux à cornes sont employés comme bêtes de trait.

Une irrigation intensive du sol entraîne un éventuel excédent d'eau qui, s'il n'est pas drainé, peut constituer des poches. La nappe phréatique remonte alors, ainsi que les sels qui imprègnent le sol et le rendent impropre à toute culture.

La nappe phréatique (le premier niveau d'eau souterraine) est très proche de la surface de la plaine mésopotamienne, cette dernière s'élevant à moins de 20 m au-dessus du niveau de la mer, à 400 km du golfe Persique.

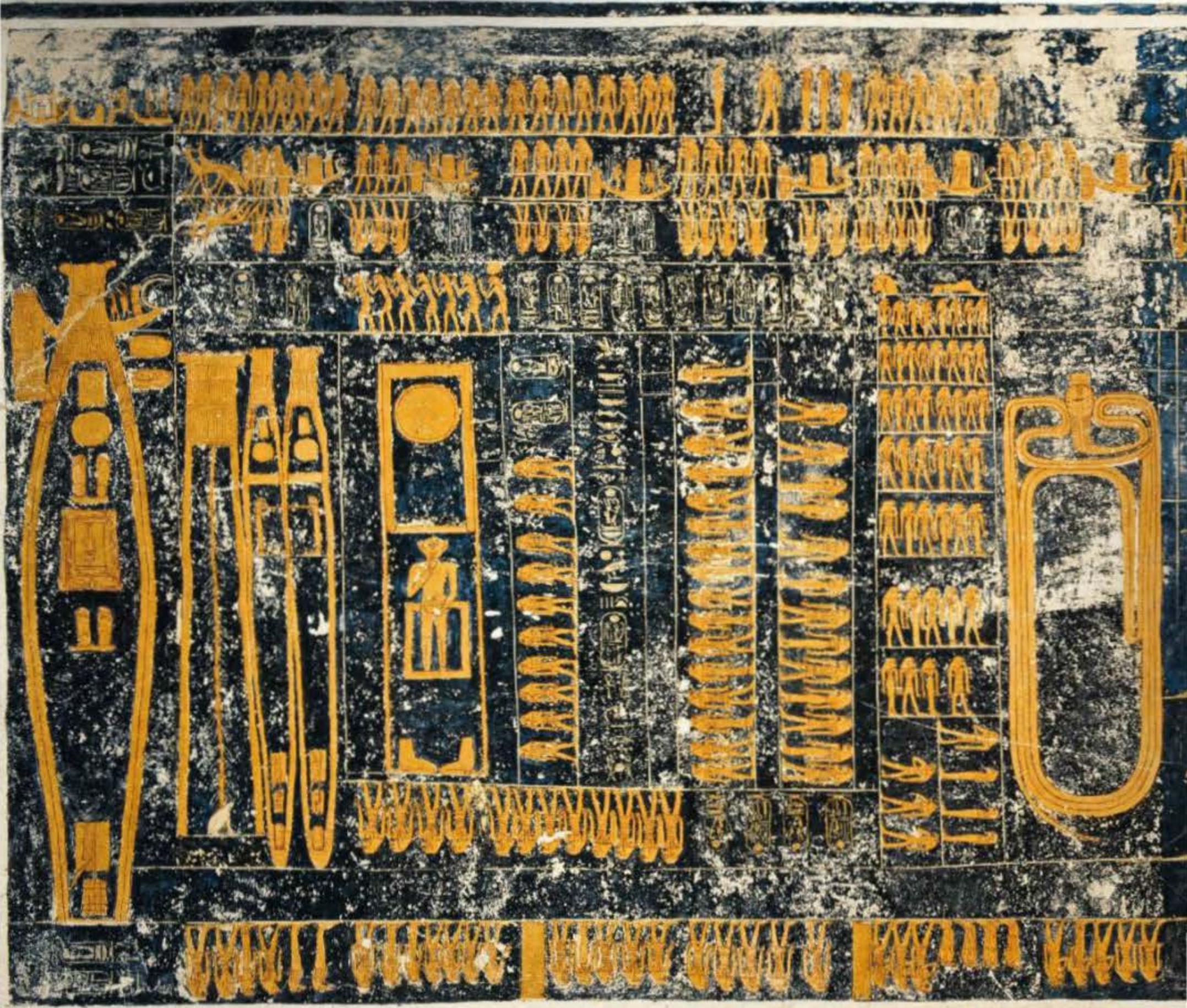
9

8 Le bétail
Le petit bétail (ovins et caprins) pâit dans les champs situés en bordure de steppe.

9 Le marais
Les excédents d'eau qui circulent dans le réseau de canaux créent des zones marécageuses.

LE CIEL DANS UNE TOMBE ÉGYPTIENNE

Le plafond d'un couloir de la tombe de Ramsès IV, dans la Vallée des Rois, est orné d'une représentation du voyage céleste du dieu soleil. Les barques solaires sont à gauche, et le serpent protecteur du soleil au centre.



The background of the entire page is a photograph of an ancient Egyptian tomb. The central focus is a large rectangular panel with a dark blue background, featuring numerous golden-yellow hieroglyphs and stylized human figures. Above and below this panel are other sections of the tomb's wall, also covered in hieroglyphs and smaller figures. The overall scene is brightly lit, highlighting the textures and colors of the ancient masonry and paint.

L'astronomie en Égypte

UN CALENDRIER TOMBÉ DU CIEL

L'OBSERVATION DE LA VOÛTE CÉLESTE PERMET AUX ANCIENS
ÉGYPTIENS DE CONCEVOIR LE CALENDRIER AFIN D'ADMINISTRER
LEURS FÊTES RELIGIEUSES ET CONTRÔLER LA CRUE ANNUELLE DU NIL.

JUAN ANTONIO BELMONTE
INSTITUT D'ASTROPHYSIQUE DES CANARIES
MÉMBRE DE LA MISSION HISPANO-ÉGYPTIENNE D'ASTRONOMIE

« Leur calendrier est à mon avis meilleur que celui des Grecs, car [...] le cycle des saisons apparaît toujours à la même époque pour eux. » Au V^e siècle av. J.-C., Hérodote, le père de l'histoire, s'émerveillait déjà de la perfection du système des anciens Égyptiens. Depuis lors, de nombreux chercheurs se sont passionnés pour cette étude et le sujet a soulevé de nombreuses questions concernant notamment le nombre de calendriers

utilisés en Égypte, leur origine et leur évolution. Mais c'est surtout la possibilité d'une chronologie égyptienne réalisable à partir des données astronomiques rattachées aux dates, qui a intéressé les chercheurs. Le calendrier montre à lui seul l'immense intérêt que les Égyptiens portaient au monde des étoiles. Le firmament devint un élément crucial du paysage culturel pharaonique. Nous connaissons aujourd'hui ces pratiques astronomiques des anciens Égyptiens grâce à de très nombreuses sources hiéroglyphiques : des inscriptions sur les monuments, des textes des pyramides et des papyrus traitant d'astronomie jusqu'aux horloges stellaires et aux diagrammes célestes. Les sites archéologiques fournissent également aux chercheurs des clés sur la manière

dont les Égyptiens ont utilisé leurs connaissances en astronomie pour ériger des monuments aussi grandioses que les temples, les tombes et les pyramides.

Les débuts de l'astronomie en Égypte et dans le milieu saharien sont antérieurs à la période prédynastique. Les alignements de pierres retrouvés sur le site néolithique de Nabta Playa, remontant à 4 000 ans

environ avant notre ère, semblent en effet témoigner d'une volonté précoce de contrôle du temps. Ils pourraient également souligner l'importance du solstice d'été (21 juin, le plus long jour de l'année) en tant que repère temporel majeur dans l'Égypte antique. Mais l'interprétation de ce site a donné lieu à de nombreuses controverses parmi les égyptologues.

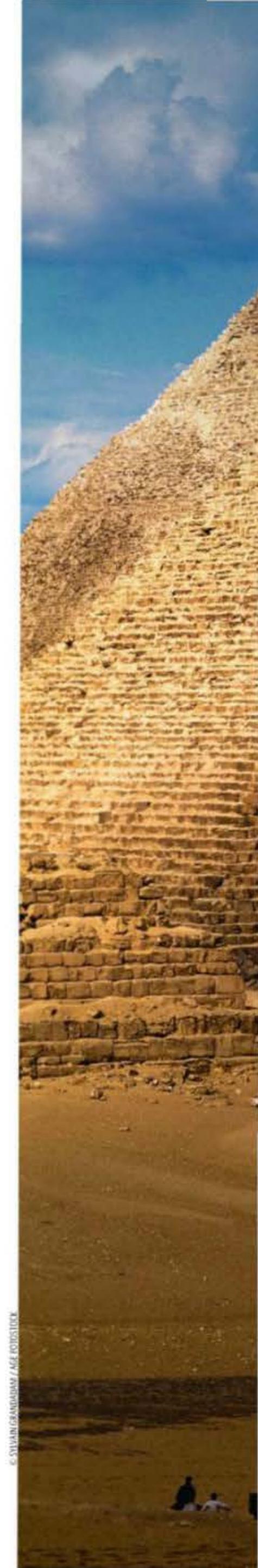
Un calendrier civil de 365 jours

Les premières observations astronomiques attestées, ainsi que la plus ancienne iconographie, datent de la phase originelle de la civilisation égyptienne proprement dite, c'est-à-dire des périodes prédynastique et protodynastique. À cette époque, durant le règne des premiers pharaons de la II^e dynastie, Hotepsekhemoui ou Nebrê, le culte du soleil commença à se développer. C'est probablement à ce moment-là qu'eurent lieu la genèse et la première modification du calendrier civil de 365 jours, l'une des découvertes les plus importantes des anciens Égyptiens, dont on sait qu'il entra en vigueur sous l'Ancien Empire.

En Égypte, l'astronomie et l'observation du ciel au sens large ne furent jamais réellement dissociées de la religion. Les meilleurs « textes » d'astronomie – des représentations du ciel nocturne – ont en effet été retrouvés dans des tombes ou dans des temples. Qui plus

Les observateurs de l'heure revêtaient une peau de panthère parsemée d'étoiles.

ANEN, OBSERVATEUR DES ÉTOILES. STATUE EN DIORITE. XVIII^e DYNASTIE. MUSÉE ÉGYPTIEN DE TURIN.





LES PYRAMIDES DE GIZEH
Certains chercheurs pensent que les pyramides de la IV^e dynastie furent érigées à Gizeh selon une orientation astronomique.

CHRONOLOGIE

CALCULER LES ANNÉES EN ÉGYPTE

④ **2850-2750 av. J.-C.**

Observations astronomiques attestées sous la I^{re} dynastie. Le calendrier civil est créé sous la II^e dynastie.

④ **2650-2590 av. J.-C.**

Orientation astronomique des grandes pyramides érigées par les pharaons de la IV^e dynastie sur le plateau de Gizeh.

④ **2490-2040 av. J.-C.**

Première date du calendrier sous le règne de Mykérinos. Création des horloges décanales entre les IX^e et XI^e dynasties.

④ **1990 av. J.-C.**

Les premières mentions explicites du lever héliaque de l'étoile Sirius (*Sopdet*) apparaissent sous le Moyen Empire.

④ **1460 av. J.-C.**

Représentation du premier plafond astronomique dans la tombe du vizir de la reine Hatshepsout sous la XVIII^e dynastie.



PEIGNE EN MARBRE PORTANT LE NOM DU ROI DJERY (I^{re} DYNASTIE) ET PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU DISQUE SOLAIRE AILÉ. MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE.

© WERNER FORMAN / GETTES



©HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN

LE CALENDRIER D'ÉLÉPHANTINE

Ce calendrier des festivités, élaboré sous le règne de Thoutmosis III, mentionne le lever héliaque de Sirius, début de la crue du Nil. Musée du Louvre.

LE TEMPLE DE KARNAK

Les astronomes du temple d'Amon observaient le ciel pour établir les rites du culte quotidien du temple. Ci-contre, la salle hypostyle que fit réaliser Ramsès II.

est, les astronomes égyptiens, *imy ounout* ou « observateurs de l'heure », étaient en majorité des prêtres, et pour certains de haut rang. On citera notamment Imhotep (souvent considéré comme l'inventeur du calendrier civil) et Sénènmut, tous deux architectes. Le premier imagina la pyramide à degrés de Djoser à Saqqarah tandis que le second fut à l'origine du majestueux temple de la reine Hatshepsout à Deir el-Bahari. Anen, frère de la reine Tiye et oncle d'Akhenaton, était également un de ces « astronomes » et surtout l'un des rares dont le portrait a été conservé.

Le calendrier civil de l'Égypte antique comptait 12 mois de 30 jours (divisés en trois groupes de 10 jours), ce qui donnait un total de 360 jours, auxquels s'ajoutaient « ceux qui sont au-dessus de l'année », cinq jours additionnels que les Grecs appelaient épagomènes. À partir du Nouvel Empire, ces jours étaient consacrés aux cinq divinités les plus importantes de l'Égypte antique : Osiris, Isis, Seth, Nephtys et

Haroëris, et considérés comme leurs jours de naissance. On parve-

nait, ainsi, à un total de 365 jours. L'une des particularités de ce calendrier de 365 jours est de ne pas avoir d'année bissextile. Or, comme l'année tropique (correspondant au cycle des saisons) est pratiquement plus longue d'un quart de jour, cela induit pour tous les événements cycliques, dont les épisodes astronomiques, un jour de retard tous les quatre ans.

Sirius apparaît à l'horizon

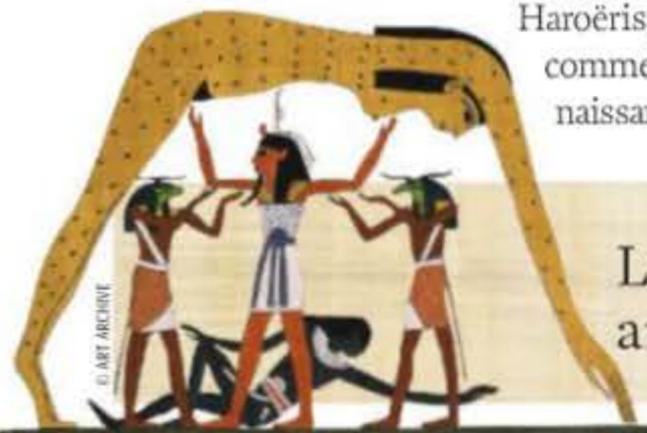
L'étoile Sirius, que les Égyptiens appelaient *Sopdet*, fait l'objet de l'un de ces événements cycliques particuliers : sa première apparition annuelle est appelée lever héliaque. Les anciens Égyptiens le nommaient *peret sopdet*, et c'était l'une des fêtes les plus importantes de l'année, car – du moins à partir du Moyen Empire – ils pensaient qu'elle annonçait la crue du Nil, un phénomène naturel d'une importance sociale et économique vitale. Mais avec le système calendaire de 365 jours, la date du lever de Sirius accumulait un jour de retard tous les quatre ans, il lui fallait donc une période d'un peu moins de quinze siècles pour faire le tour complet du calendrier civil. Dès les débuts de

L'apparition annuelle de Sirius annonçait le début de la crue du Nil.

SHOU, DIEU DE L'AIR, TENTE DE SÉPARER NOUT, LA DÉESSE DU CIEL, ET GEB, LE DIEU DE LA TERRE.



© GÖNTER GRÄFENHAIN / FOTOTHECA 1970



© ART ARCHIVE



MISSION ARCHÉOLOGIQUE

GÉOGRAPHIE CÉLESTE ET TERRESTRE

La Mission hispano-égyptienne d'archéologie et d'astronomie de l'Égypte ancienne a effectué un travail de terrain exhaustif pendant dix ans dans le pays du Nil. Dans le cadre de la mission, une centaine de sites archéologiques ont été examinés, du delta du Nil à la Nubie, de l'oasis de Siwa à la péninsule du Sinaï.

Au cours de la mission, l'orientation de nombreux temples a été étudiée et l'on a notamment découvert que la géographie sacrée de l'ancienne Égypte était en partie déterminée par un ensemble d'éléments comme le calendrier, associé à la voûte céleste et à la topographie locale dominée par le Nil.

Le temple d'Amon à Karnak, par exemple, se situe à un endroit où la direction du lever du soleil au solstice d'hiver et le cours du Nil sont perpendiculaires. Le solstice d'hiver (21 décembre) coïncidait en outre avec la date du nouvel an du calendrier civil, au début de la construction du temple, vers 2000 av. J.-C. La date de cette fête était variable, puisque les Égyptiens n'avaient pas d'année bissextile.



© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

LE ZODIAQUE DE DENDERAH

On a découvert un bas-relief (ci-contre à gauche) avec les points cardinaux et les trente-six décans dans une chapelle du temple de Denderah dédiée à Osiris.

UN TEMPLE VERS LE CIEL

L'axe du temple de Louxor fut dévié vers le nord-ouest en raison d'agrandissements voulus par les pharaons successifs. Ci-contre, à droite, les colosses de Ramsès II.

l'égyptologie moderne, plusieurs hypothèses ont été émises concernant l'origine du calendrier civil : pour certains auteurs, il s'agirait d'un calendrier solaire, d'autres y voient l'usage de dates stellaires, d'autres encore un mélange de repères lunaire et stellaire.

À l'origine, avant l'unification du pays, les peuples de la vallée du Nil se basaient sur des calendriers lunaires locaux, déterminés par le Nil et sa crue. Les phases de celle-ci rythmaient la vie du pays, d'après ce que l'on peut déduire des trois saisons divisant l'année et du nom donné à chacune d'elles : inondation (*akhet*), semailles (*peret*) et moisson (*shemou*). Lorsque

le pays fut unifié, il devint impératif de créer un calendrier en mesure de correspondre à l'ensemble du pays. On a longtemps pensé que ce calendrier civil avait pour origine le lever héliaque de Sirius mais aucun document ne l'atteste. Il est quasiment certain en revanche que les observations du soleil ont déterminé la durée du calendrier civil,

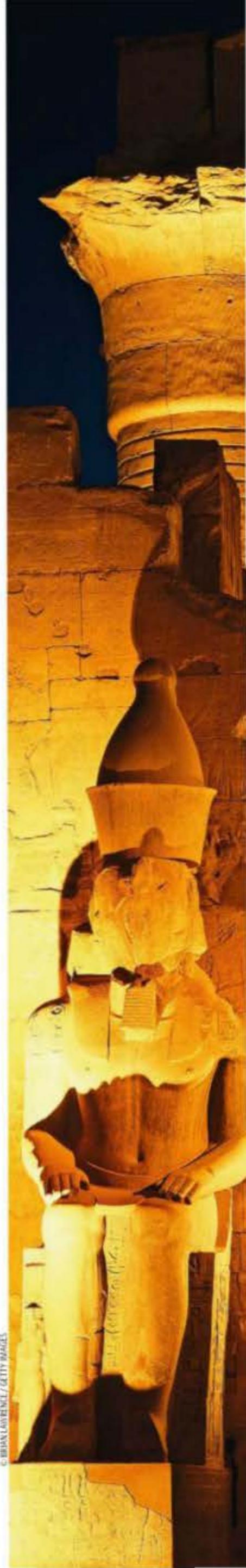
car elles sont avérées de façon incontestable dès les premières époques. La durée de ce calendrier civil est en outre très proche de l'année tropique de 365,2425 jours.

Dater le règne des pharaons

On peut aussi s'interroger sur le nombre de calendriers indépendants qui existèrent en Égypte. Il est fort probable que le calendrier civil prédomina pour la quasi-totalité des activités publiques et privées de l'ancienne Égypte, et ce depuis son invention comme mode de calcul usuel du temps jusqu'à la conquête du pays par les Perses et Alexandre le Grand. Mais pour célébrer certaines fêtes, on continua d'utiliser un comput du temps guidé par les phases de la Lune, dont l'origine pourrait être les calendriers lunaires locaux réglés sur les fluctuations du Nil. De la même manière que la Lune détermine Pâques dans le calendrier grégorien moderne (comme dans le calendrier juif original), mais en adéquation avec le calendrier solaire actuel. Le calendrier égyptien a également joué un rôle essentiel pour établir les dates de règne des pharaons

Une fois unifiée, l'Égypte dut se doter d'un calendrier régissant l'ensemble du pays.

SENMOÛT, ARCHITECTE ET FAVORI DE LA REINE HATSHEPSOUT. XVIII^e DYNASTIE. MUSÉE DU LOUVRE.



© BRIAN LAURENCE / GETTY IMAGES

© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE



DES PRÊTRES ASTRONOMES

OBSERVER LE CIEL NOCTURNE

La tâche de certains prêtres égyptiens consistait à observer la voûte céleste nocturne. C'était le cas du prêtre Horkhebi : une inscription dit d'ailleurs de lui qu'il était un homme « expérimenté dans l'observation des étoiles sans commettre d'erreurs » et qu'il savait aussi « annoncer les heures de lever et de coucher » du soleil.

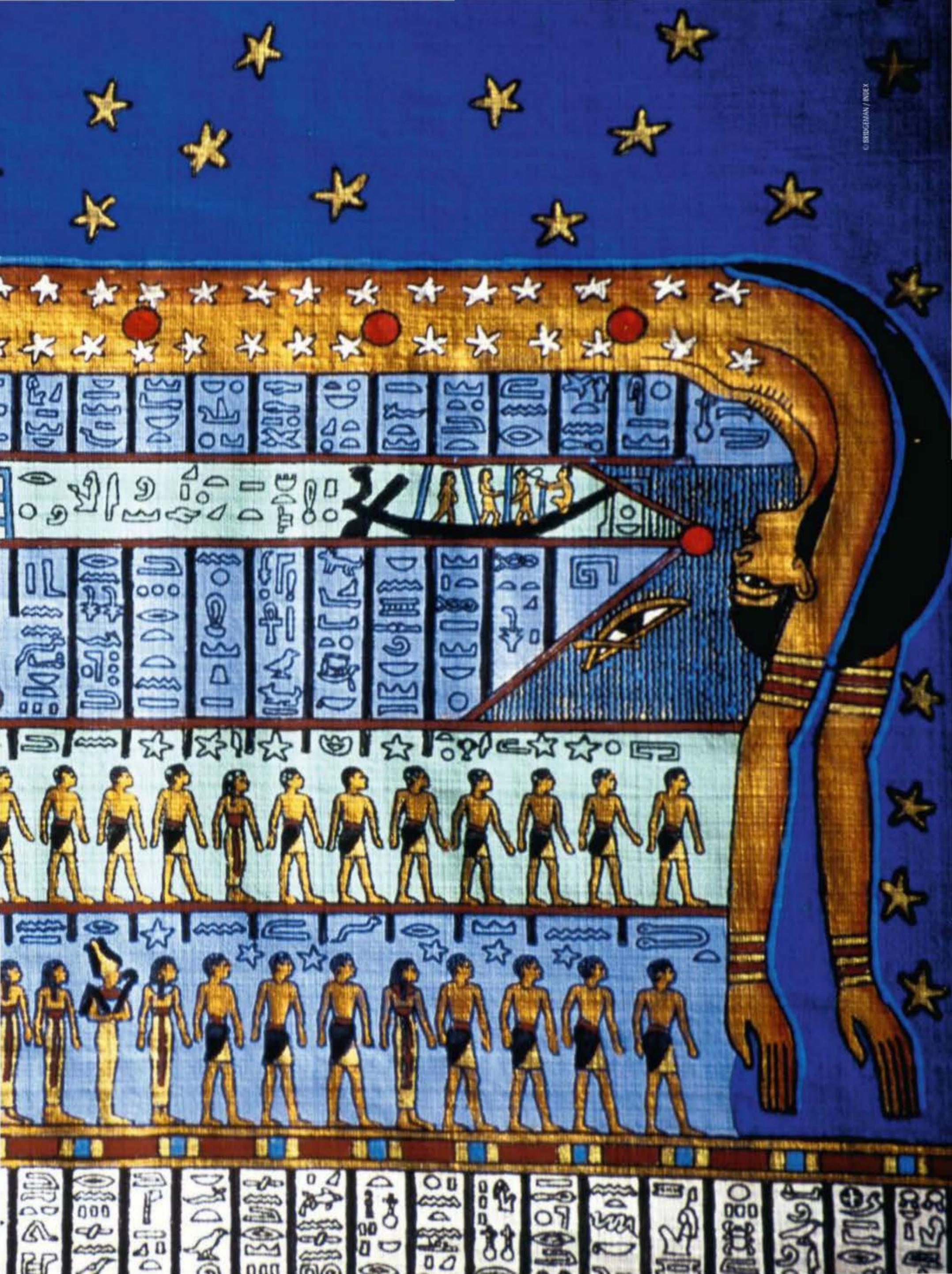
L'organisation du temple, les fêtes locales et les dates fixées pour les célébrations de l'ensemble du pays dépendaient du savoir des prêtres. Dans un passage de Strabon, il est écrit que les prêtres gardaient leurs connaissances secrètes, car ils étaient « peu désireux de partager leur savoir ».

Les astronomes revêtaient une peau de panthère parsemée d'étoiles. Ils utilisaient des tables et des plans, ainsi que d'autres instruments, comme le *bay*, une feuille de palmier dont la partie supérieure comportait une fente pour observer les étoiles. Ils se servaient également du *merkhet*, une barre horizontale avec une extrémité rectangulaire à laquelle était attaché un fil à plomb permettant de vérifier la verticale du méridien.

LA DÉESSE NOUT

Nout, déesse du ciel, se courbe pour représenter le firmament. Elle avale le soleil chaque soir pour l'engendrer à nouveau le matin. Ce papyrus est une copie du plafond de la tombe de Ramsès VI dans la Vallée des Rois.







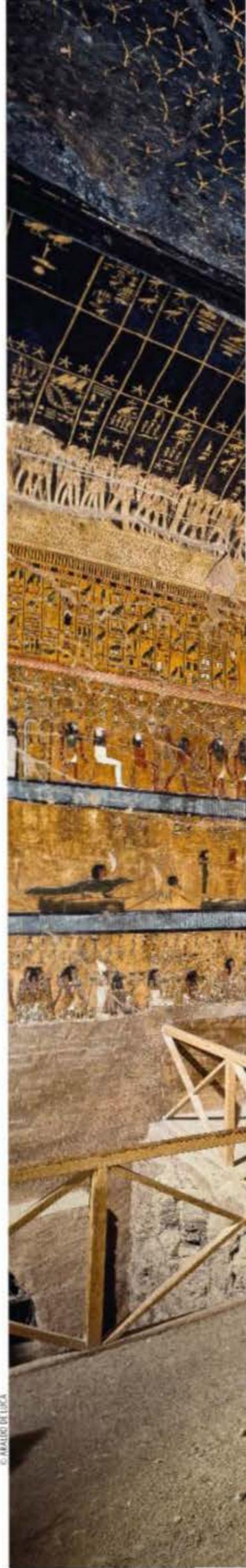
© AGE FOTOSTOCK

L'ORIENTATION D'UN TEMPLE

Seshat, déesse de l'écriture, tend une corde pour déterminer l'orientation du temple sur la base de calculs astronomiques précis. Bas-relief du temple d'Edfou.

UNE VOÛTE ÉTOILÉE

La première salle à colonnes de la tombe de Seti I^{er} est décorée, d'une part, d'un superbe plafond astronomique, et d'autre part, de murs montrant des scènes du *Livre des Portes*.



même si l'étude chronologique a donné lieu à diverses datations et des controverses chez les égyptologues. En effet, pas moins de cinq systèmes chronologiques sont fréquemment utilisés pour dater les règnes, chacun avec des spécificités et incluant des hypothèses récentes, parfois sujettes à polémiques. Quoi qu'il en soit, tous sont constitués de dates astronomiques, notamment les périodes « sothiaques » – en référence au lever héliaque de Sirius, appelée *Sothis* par les Grecs – et lunaires.

Vers un changement de calendrier

Ainsi, deux inscriptions des règnes de Sésostri III (XII^e dynastie) et de Ramsès II (XIX^e dynastie) permettent de dater respectivement le Moyen Empire et le Nouvel Empire. La première dit : « Je t'informe que le lever de Sirius (*peret sopdet*) aura lieu là le IV *peret* 16 », alors que la seconde énonce : « Année 52 du deuxième mois de *peret*, 27^e jour de la maison de Ramsès Mériamon, ou Pi-Ramsès [c'est] nouvelle lune (*psédjentyou*). » Ce sont l'année de règne du pharaon, la saison, le mois et le jour qui établissent la datation, et la date correspond à celle du lever héliaque de Sirius ou de la nouvelle lune. Les égyptologues s'appuient sur ces dernières données pour tenter de déterminer l'année précise à laquelle il est fait référence, bien que des critères particuliers fassent diverger les datations de chaque chercheur de

dizaines d'années, voire de siècles. L'archéologie et l'astronomie ne sont pas des disciplines aussi distinctes et éloignées qu'on le croit, car toutes deux étudient le passé : la première sonde le passé de l'homme, la seconde celui de l'Univers ; leur objectif commun étant de comprendre le présent et de tenter d'améliorer le futur. Les anciens Égyptiens utilisèrent l'astronomie dans ce but et en firent la matrice d'éléments essentiels de leur culture comme le calendrier, éléments qui leur permirent sans nul doute de trouver leur place dans le monde. Ce que démontrent clairement la stabilité et la longévité de leur civilisation.

Le calendrier civil resta le calendrier officiel de l'Égypte jusqu'à la conquête romaine, quand il fut remplacé par le « calendrier d'Alexandrie », quasiment identique, mais doté d'un jour supplémentaire, ou épagomène, tous les quatre ans. C'est en 46 av. J.-C. que Jules César aménagea ce calendrier égyptien en calendrier julien, avec l'aide de l'astronome égyptien Sosigène d'Alexandrie, qui devait rester en vigueur en Europe jusqu'en 1582, date de la réforme grégorienne du pape Grégoire XIII. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

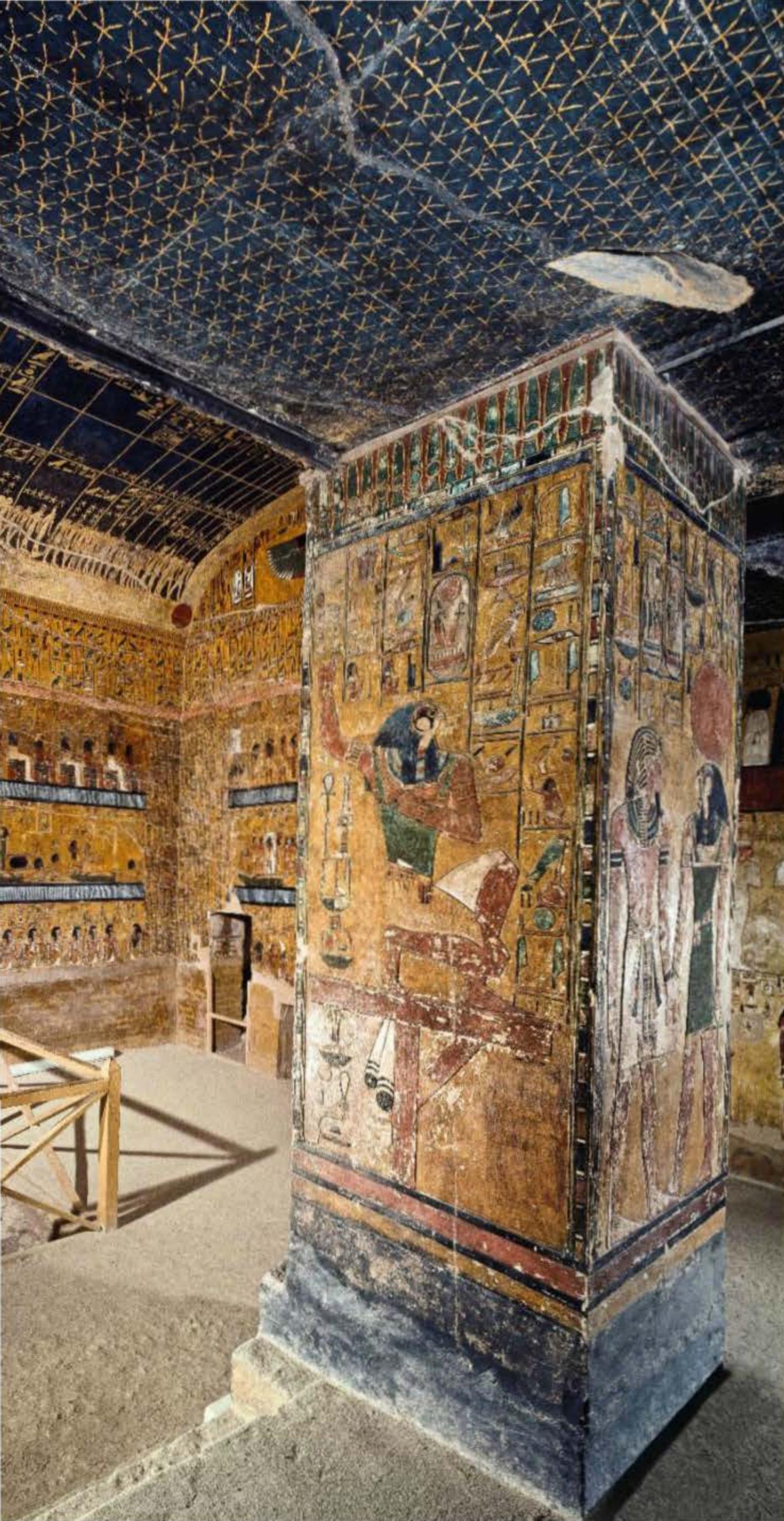
Dictionnaire de civilisation égyptienne

G. Posener, Hazan, 1998.

Vocabulaire d'architecture égyptienne

F. Monnier, Safran, 2013.

© ANAÏCO DE LUCA



UNE INVENTION MILLÉNAIRE

DU PHARAON DJOSER À COPERNIC

Le calendrier civil égyptien est apparu au III^e millénaire av. J.-C. et resta inchangé pendant plus de 2 500 ans. En 238 av. J.-C., durant la période hellénistique, Ptolémée III le modifia en y ajoutant un sixième jour épagomène tous les quatre ans.

Cette modification n'entra en vigueur que sous le règne d'Auguste, lorsque l'Égypte devint une province de Rome. L'ancien calendrier civil resta toutefois en usage, parallèlement au nouveau calendrier, et servit de support aux recherches astronomiques les plus avancées. Claude Ptolémée, le grand astronome du II^e siècle, l'utilisa pour tous ses calculs.

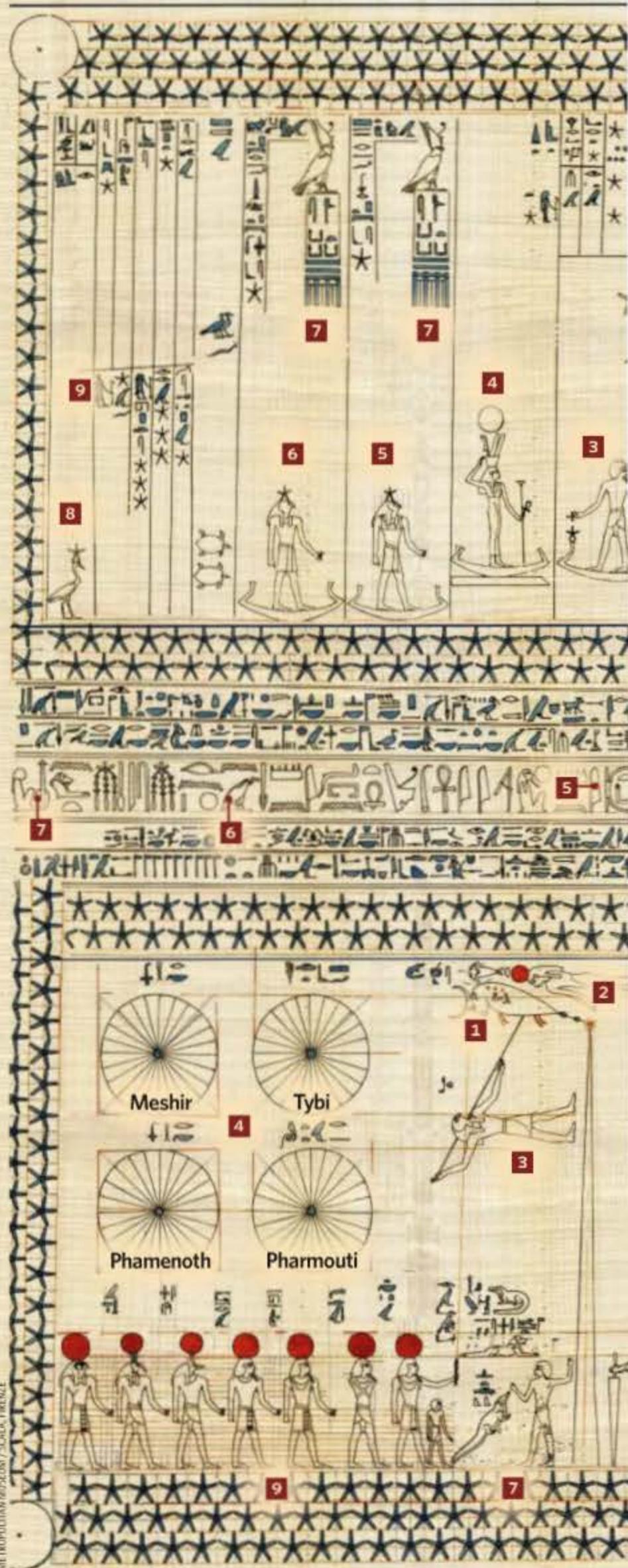
De façon plus surprenante, Nicolas Copernic basa les données qui lui permirent d'énoncer la théorie héliocentrique au début du XVI^e siècle sur le calendrier civil égyptien. Le Hollandais Christiaan Huygens fut le dernier astronome à utiliser ce calendrier de façon méthodique et développa, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un puissant télescope qui lui permit de faire de nombreuses découvertes.

LE CIEL FIGURÉ PAR LES ÉGYPTIENS

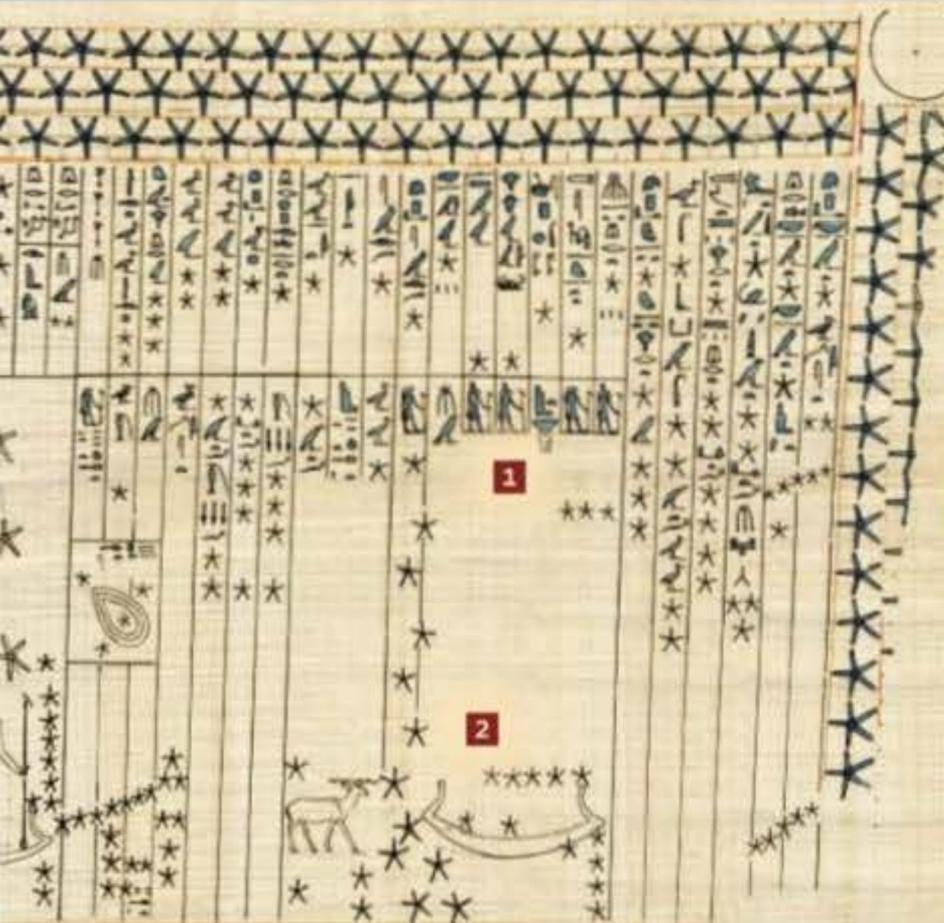
Senmout fut l'architecte et le favori de la reine Hatshepsout, la grande souveraine de la XVIII^e dynastie (XV^e siècle av. J.-C.). Sa tombe se situe à une centaine de mètres de la première cour du temple qu'il fit construire pour sa souveraine, et l'une des chambres recèle le plus ancien plafond astronomique découvert à ce jour dans l'Égypte antique. Un plafond divisé en deux parties, qui correspondent au nord et au sud du firmament, autrement dit le ciel boréal et le ciel austral.

Les animaux, les symboles et les divinités peuplent ce « ciel » sont des clés précieuses pour comprendre comment les Égyptiens de l'Antiquité interprétaient le cosmos.

Sirius (*Sopdet*) était l'étoile la plus importante pour les Égyptiens. Astre principal de la constellation du Grand Chien, son apparition vers la fin juin, au solstice d'été, indiquait le début de la crue du Nil. On associait Sirius à la grande déesse mère Isis, et la constellation d'Orion à son époux Osiris, seigneur du monde souterrain.

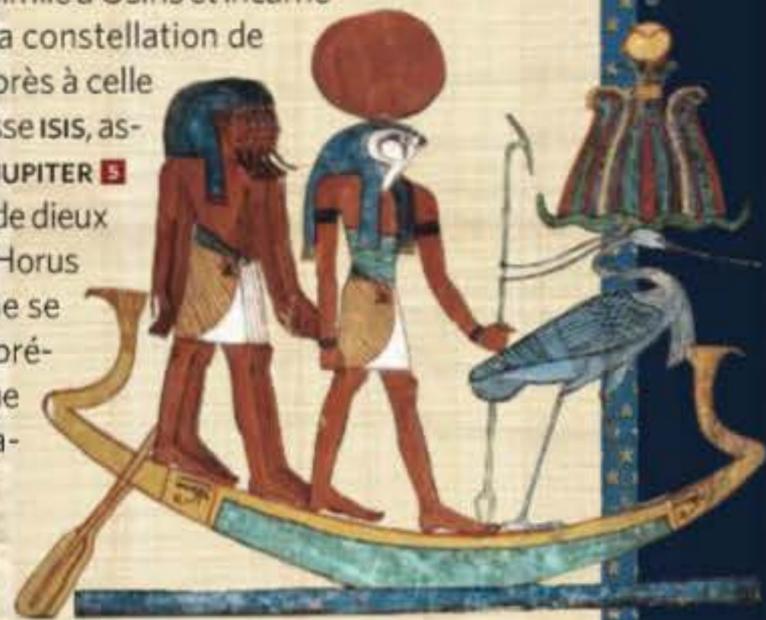


© METROPOLITAN MUSEUM / SCALA, FIRENZE



LE CIEL AUSTRAL

On y voit les noms des **DÉCANS** 1 (étoiles qui indiquent les heures à intervalle de 10 jours) liés à la **CONSTELLATION DE LA BARQUE** 2. Le personnage qui se tient sur une barque entourée d'étoiles 3 est assimilé à Osiris et incarne les étoiles principales de la constellation de **SAH** (correspondant à peu près à celle d'Orion); à ses côtés, la déesse **ISIS**, associée à **SIRIUS** 4. Derrière, **JUPITER** 5 et **SATURNE** 6 sous la forme de dieux à tête de faucon et le nom d'Horus d'**HATSHEPSOUT** 7. La scène se termine par un **PHÉNIX** 8 représentant **VÉNUS** et une figurine de **SETH** 9 incarnant la planète **MERCURE**.

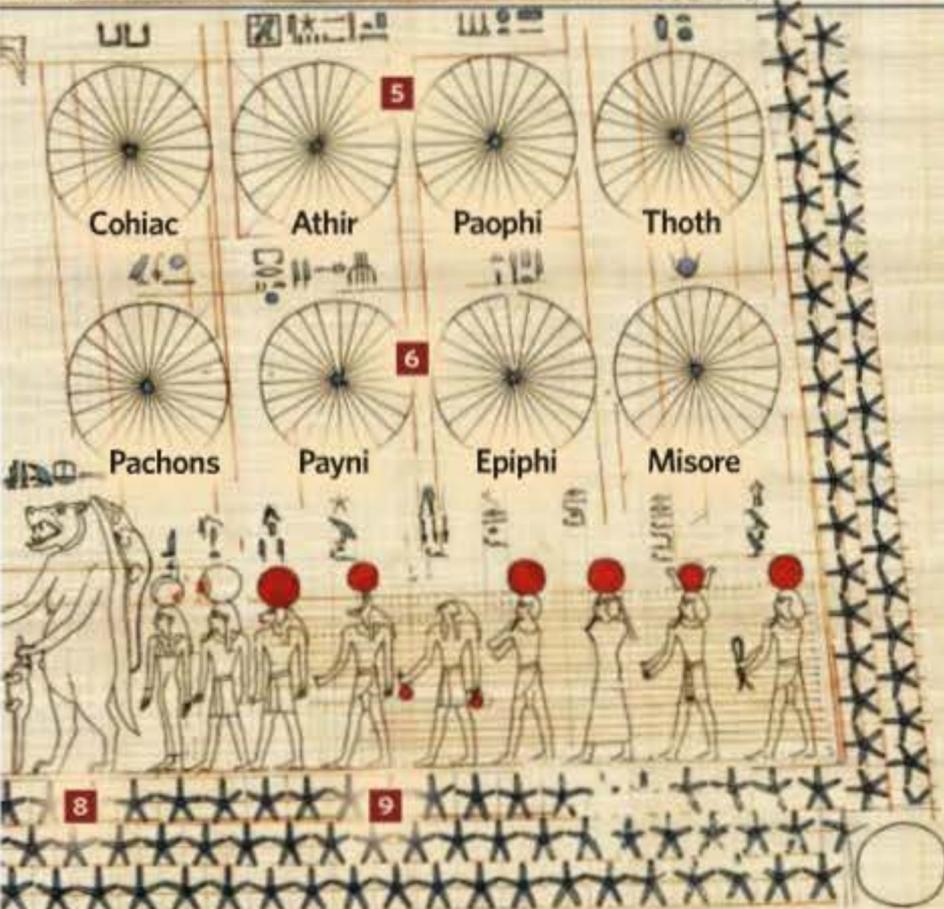


BARQUE SOLAIRE DE LA TOMBE DE SENNEDEJEM À DEIR EL-MEDINEH.



LA SÉPARATION ENTRE LES CIELS

Les deux ciels sont séparés par cinq lignes de hiéroglyphes. Sur la ligne centrale, la plus large, le lien profond unissant Senmout et la reine est souligné par l'inscription des cinq noms royaux d'**HATSHEPSHOUT** : le nom d'**HORUS (OUSERETKAOU)** 1, le nom de **NEBTY (OUADJETRENEPOUT)** 2, le nom d'**HORUS D'OR (NETJERETKAOU)** 3, le nom de **NESU BITY (MAÂTKARÊ)** 4 et le nom de **FILS DE ROI (HATSHEPSOUT HENEMETAMON)** 5. Vient ensuite son propre nom 6 et celui de ses parents, **RAMOSÉ** et **HATNÉFER** 7.



LE CIEL BORÉAL

On distingue ici quelques constellations boréales. Le bœuf et sa jambe (**MESJETIU**) 1 est assimilé au chariot de la **GRANDE OURSE**, les trois étoiles de sa queue indiquent sûrement le nord. Derrière, la **DÉESSE SELKET** 2, femme avec un disque solaire et un scorpion sur la tête. Le personnage à tête de faucon armé d'une lance 3 s'appelle **ANOU**. Les 12 cercles, divisés en 24 parties, sont les **MOIS SOLAIRES** : 4 pour la **SAISON PERET** 4; 4 pour la **SAISON AKHET** 5 et 4 encore pour **SHEMOU** 6. En bas, un lion avec une queue de crocodile doit représenter la **CONSTELLATION DU LION** 7. L'hippopotame géant occupe le ciel entre les **CONSTELLATIONS DU BOUVIER ET DU DRAGON** 8. Dans la partie inférieure apparaissent aussi deux rangées de **DIVINITÉS** 9, 7 à gauche et 9 à droite, dont la signification exacte est inconnue.

LA DÉESSE HIPPOPOTAME THOUÉRIS. XXVI^e DYNASTIE. MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE.

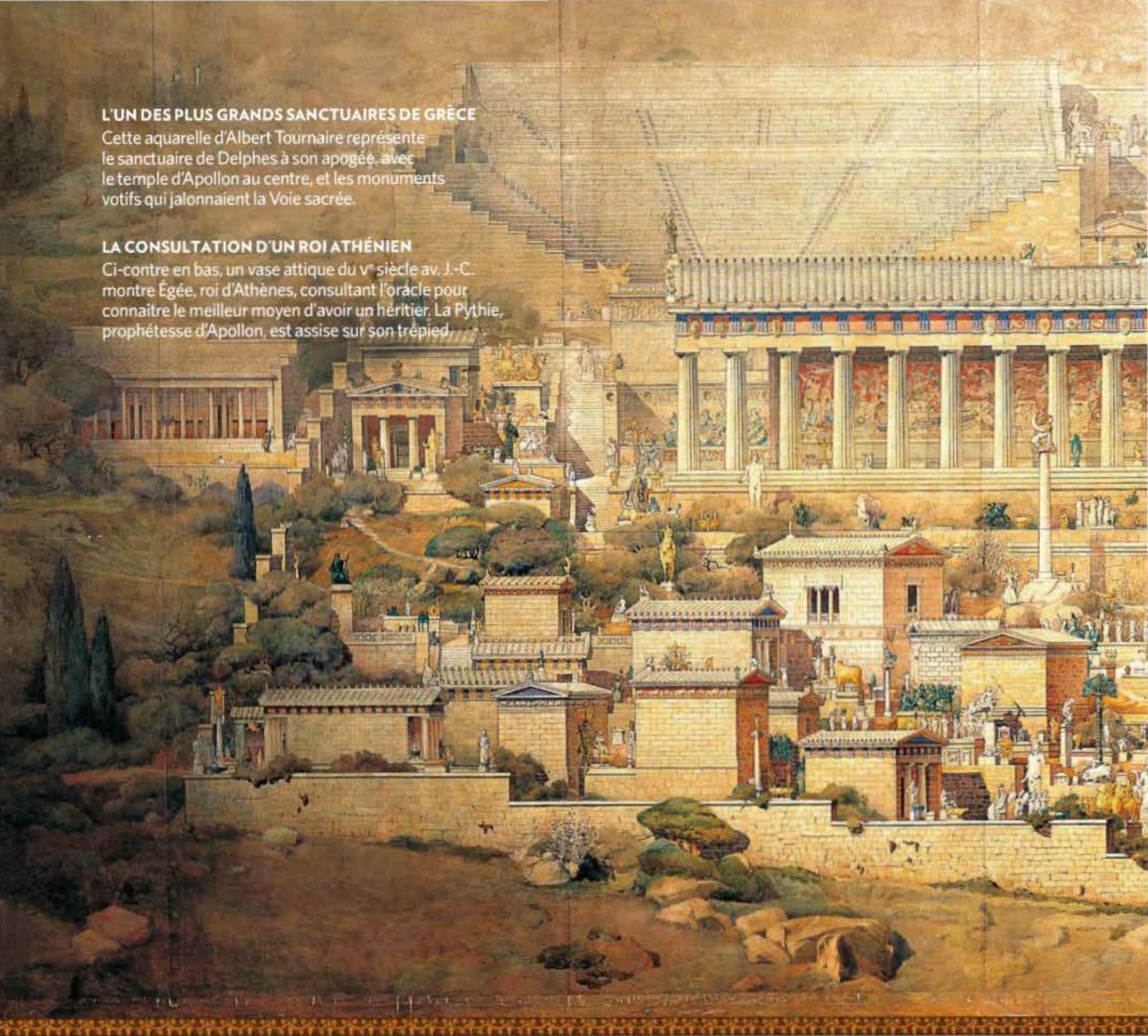


L'UN DES PLUS GRANDS SANCTUAIRES DE GRÈCE

Cette aquarelle d'Albert Tournaire représente le sanctuaire de Delphes à son apogée, avec le temple d'Apollon au centre, et les monuments votifs qui jalonnaient la Voie sacrée.

LA CONSULTATION D'UN ROI ATHÉNIEN

Ci-contre en bas, un vase attique du ^ve siècle av. J.-C. montre Égée, roi d'Athènes, consultant l'oracle pour connaître le meilleur moyen d'avoir un héritier. La Pythie, prophétesse d'Apollon, est assise sur son trépied.



LES VOIX DIVINES DE DELPHES



© ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS, PARIS

À partir du VIII^e siècle av. J.-C., les citoyens comme les représentants des cités se rendirent au temple d'Apollon. Tous attendaient le conseil de l'oracle avant de prendre des décisions, d'ordre public ou privé.

MIREIA MOVELLÁN LUIS
CHERCHEUSE À L'UNIVERSITÉ COMPLUTENSE DE MADRID



© BRIDGEMAN / INDX



© CRONQZ / ALBUM

LA QUÊTE D'APOLLON À DELPHES

SELON LA LÉGENDE, Zeus et Athéna n'étaient pas d'accord sur le centre du monde. Alors, Dieu lâcha deux aigles des points extrêmes oriental et occidental du monde jusqu'à ce qu'ils se croisent à Delphes, où l'un d'eux laissa tomber l'*omphalos*, le « nombril », pierre qui symbolise le centre du monde. En ce lieu existait un oracle de la déesse de la Terre, Gaïa, gardé par un de ses fils, le serpent Python. Le dieu Apollon lutta contre ce monstre pour prendre le contrôle du sanctuaire et le tua. Il acquit le don de prophétie, se purifia dans la source Castalie et refonda un ancien oracle local. Ce dernier resta à charge d'une prêtresse, la Pythie, qui reçut son nom de Python, l'ancien gardien du sanctuaire. Le tragédien Eschyle se réfère à une autre version du mythe selon laquelle Apollon reçut l'oracle en héritage maternel, puisque sa mère était la petite-fille de Gaïa.

UN MYTHE IMMORTEL

Cette fresque de la maison des Vettii à Pompéi dépeint le meurtre du serpent Python par Apollon, représenté jouant de la lyre.

« **L**aïos, tu supplies d'avoir une descendance prospère. Je te donnerai le fils que tu souhaites, mais tu laisseras ta vie entre ses mains. » C'est par ces mots terribles que fut annoncée au père d'Œdipe la prophétie de l'oracle, qui avertit également le jeune homme qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Les tentatives du père et du fils pour éviter la réalisation d'une telle prédiction furent vaines, on le sait : sur la route de Thèbes, Œdipe tua Laïos à son insu et Jocaste, sa mère, lui fut donnée comme épouse par la cité reconnaissante de l'avoir débarrassée du

Sphinx qu'il venait de vaincre. Quand il apprit sa méprise, il se punit en se crevant les yeux. Tous les oracles de Delphes ne furent pas si tragiques. Parmi les quelque 500 questions et réponses delphiques qui nous sont parvenues, à l'exception des exemples mythiques ou légendaires, seuls 10 % d'entre elles sont avérés et la majorité concerne des préoccupations politiques, militaires ou religieuses, sujets fondamentaux pour les cités. Dès le VIII^e siècle av. J.-C., le temple du dieu Apollon, à Delphes, attire les voyageurs. En général, chaque cité envoyait des délégations sacrées qui faisaient part à l'oracle de ques-

600-590 av. J.-C.

CHRONOLOGIE

UN TEMPLE OBJET DE CONFLITS

L'Amphictyonie, un conseil de quatre-vingt magistrats-prêtres, délégués par douze cités grecques, se charge de l'administration du sanctuaire du dieu Apollon, à Delphes.

585 av. J.-C.

La première guerre sacrée débute : l'Amphictyonie affronte la cité de Krissa, accusée par certains pèlerins de les maltraiter lorsqu'ils refusent de payer des droits de passage qu'ils considèrent comme abusifs.

TÊTE D'APOLLON AVEC BANDEAU DORÉ. MUSÉE DE DELPHES.



© BRIDGEMAN / INDEX



© SUPERSTOCK / AGE FOTOSTOCK

tions relatives aux affaires publiques : fondation de nouvelles communautés civiques, adoption de lois, introduction et réglementation de cultes. Des consultants privés voyageaient aux côtés des représentants officiels. Leurs questions différaient de celles formulées par la cité : convenance d'un mariage, avoir des enfants, risques pris pour leurs affaires...

Prodiguer des sanctions divines

À l'origine, la consultation de la divinité se limitait au septième jour du mois de Bysios (février), le jour anniversaire de la naissance d'Apollon. Puis les visites furent autorisées le

septième jour de chaque mois. La sollicitation croissante de l'oracle obligea même les autorités à multiplier les consultations en dehors des dates officielles. Les cités pouvaient envoyer régulièrement des délégations. Certaines d'entre elles eurent même des rapports privilégiés avec le sanctuaire de Delphes, comme Corinthe, Athènes, ou Sparte qui disposaient d'ambassadeurs spécifiques. Même si une multitude de pèlerins se pressaient au sanctuaire en quête d'un conseil, la fonction essentielle de l'oracle n'était pas de prédire l'avenir mais plutôt de cautionner les décisions politiques des

LE SIÈGE DE L'ORACLE

Les vestiges du temple d'Apollon à Delphes datent de sa reconstruction au IV^e siècle av. J.-C., après un tremblement de terre.



© AGS / ALBINA

338 av. J.-C.

Après son triomphe lors de **la bataille de Chéronée**, le roi Philippe II de Macédoine devient le maître incontesté de la Grèce. Il prend alors le contrôle du sanctuaire d'Apollon à Delphes et de son oracle.

191 av. J.-C.

Rome et la Macédoine signent un accord de paix après **la deuxième guerre macédonienne**, au cours des jeux Isthmiques. Selon cet accord, Rome finit par contrôler Delphes, cédé par la Macédoine.

391 apr. J.-C.

Après avoir déclaré le christianisme religion officielle, **Théodose I^{er}** décrète l'abolition du culte païen, la fermeture des temples et l'interdiction des oracles, dont celui de Delphes.

SPHINX DES NAXIENS. VI^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE DE DELPHES.

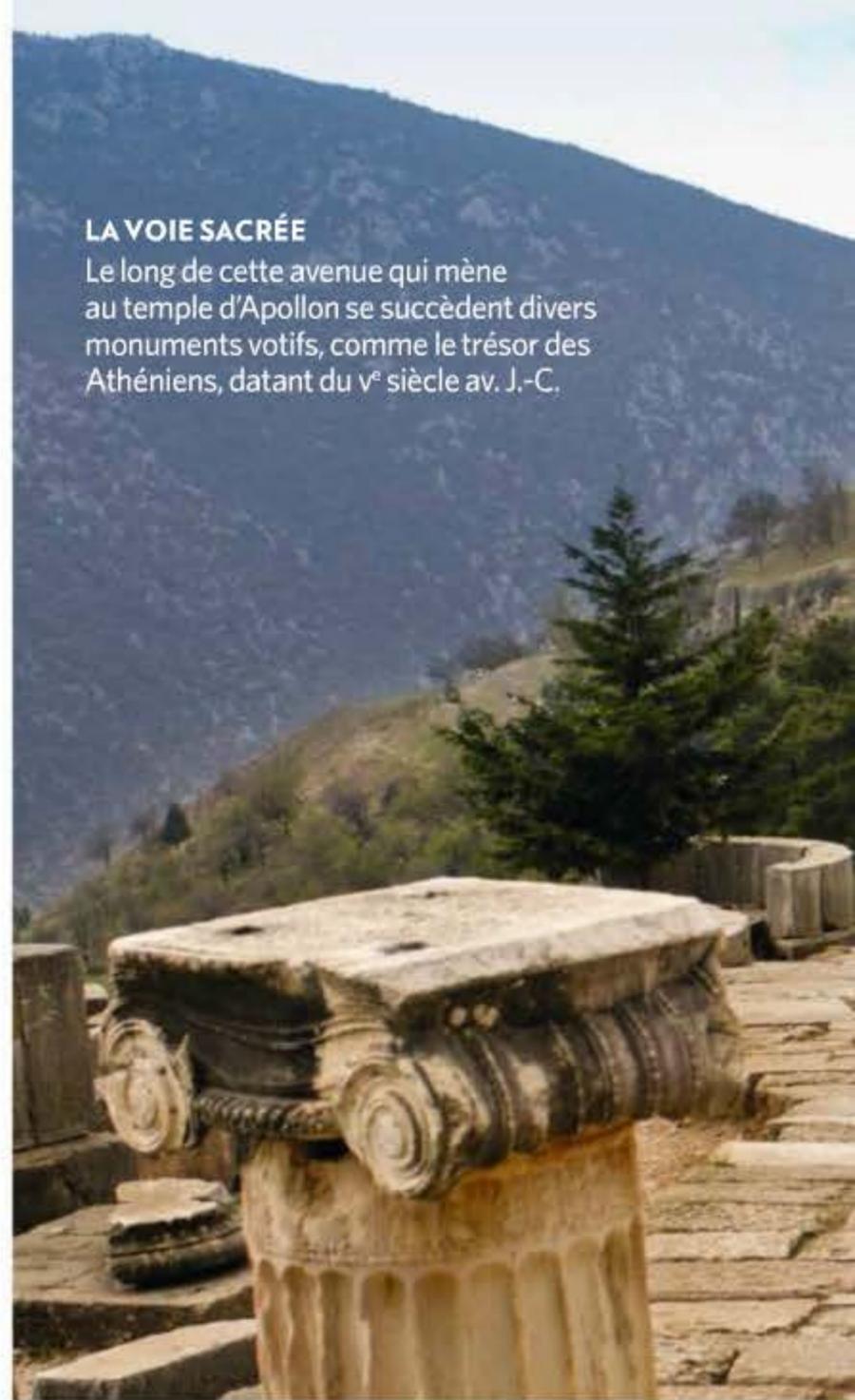


L'AURIGE DE DELPHES
CÉLÈBRE SCULPTURE EN BRONZE
D'UN CONDUCTEUR DE CHAR
GRANDEUR NATURE DÉCOUVERT
À DELPHES EN 1896 ET DATÉ DE
475 AV. J.-C. MUSÉE DE DELPHES.

© SCALA FERRERIE

LES JEUX PYTHIQUES ET LE BEL APOLLON

LES JEUX PYTHIQUES, qui avaient lieu à Delphes, attiraient des athlètes de toute la Grèce antique, au même titre que les jeux Olympiques et d'autres concours, comme les jeux Néméens ou les jeux Isthmiques. Les jeux Pythiques n'étaient pas seulement une compétition sportive, ils revêtaient une importance religieuse car les athlètes arrivaient en tant que pèlerins (pour garantir l'inviolabilité des délégations, on déclarait une période sacrée de six mois) et les vainqueurs étaient couronnés de laurier, l'arbre sacré d'Apollon. Jusqu'en 590 av. J.-C., les jeux Pythiques se déroulaient tous les huit ans et consistaient en des processions, sacrifices et banquets qui se terminaient par des concours de musique et de poésie. Puis ils commencèrent à s'organiser tous les quatre ans, en été. On y ajouta des compétitions telles que les courses, le pancrace, le pugilat, le pentathlon et les courses de chevaux. Les vainqueurs et leur cité offraient au sanctuaire des statues ou des trépieds pour remercier le dieu. Parmi ces statues, le célèbre *Aurige* de Delphes, réalisé en bronze et mesurant 1,80 m de haut, qui faisait partie d'un groupe sculptural important que Polyzalos de Gela (Sicile) offrit pour sa victoire lors d'une course de chars vers 475 av. J.-C.



LA VOIE SACRÉE

Le long de cette avenue qui mène au temple d'Apollon se succèdent divers monuments votifs, comme le trésor des Athéniens, datant du v^e siècle av. J.-C.

cités : sans intervenir directement, il ratifiait les lois et même les constitutions, il approuvait la fondation de nouvelles cités, il conseillait les initiatives guerrières ou les désapprouvait.

Ainsi, la constitution du législateur légendaire de Sparte, Lycurgue, lui aurait été transmise par Apollon ; lorsque l'Athénien Clisthène fit voter ses réformes en 508-507 av. J.-C., les noms des dix tribus constitutives du corps civique athénien furent tirés au sort par la Pythie à partir d'une liste de cent héros athéniens. Les oracles du dieu pouvaient, au besoin, être utilisés comme une arme politique. La Pythie aurait également orienté les émigrants grecs vers les terres à coloniser à partir du VIII^e siècle av. J.-C. On connaît nombre d'oracles de fondation décrivant le lieu où établir la nouvelle cité : très vraisemblablement créés a posteriori, ils légitimaient leur présence sur un territoire. Lorsque les pèlerins arrivaient au pied du mont Parnasse, ils rencontraient d'abord le sanctuaire d'Athéna Pronaia, sorte de vestibule du sanctuaire d'Apollon, qui abritait de nombreuses offrandes. Les pèlerins longeaient les installa-



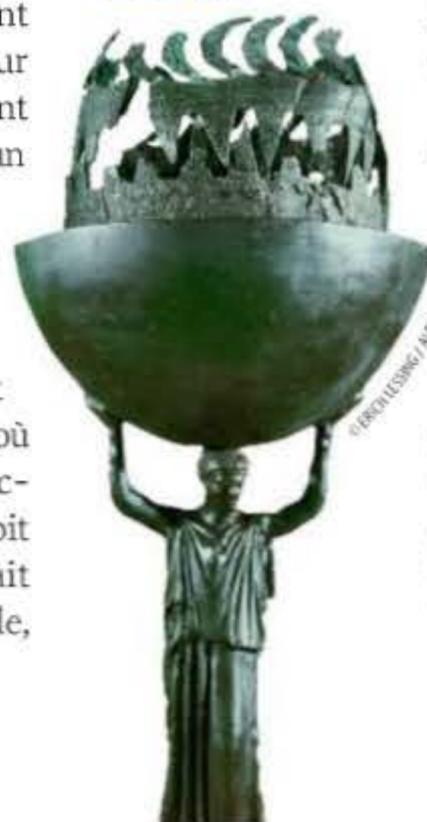
© MICHAEL RUPKEL / CORBIS / CORDON PRESS

tions sportives du sanctuaire, le xyste (piste de course), le gymnase et la palestre où s'entraînaient les sportifs venus de tout le monde grec pour les jeux Pythiques. Ils se purifiaient ensuite aux eaux de la source Castalie, qui jaillissait entre les roches Phaedriades (« les brillantes »). Puis ils empruntaient la Voie sacrée à l'entrée du sanctuaire. Ce chemin abrupt était bordé d'offrandes monumentales et de « trésors », comparables à des temples miniatures construits par les cités les plus éminentes, qui abritaient les dons de leurs citoyens et affichaient leur richesse et leur puissance. Les cités les avaient souvent consacrés pour remercier le dieu d'un bienfait : ainsi le trésor de Siphnos construit avec la dîme du revenu des mines d'or de l'île vers 530 av. J.-C.

La voie les menait d'abord sur l'Aire, où le dieu aurait lutté contre le dragon-serpent Python pour s'emparer de l'oracle de Gaïa, et où avait lieu la cérémonie la plus sainte du sanctuaire, le Septérion, qui commémorait l'exploit originel d'Apollon. Puis elle les conduisait au temple. En amont se trouvaient le stade,

PARFUM POUR LES DIEUX

Le thymiaterion était un encensoir utilisé au cours des cérémonies religieuses. Celui-ci, en bronze, provient de Delphes. V^e siècle av. J.-C. Musée de Delphes.



centre des compétitions sportives, et le théâtre, siège des concours musicaux, lyriques et dramatiques célébrés en l'honneur d'Apollon, dieu protecteur des arts. C'est là qu'étaient célébrés les jeux Pythiques et, plus tard, la fête des Sôtéria, instituée en 278 av. J.-C. pour remercier le dieu d'avoir épargné le sanctuaire lors de l'invasion gauloise.

La Pythie entre en transe

Les consultations de l'oracle se « payaient » d'abord par des sacrifices probatoires, accomplis sur l'autel du dieu : on immolait généralement une chèvre dont le tremblement signifiait que le dieu consentait à répondre. Le consultant acquittait alors une taxe, le pélanos, à l'origine une offrande en nature, « un gâteau rituel », qui devint rapidement une somme d'argent. Les plus nantis avaient pour habitude d'offrir, en plus d'un sacrifice, des statues, des trépieds et d'autres ex-voto. Les taxes dont il fallait s'acquitter pour accéder à l'oracle étaient naturellement plus élevées pour les consultations civiques que pour celles d'ordre privé.

LE THÉÂTRE DE DELPHES

Construit au IV^e siècle av. J.-C. dans un cadre naturel spectaculaire, le théâtre a été édifié à proximité du temple d'Apollon. Il pouvait accueillir environ 5 000 spectateurs.





VUE IDÉALISÉE DE DELPHES, AVEC LE TEMPLE D'APOLLON À L'ARRIÈRE-PLAN. CLAUDE LORRAIN, XVII^e SIÈCLE, GALERIE DORIA PAMPHILI, ROME.



© BRIDGEMAN / INDEX

LES PROPHÉTIES AMBIGUËS DU DIEU

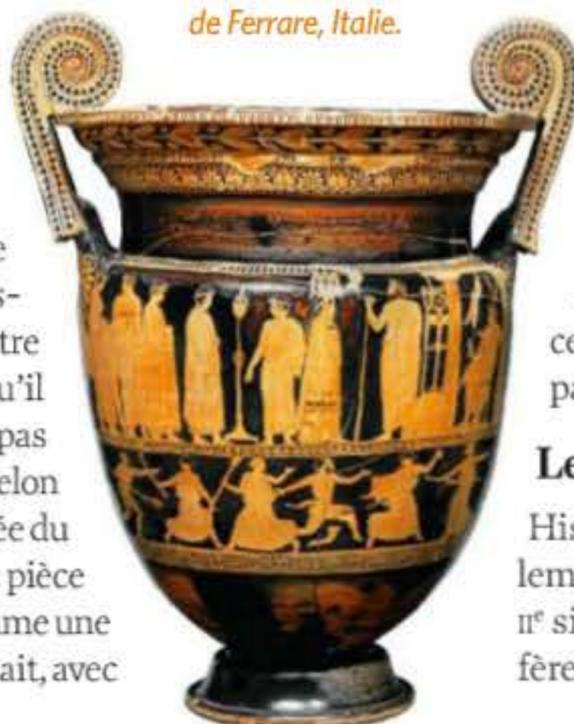
LA VOIX D'APOLLON n'était pas facile à interpréter. Héraclite parle de l'ambiguïté des réponses et dit que « le dieu dont l'oracle est à Delphes ne révèle pas, ne cache pas, mais indique ». Il existe des exemples de malentendus fatals, comme celui du roi Crésus de Lydie à qui l'oracle annonça à propos de sa guerre contre la Perse : « Si tu traverses le fleuve Halys, tu détruiras un grand empire ». Crésus franchit le fleuve pour affronter Cyrus le Grand et connut une grave défaite qui détruisit un grand empire, le sien. Philippe II de Macédoine fit également une mauvaise interprétation de la réponse de l'oracle lorsqu'il lui demanda s'il réussirait à conquérir la Perse. L'oracle lui répondit : « Le taureau est paré. Tout est prêt pour le sacrifice. L'officiant est prêt ». Or le taureau n'était pas la Perse, mais Philippe lui-même, qui mourut assassiné au cours des noces de sa fille.

On connaît d'autres taxes en nature ou en argent qui octroyèrent au sanctuaire une réputation de rapacité méritée. Les jours de consultation, certaines grandes cités jouissaient du privilège de la *promanteia*, priorité de consultation, comme Chios qui avait érigé l'autel du dieu à l'est du temple. Les Delphiens étaient les premiers à consulter, suivis des membres de l'Amphictyonie, collège chargé de protéger les intérêts du sanctuaire.

L'organisation à l'intérieur du temple reste assez méconnue. On y trouvait la Pythie, prêtresse du dieu Apollon qui s'exprimait à travers elle, ainsi que les prêtres chargés de la seconder. Le pèlerin entrait dans le temple par le *chresmographeion*, où était conservé le registre du sanctuaire. C'est probablement là qu'il formulait sa question car il n'entrait pas directement en contact avec la Pythie. Selon la tradition, dans la partie la plus retirée du temple d'Apollon se trouvait l'*adyton*, « pièce interdite d'accès », parfois décrite comme une salle souterraine où la Pythie descendait, avec

PROCESSION SACRÉE

Ce cratère illustre la Pythiaïde, une procession annuelle organisée à Delphes pour commémorer la foudre tombée sur le mont Parnasse. 430 av. J.-C. Musée de Ferrare, Italie.



© ERICH LESSING / ALBUM

une couronne et une branche de laurier (arbre sacré d'Apollon), au moment d'entrer en extase et de communiquer avec la divinité. On raconte qu'elle mâchait les feuilles de laurier, buvait l'eau de la source Cassôtis, puis s'asseyait sur un grand trépied (attribut du dieu), posé sur une fissure naturelle du sol d'où lui parvenait le *pneuma*, souffle divin, l'entraînant dans un délire proche de la folie, la *mania*. La prêtresse entrait alors en transe et prononçait des paroles, parfois incohérentes, déchiffrées par les *prophetai*. Une fois la consultation terminée, le pèlerin se voyait remettre par écrit la réponse de l'oracle, formulée de manière solennelle, parfois même en vers. Le rituel de la consultation n'est cependant pas présenté de manière identique par la tradition antique.

Le mythe de Delphes en question

Historien et biographe, Plutarque fut également prêtre d'Apollon à Delphes aux I^{er} et II^e siècles. Sa version de la consultation diffère de la description présentée plus haut. Il



© KURT-MICHAEL WESTERMAANN / CORBIS / GORDON PRESS

explique, par exemple, que l'*adyton*, loin d'être une pièce secrète, était ouvert aux consultants. Il ne dit rien non plus de la transe de la Pythie, ou de l'incohérence de ses paroles. Il rapporte seulement que la prêtresse se retirait dans un lieu souterrain lorsqu'elle n'était pas disposée à parler ou qu'elle n'arrivait pas à prophétiser, ce qui provoquait chez elle la folie. Certains exemples de consultations historiques laissent penser que la Pythie faisait non seulement face aux consultants mais aussi qu'elle s'adressait directement à eux.

En définitive, les consultations et les agissements de la Pythie restent un mystère. L'origine de son inspiration a même alimenté différentes hypothèses. Certains ont tenté de l'expliquer par l'usage de substances psychoactives présentes dans l'eau et le laurier, ou par des gaz issus des profondeurs de la terre. Mais les recherches menées dans le temple n'ont rien prouvé. D'autres, enfin, affirment qu'elle aurait pu recourir à l'hypnotisme. Finalement, la situation troublée du monde grec entre le déclenchement de la guerre du Péloponnèse

(431 av. J.-C.) et l'avènement d'Alexandre le Grand (336 av. J.-C.) contribua à la perte d'influence de l'oracle et à la désuétude des routes de pèlerinage. Son prestige commença à décliner lorsque Philippe de Macédoine mit fin à l'indépendance des cités grecques en 338 av. J.-C. car le sanctuaire avait été le grand représentant de leur prospérité et de leurs vicissitudes.

Delphes devint un lieu de tourisme et de rayonnement de la culture grecque : les maximes gravées dans le vestibule du temple, comme le « Rien de trop » ou le « Connais-toi toi-même », furent recopiées jusqu'aux confins du monde grec. En 391, l'empereur romain Théodose ordonna l'interdiction de toute divination. Le christianisme avait condamné au silence la voix des anciens dieux. ■

Pour en
savoir
plus

ESSAIS

Guide de Delphes

J.-F. Bommelaer, École française d'Athènes, 1991.

Delphes. Son oracle et ses dieux

Georges Roux, Les Belles Lettres, 1976.

Œuvres morales

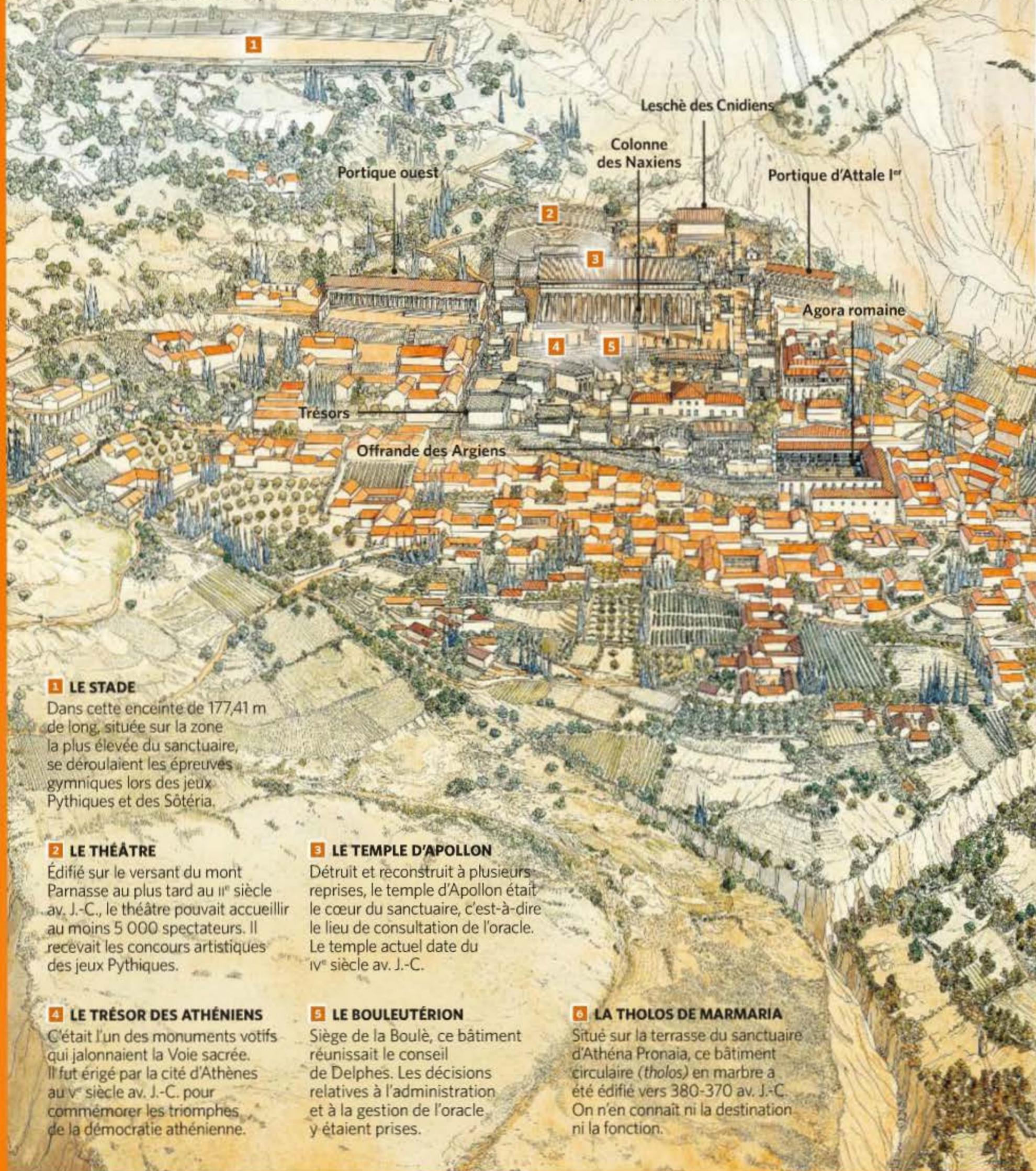
Plutarque, Les Belles Lettres, 1981-2012.

**LATHOLOS
DE MARMARIA**

Cet édifice circulaire est situé sur la terrasse du sanctuaire d'Athéna Pronaia, la Prévoyante, « en avant » du sanctuaire d'Apollon. Les Massaliètes (Marseillais) y avaient édifié un trésor à la fin du VI^e siècle av. J.-C.

DELPHES, LA CITÉ OÙ APOLLON

Pendant des siècles, le sanctuaire d'Apollon à Delphes, situé sur les contreforts du mont



1 LE STADE

Dans cette enceinte de 177,41 m de long, située sur la zone la plus élevée du sanctuaire, se déroulaient les épreuves gymniques lors des jeux Pythiques et des Sôtéria.

2 LE THÉÂTRE

Édifié sur le versant du mont Parnasse au plus tard au II^e siècle av. J.-C., le théâtre pouvait accueillir au moins 5 000 spectateurs. Il recevait les concours artistiques des jeux Pythiques.

3 LE TEMPLE D'APOLLON

Détruit et reconstruit à plusieurs reprises, le temple d'Apollon était le cœur du sanctuaire, c'est-à-dire le lieu de consultation de l'oracle. Le temple actuel date du IV^e siècle av. J.-C.

4 LE TRÉSOR DES ATHÉNIENS

C'était l'un des monuments votifs qui jalonnaient la Voie sacrée. Il fut érigé par la cité d'Athènes au V^e siècle av. J.-C. pour commémorer les triomphes de la démocratie athénienne.

5 LE BOULEUTÉRIUM

Siège de la Boulè, ce bâtiment réunissait le conseil de Delphes. Les décisions relatives à l'administration et à la gestion de l'oracle y étaient prises.

6 LA THOLOS DE MARMARIA

Situé sur la terrasse du sanctuaire d'Athéna Pronaia, ce bâtiment circulaire (*tholos*) en marbre a été érigé vers 380-370 av. J.-C. On n'en connaît ni la destination ni la fonction.

PARLAIT AUX HOMMES

Parnasse, reçut des milliers de pèlerins désireux de connaître leur avenir.

1 L'ARRIVÉE DU PÈLERIN

Lorsque les pèlerins arrivaient à Delphes, ils devaient effectuer un rituel de purification (*katharmos*) pour se libérer de toute tache (*miasma*) avant d'accéder à l'oracle. La source Castalie, située à l'entrée du sanctuaire, servait aux ablutions rituelles des pèlerins, mais également de la Pythie et des prêtres d'Apollon.

2 LE SACRIFICE ET LE PAIEMENT

Les pèlerins se rendaient au temple par la Voie sacrée qui serpentait entre les ex-voto et les trésors. Avant la consultation, ils effectuaient le sacrifice propitiatoire d'un animal (une chèvre) et payaient leur consultation, à l'origine par une offrande en nature, le *pélanos* (généralement une pâtisserie), puis par une taxe en argent.

3 LA CONSULTATION DE LA PYTHIE

La consultation se faisait auprès des prêtres ou de la Pythie, celle-ci entrant ou non en extase – il existe diverses versions à ce propos. Lorsque le consultant obtenait la réponse à sa question, il en remerciait Apollon par des offrandes comme des trépiers en bronze, des statues ou des inscriptions votives.



**SPARTACUS,
L'ESCLAVE REBELLE**

Cette statue en bronze livre une représentation idéalisée de Spartacus, en leader révolutionnaire. Détail d'une sculpture de Denis Foyatier, 1847. *Palais des Beaux-Arts, Lille.*

**DÉSERTEUR ET
GLADIATEUR**

Il est possible que Spartacus ait déserté l'armée et soit devenu gladiateur. Ci-contre, gladiateurs sur une mosaïque du III^e siècle apr. J.-C. *Musée archéologique national, Madrid.*





LA RÉVOLTE D'UN ESCLAVE SPARTACUS

Simple bandit pour les uns, héraut de la liberté pour les autres, Spartacus prit en 73 av. J.-C. la tête d'une révolte qui constitua l'une des menaces les plus sérieuses pour la République romaine.

FERNANDO LILLO REDONET
DOCTEUR EN PHILOGIE CLASSIQUE ET ÉCRIVAIN

Sept généraux contre un gladiateur

Spartacus et son armée d'esclaves traversèrent la péninsule italienne du nord au sud, mettant en échec plusieurs généraux de l'armée romaine, de Capoue à la Gaule cisalpine. Mais une trahison et l'attaque conjointe de trois légions mirent un terme à leurs espoirs de liberté.



CRASSUS NOMMÉ GOUVERNEUR D'ORIENT, APRÈS SA VICTOIRE SUR SPARTACUS.

72 av. J.-C. (Printemps)

L'armée d'esclaves met en déroute les armées des consuls Publicola et Clodius. Elle vainc aussi les troupes de Caius Cassius, proconsul de la Gaule cisalpine.

72 av. J.-C. (Automne)

Spartacus renonce à franchir les Alpes et regagne le sud de l'Italie. Le Sénat confie le commandement des légions au général Marcus Licinius Crassus, l'homme le plus riche de Rome.



POMPEE. BUSTE DU XVIII^e SIÈCLE. MUSÉE DE LA CULTURE ROMAINE, ROME.

73 av. J.-C.

Spartacus s'enfuit avec des esclaves de l'école de gladiateurs de Lentulus Batiatus, à Capoue. Ils battent les troupes de Claudius Glaber, puis celles de Publius Varinius.



EMBLÈME MILITAIRE ROMAIN, SURMONTÉ DE L'AIGLE DES LÉGIONS. I^{er} SIÈCLE APR. J.-C.

71 av. J.-C.

Crassus encercle les rebelles au sud de l'Italie. Le Sénat envoie des renforts : Pompée, qui se dirige vers le sud, et Lucullus, qui occupe Brindisi, coupant l'accès à la mer.

70 av. J.-C.

Crassus fait crucifier 6 000 esclaves, et Pompée en achève 5 000 autres. Le Sénat accorde l'ovation à Crassus et le nomme consul aux côtés de Pompée.



Dans son sommeil, un esclave thrace, sur le point d'être vendu à Rome, rêve qu'un serpent s'enroule autour de son visage. Son épouse, prophétesse initiée aux mystères de Dionysos, voit dans cet inquiétant présage le signe d'une puissance énorme et terrible vouée à une fin malheureuse. On ignore le nom de cette femme mystérieuse, mais celui de l'homme thrace est resté ancré dans les mémoires : Spartacus. C'est ainsi que Plutarque, historien grec, prédit l'avenir de l'esclave le plus célèbre de l'Histoire.

La révolte de Spartacus a germé dans l'école de gladiateurs tenue par un certain Lentulus Batiatus à Capoue. La plupart de ses membres, esclaves gaulois et thraces, étaient entraînés pour de futurs spectacles de lutte, autrement dit pour une mort imminente. Au printemps de l'an 73 av. J.-C., 200 d'entre eux tramèrent une évasion. Apprenant qu'on les avait dénoncés, certains anticipèrent leur fuite, armés de couteaux et de poêles dérobés dans les cuisines. En cavale, les soixante dix-huit fugitifs mirent



© PHOTOLIBRARY

par hasard la main sur des chariots transportant des armes de gladiateurs. Trois meneurs dirigeaient le mouvement : Spartacus, d'origine thrace, Crixos et Oenomaüs, Gaulois. Selon certains auteurs antiques, Spartacus était le leader, d'autres affirment que les trois hommes se partageaient le commandement. Mais c'est la figure de Spartacus, mise en avant dans les longs récits de Plutarque et d'Appien, qui est restée synonyme de grave péril pour la République.

Une armée d'esclaves

La personnalité de l'esclave thrace est mal connue. Plutarque lui confère la force et l'intelligence d'un héros grec. Appien dresse, en revanche, un portrait plus sombre racontant que Spartacus aurait sacrifié 300 prisonniers pour venger la mort de Crixos. Il affirme que Spartacus aurait servi comme soldat dans l'armée romaine, avant d'être fait prisonnier et vendu comme gladiateur. Florus, un historien romain, rapporte qu'il s'agissait d'un ancien mercenaire devenu soldat, puis déserteur, bandit, et finalement gladiateur grâce à sa force physique.

Son expérience dans les rangs de l'armée lui a donné une bonne connaissance de la stratégie des légions. Salluste, enfin, en fait un homme cultivé ayant eu du mal à contenir les ardeurs des esclaves. Il oppose ainsi Spartacus, non destiné à la servitude, à Crixos, incarnant l'esclave par nature. Tout comme sa personnalité, les objectifs de Spartacus restent flous. Après avoir quitté Capoue, les fugitifs se rassemblèrent sur le mont Vésuve, loin des villes. Les troupes de Spartacus, d'abord composées de gladiateurs de son école, furent rejointes par des esclaves en fuite et des paysans mécontents. Le fait que Spartacus répartisse le butin à parts égales était une motivation de plus pour le rejoindre.

LA FUITE EN SICILE

Spartacus voulait rejoindre la Sicile avec son armée, mais il fut trahi par les pirates ciliciens qui devaient les aider à traverser. Ci-dessus, théâtre romain de Taormine en Sicile.

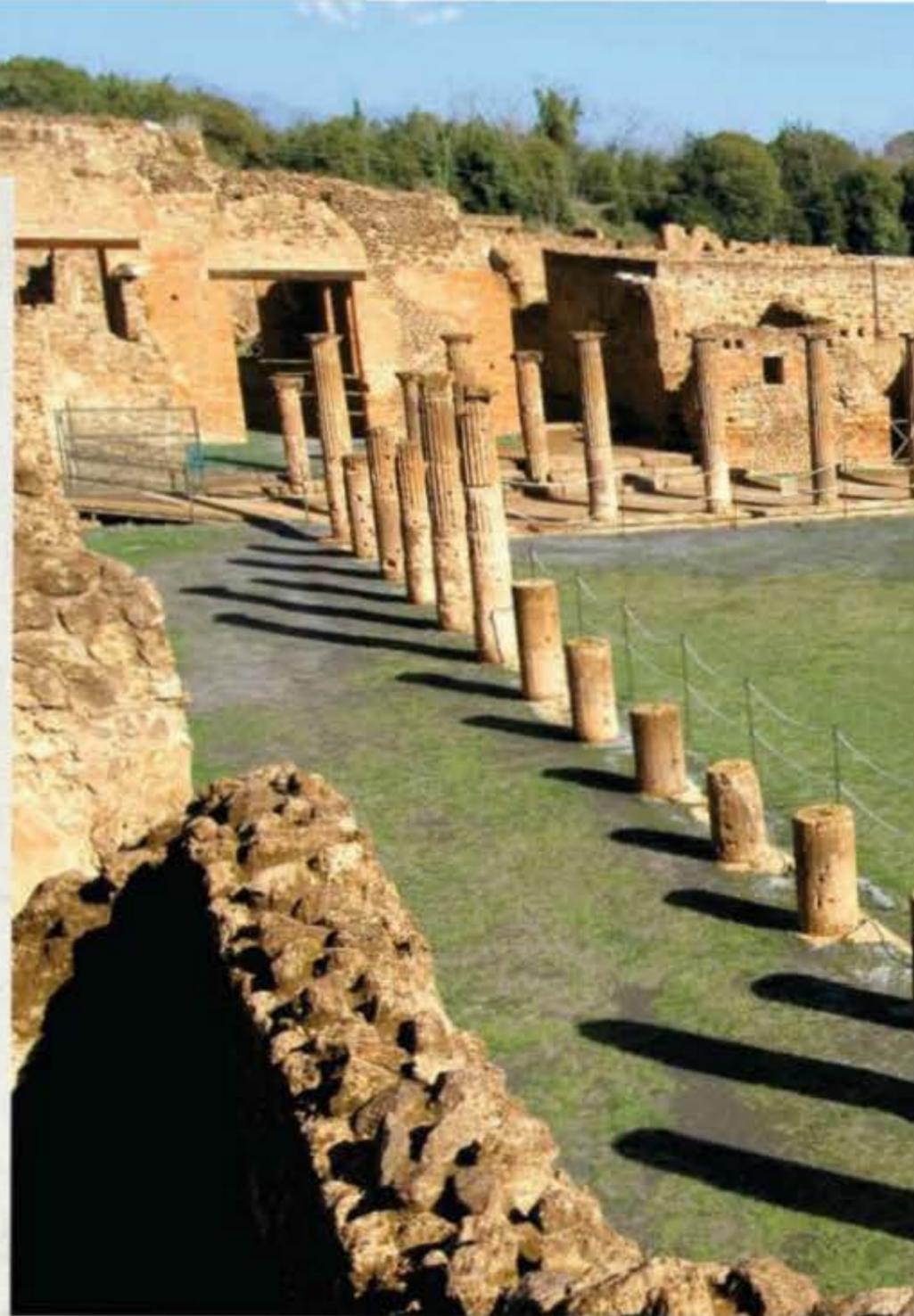
Si Plutarque lui confère la force et l'intelligence d'un héros grec, Appien en dresse un portrait plus sombre.

Franchir les Alpes ou piller l'Italie ?

La décision de Spartacus de conduire son contingent de rebelles vers le nord de l'Italie, en longeant la côte de l'Adriatique, a intrigué tout autant les historiens antiques que les chercheurs contemporains.

CERTAINS Y ONT VU LE SIGNE d'une dissension entre deux des meneurs de la révolte : tandis que Crixos, esclave avide de vengeance et de butin, voulait rester en Italie pour se livrer à des pillages, Spartacus, aux idéaux plus nobles, prévoyait de franchir les Alpes pour que les esclaves gaulois et thraces retournent sur leur terre d'origine. On attribua sans doute cette idée à Spartacus, tenu pour un barbare dans l'imaginaire romain. D'autant que, le plan de franchir les Alpes rappelait le périple du Carthaginois

Hannibal, qui avait fait le trajet en sens inverse deux siècles plus tôt, pendant la deuxième guerre punique. Les Romains associèrent vite ces deux figures, dont le point commun était d'avoir défié le pouvoir de Rome sur son propre territoire. Cependant, certains historiens modernes mettent en doute le fait que Spartacus ait voulu franchir les Alpes. Ils y voient plutôt une invention des écrivains romains pour donner à la révolte davantage d'importance et de singularité à des fins de propagande.



Mais, selon Appien, aucune ville ne s'est unie au groupe rebelle, composé uniquement d'esclaves, de déserteurs et de bandits. C'est même une des raisons principales de leur échec final.

Les Romains dépêchèrent 3 000 hommes, sous les ordres du préteur Claudius Glaber, contre les séditeux réfugiés sur le Vésuve. Le contingent romain assiégea le volcan, en prenant le contrôle de la seule issue, difficile et étroite. Les autres flancs étaient jonchés de roches lisses et abruptes. Mais les esclaves utilisèrent des sarments de vigne sauvage sur le volcan qu'ils tressèrent pour construire des échelles et descendre. Encerclés par surprise, les Romains prirent la fuite et leur campement, avec les armes, passa aux mains des esclaves. Cette première victoire rallia de nombreuses recrues à l'armée de Spartacus, qui atteignit 70 000 hommes et vainquit un autre préteur, Publius Varinus. Réunies à la hâte, les troupes romaines n'étaient pas bien préparées à ces combats et connurent plusieurs échecs. Pour y remédier, le Sénat envoya contre Spartacus les consuls Lucius Gellius Publicola et Cnaeus



© ETHEL DAVIES / AGE FOTOSTOCK

Lentulus Clodianus, qui utilisèrent une nouvelle tactique. Puisque dans la mentalité romaine les esclaves n'étaient que des bêtes féroces, ils allaient les encercler, comme lors d'une chasse. Gellius gagna le sud pour leur couper la route vers la Sicile et les faire remonter vers le nord, où Lentulus les attendait dans le Picenum. Les légions de Gellius attaquèrent Crixos et sa bande près du mont Gargano. Près de 20 000 esclaves périrent au combat, dont Crixos.

L'entrée en scène de Crassus

Mais Spartacus parvint à vaincre les deux consuls. Le rebelle mena alors ses hommes vers le nord et rejoignit Modène, où il vainquit les troupes de Caius Cassius, proconsul de la Gaule cisalpine. Il aurait alors pu franchir les Alpes, mais il décida finalement de repartir vers le Sud. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer cette décision. Il a pu être empêché par les conditions climatiques ; il est possible qu'il ait rencontré sur le territoire des villes de la vallée du Pô, où les paysans menaient une existence libre et prospère, une forte opposi-

tion locale ; enfin le manque de vivres l'aurait poussé à regagner le Sud. Quand l'armée de Spartacus passa à hauteur de Rome, le souvenir d'Hannibal hanta les habitants de la cité, mais les rebelles n'avaient pas les moyens d'assiéger la ville. Spartacus tempéra le désir de pillage et de vengeance de ses subordonnés.

Jusqu'alors, les victoires des esclaves rebelles étaient dues à leur supériorité numérique, à la tactique de guérillas utilisée lors des combats, mais aussi au manque de préparation des armées romaines et de leurs généraux. Les meilleurs d'entre eux, Pompée et Lucullus, combattaient alors hors d'Italie. Après les déroutes successives, le commandement suprême de l'armée fut

UN DUR ENTRAÎNEMENT

À Capoue, Spartacus et ses compagnons de révolte s'entraînaient dans un *ludus*, sorte de palestra comme celle de Pompéi (ci-dessus) avant de fuir l'école de gladiateurs.

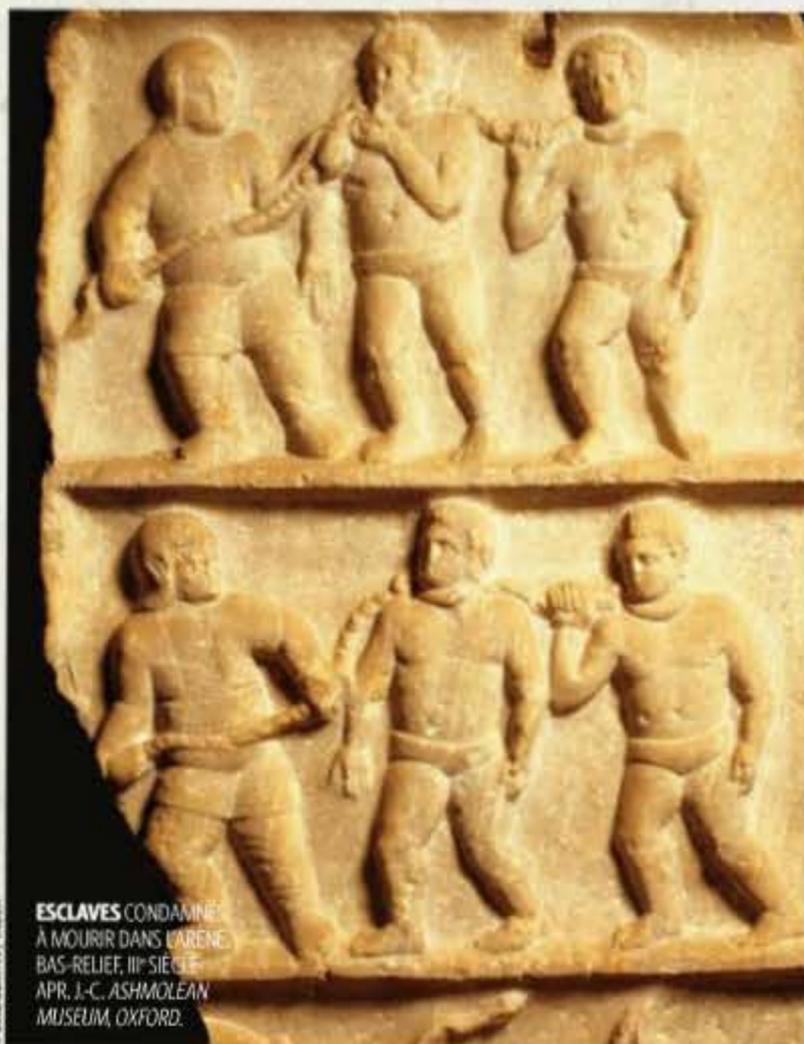
Selon Appien, aucune ville ne s'est unie au groupe rebelle, composé uniquement d'esclaves, de déserteurs et de bandits.

La Sicile : territoire de révoltes des asservis

Dans l'Antiquité, la Sicile comprenait de vastes exploitations consacrées à la culture de céréales et à l'élevage, dans lesquelles travaillaient un grand nombre d'esclaves. L'île constitua ainsi un terreau fertile pour les révoltes serviles.

LES DURES CONDITIONS de vie et les mauvais traitements infligés aux esclaves déclenchèrent la première révolte en Sicile, entre 136 et 132 av. J.-C. Ce soulèvement fut mené par Eunus, un esclave syrien, devin et magicien, doté d'une personnalité charismatique. Élu roi par une assemblée d'esclaves, il prit le nom d'Antiochus et fit frapper sa propre monnaie. Les rebelles aspiraient à la liberté, pas forcément à la création d'un nouvel ordre social. Ils se contentaient de copier les institutions des monarchies

hellénistiques d'Orient, dont ils étaient originaires. Cet éphémère royaume d'esclaves en Sicile prit fin avec la capture d'Eunus, qui mourut en prison. Entre 104 et 101 av. J.-C., une seconde révolte éclata, menée par Salvius, qui fut aussi proclamé roi et adopta les symboles du pouvoir romain : les *fascis lictoriae* et la *toga praetexta*. Sa mort mit fin au soulèvement et 1000 esclaves prisonniers furent envoyés à Rome. Condamnés à lutter comme des bêtes, ils choisirent de se suicider plutôt que d'accepter ce destin.



ESCLAVES CONDAMNÉS
À MOURIR DANS L'ARÈNE
BAS-RELIEF, III^e SIÈCLE
APR. J.-C., ASHMOLEAN
MUSEUM, OXFORD.



confié à Marcus Licinius Crassus. Un homme riche qui avait besoin d'une victoire militaire pour ne pas être éclipsé du paysage politique romain. Puisque l'on comparait Spartacus à Hannibal, Crassus deviendrait alors le nouveau Scipion. Il commença par rétablir la discipline dans les légions par un châtiment exemplaire : cinquante hommes furent exécutés.

6 000 esclaves crucifiés

De son côté, Spartacus se retira dans le Rhegium, au sud de l'Italie, cherchant à rejoindre la Sicile, mais il fut trahi par les pirates ciliciens qui devaient l'aider à traverser. Crassus parvint à encercler l'armée d'esclaves en construisant une muraille et un fossé de 55 kilomètres de long. Spartacus, profitant d'une nuit de tempête de neige, brisa le siège. À ce moment critique, le Sénat ordonna à Pompée et Lucullus de rallier le combat. Pompée se dirigea vers le sud et Lucullus débarqua à Brindisi avec ses troupes. Acculé, Spartacus n'eut d'autre choix que de livrer bataille aux troupes de Crassus. En 71 av. J.-C., Plutarque décrit ainsi les gestes



© CANALI PIETRO / FOTOTECA 9 X 12

du rebelle avant le combat : « Lorsqu'on lui eut amené son cheval, il tira son épée et le tua : « La victoire, dit-il, me fera trouver assez de bons chevaux parmi ceux des ennemis, et si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » Un moyen d'encourager ses troupes, mais aussi un sacrifice rituel destiné à gagner la faveur des dieux au cours de la bataille. « À ces mots, poursuit l'historien grec, il se précipite au milieu des ennemis, cherchant à attaquer Crassus, à travers une grêle de flèches et couvert de blessures. N'ayant pu l'atteindre, [...] abandonné de tous les siens au milieu des ennemis, il tombe mort, après avoir vendu chèrement sa vie. » Crassus fit alors crucifier 6 000 esclaves sur la via Appia, de Capoue à Rome. Mais c'est Pompée, en parvenant à bout de 5 000 esclaves en fuite, qui remporta finalement les honneurs.

Certains chercheurs, prenant leurs distances avec les idéalizations de Plutarque, ont minimisé l'importance de cet épisode. Pour eux, la révolte se résuma à une série d'exactions commises par des esclaves en fuite, parmi lesquels Spartacus agissait comme un chef.

Pendant trois ans, les rebelles mirent en échec une armée romaine affaiblie et dirigée par des généraux peu expérimentés. Et puis ces actes de banditisme furent étouffés et leurs responsables anéantis. Quoi qu'il en soit, l'absence d'objectif précis, le manque de soutien des villes et les inépuisables ressources de la République romaine condamnaient tout espoir de succès. Il n'y eut plus jamais à Rome de révolte comparable à celle de Spartacus. Les perspectives d'affranchissement des esclaves sous l'empire n'y sont sans doute pas étrangers. Dans une de ses *Lettres*, Sénèque met en avant les nouveaux rapports avec les esclaves : « Ce sont des esclaves. » Non, ce sont des hommes. [...] « Ce sont des esclaves. » Des esclaves comme nous-mêmes, si l'on songe que la fortune étend ses droits également sur nous comme sur eux. » ■

UN GRAND SPECTACLE

Les amphithéâtres de l'empire accueillaienent des combats de gladiateurs, comme le Colisée, à Rome (ci-dessus), érigé en 80 apr. J.-C., soit un siècle après la mort de Spartacus.

Pour en savoir plus

ESSAIS

Spartacus

J.-P. Brisson, CNRS Éditions, 2011.

73 av. J.-C., Spartacus et la révolte des gladiateurs

C. Salles, Éditions Complexes, 2005.

LES ESCLAVES, CES SERVITEURS

Les difficiles conditions de vie des esclaves dans la République expliquent



UNE MARCHANDISE HUMAINE PRISÉE ▲

AUX II^e ET I^{er} SIÈCLES AV. J.-C., les Romains se livraient au trafic d'esclaves à grande échelle. Les généraux victorieux des campagnes menées dans toute la Méditerranée faisaient des milliers de prisonniers, vendus comme esclaves lors d'enchères publiques à des trafiquants professionnels. Ceux-ci ramenaient des contingents d'esclaves à Rome et dans d'autres villes pour les revendre aux citoyens. Certains historiens estiment qu'à la fin de la République, les esclaves ont pu constituer jusqu'au tiers de la population.

VENTE D'UNE ESCLAVE ROMAINE. HUILE DE J.-L. GÉRÔME. XIX^e SIÈCLE. MUSÉE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG.

L'INTERDICTION DE FONDER UNE FAMILLE ▲

DANS LE DROIT ROMAIN de la République, les esclaves ont le même statut que les animaux de labour : ils sont la propriété absolue de leur maître, qui peut les vendre, les punir voire les tuer sans rendre de comptes à personne. Les esclaves ne pouvaient posséder de biens ni fonder une famille légale, mais on tolérait le concubinage (*contubernium*). Les enfants nés de ces unions, appelés *vernae*, étaient en général mieux traités par leurs maîtres, qui leur octroyaient des tâches de confiance.

ENFANT ESCLAVE ENDORMI, I^{er} SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE NATIONAL ROMAIN, ROME.

DES LABEURS AGRICOLES ▲ AUX TÂCHES MÉNAGÈRES

LES ESCLAVES que l'on envoyait travailler dans une ferme, ou *villa*, faisaient partie de la *familia rustica*. Outre les labeurs strictement agricoles, ils devaient se charger de tâches domestiques diverses, allant du tissage à la maçonnerie. Certains travaux, épuisants, constituaient davantage des punitions : remplacer les chevaux ou les mules au moulin ou travailler dans les carrières, par exemple. Tous les esclaves étaient sous les ordres d'un *vilicus*, un esclave bénéficiant de la confiance du maître.

OUVRIERS AGRICOLES DANS UNE VILLA ROMAINE. FRESQUE DE TRÉVERIS. II^e SIÈCLE APR. J.-C.

CORVÉABLES À MERCI

pourquoi ils furent nombreux à rejoindre la révolte menée par Spartacus.



DES CHÂTIMENTS INHUMAINS

LE MAÎTRE LE PLUS AVARE fournissait à ses esclaves nourriture et vêtements, réduits à leur plus simple expression. Il pouvait leur infliger toutes sortes de châtiments. Les villas avaient une prison, l'*ergastulum*, où les esclaves indisciplinés étaient enchaînés et forcés à travailler. Si un esclave agressait son maître et prenait la fuite, la punition était infligée à ses compagnons. Quatre cents esclaves furent, par exemple, exécutés parce qu'ils n'avaient pas porté secours à leur propriétaire assassiné par l'un de ses esclaves.

ESCLAVE NOIR. SCULPTURE EN MARBRE TROUVÉE EN ASIE MINEURE, II^e SIÈCLE APR. J.-C.

AU BON VOULOIR DE LEUR MAÎTRE

LES ESCLAVES DOMESTIQUES menaient une vie moins pénible que ceux qui travaillaient aux champs. Les Romains les plus riches pouvaient avoir des dizaines de serviteurs d'intérieur, chacun étant consacré à une tâche particulière à leur service ou à celui de leur épouse ou de leurs enfants : maquilleurs, coiffeuses, nourrices, pédagogues, porteurs de litière, musiciens, lecteurs... Toutefois, les portiers (*ostiarum*) n'avaient pas toujours ces privilèges et ils pouvaient être enchaînés à la porte comme des chiens de garde.

SERVANTE SUR UNE FRESQUE DE POMPÉI. VILLA DES MYSTÈRES, I^{er} SIÈCLE AV. J.-C.

L'IMPOSSIBILITÉ DE S'ÉCHAPPER

QUAND UN ESCLAVE s'échappait, son maître déployait tous les moyens pour récupérer son « bien ». Il engageait des chasseurs d'esclaves professionnels et placardait des annonces décrivant le fugitif. Si celui-ci était capturé, il était fouetté presque à mort et on le condamnait à travailler dans les carrières. On le marquait aussi sur le front de la lettre F, pour *fugitivus*, et on lui mettait parfois un collier où l'on pouvait lire : « Je me suis enfui. Attrape-moi. Si tu me rends à mon maître, il te récompensera. »

COLLIER D'ESCLAVE. MUSÉE NATIONAL ROMAIN, ROME.

**CHAPITEAU
DU CHŒUR**

Cet homme jouant
de la cythare-lyre
orne une des faces
d'un chapiteau situé
dans le chœur de
l'abbaye de Cluny.
Vers 1100-1110.

**TOUR DE « L'EAU
BÉNITE »**

C'est le nom que
reçoit l'unique tour
qui subsiste de
l'abbatiale de Cluny.
Sa forme octogonale
est d'origine, mais le
toit est postérieur.





L'ASCENSION DES MOINES DE CLUNY

Fondée au X^e siècle en Bourgogne, l'abbaye de Cluny, grâce à ses réseaux influents avec l'aristocratie, a contribué à l'expansion du mouvement bénédictin.

FLORIAN MAZEL

PROFESSEUR D'HISTOIRE MÉDIÉVALE À L'UNIVERSITÉ DE RENNES II

À contempler aujourd'hui les vestiges de l'abbatiale de Cluny, on ne peut se faire qu'une vague idée de la puissance atteinte par le monachisme clunisien à l'aube du XIII^e siècle. Cette église, la troisième bâtie sur le site depuis la fondation de l'abbaye en 910, fut la plus grande de l'Occident chrétien jusqu'à la construction de la basilique Saint-Pierre du Vatican à la fin du XV^e siècle. Elle mesurait 187 mètres de longueur, sous une voûte de 30 mètres de hauteur. Son chevet, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes, se déployait au-delà d'un double transept surmonté de quatre tours. En 1095, c'est le pape Urbain II lui-même, ancien grand-prieur de Cluny, venu en France pour prêcher la première croisade, qui consacre ses autels alors que le chantier n'est pas



MOINES DE L'ABBAYE DE CLUNY

Illustration montrant le quotidien des moines. Extrait de la *Vie de saint Mayeul et saint Odilon*. xv^e siècle. Musée Condé, Chantilly.

© BRIDGEMAN / INDEX

encore achevé. À cette occasion, le pape avait aussi délimité autour de l'abbaye et de son bourg les contours du fameux « ban sacré » de Cluny, ce noyau de la seigneurie monastique soustrait à toute intrusion laïque. L'abbaye compte alors plusieurs centaines de moines (plus de 300 en 1122) et de très nombreux dépendants, domestiques et familiers. Elle possède des centaines d'églises, des dizaines de prieurés et d'immenses domaines à travers toute l'Europe. Cette puissance à la fois monumentale, sociale et seigneuriale ne doit rien au hasard : Cluny la tient de sa parfaite intégration dans la société féodale.

Cluny se caractérise tout d'abord par une organisation originale, en perpétuelle évolution, qui l'a maintenue durant plusieurs siècles à l'avant-garde de l'Église. Au moment de sa fondation, par le duc d'Aquitaine Guillaume le Pieux et son épouse Ingelberge, le 11 septembre

910, dans le petit comté de Mâcon, aux marges des royaumes de France et de Bourgogne, il s'agit d'une abbaye bénédictine comme il en existe alors beaucoup. Depuis le concile d'Aix-la-Chapelle de 817, la règle bénédictine est la seule autorisée en Occident. Rédigée au vi^e siècle par Benoît de Nursie, cette règle organise tous les aspects d'une vie monastique communautaire. Cluny s'inscrit dans cette tradition. Mais elle s'en distingue par son statut et sa dédicace aux apôtres Pierre et Paul. Placée symboliquement sous l'autorité de ces derniers et sous la protection du pape, auquel les moines doivent verser une redevance symbolique en argent tous les cinq ans, l'abbaye échappe à toute tutelle de la part de ses fondateurs et de leurs successeurs. Cette indépendance est confortée par l'obtention en 931 d'un privilège d'immunité, qui met l'abbaye et ses biens à

© PATRICK FRIEY / AGE FOTOS TOCK

© LEEMAGE / PRISMA

CHRONOLOGIE

LA VIE D'UN ORDRE

910

Guillaume d'Aquitaine accorde le privilège de la fondation de l'abbaye de Cluny en faveur du moine Bernon.

931

Le pape Jean XI octroie l'immunité juridictionnelle au monastère de Cluny et le droit de réformer d'autres abbayes.

994

Odilon, abbé jusqu'en 1049, développe la congrégation clunisienne qui se répand en Occident.

CHAPITEAU DE L'ABBAYE DE CLUNY REPRÉSENTANT LA VERTU DE LA CHARITÉ. MUSÉE DU FARINIER, CLUNY.



BAUME-LES-MESSIEURS, DANS LE JURA. C'est de cette abbaye que venait Bernon, le fondateur de l'abbaye de Cluny. En 1147, Baume fut transformé en prieuré clunisien. Sécularisée pendant la Révolution française, elle perdit son nom de Baume-les-Moines.

1049-1109

Sous le gouvernement de l'abbé Hugo le Grand, le monachisme clunisien atteint son expansion maximale.

1088

Le grand prieur Odon est élu pape sous le nom d'Urbain II. Début de la construction de la grande abbatiale.

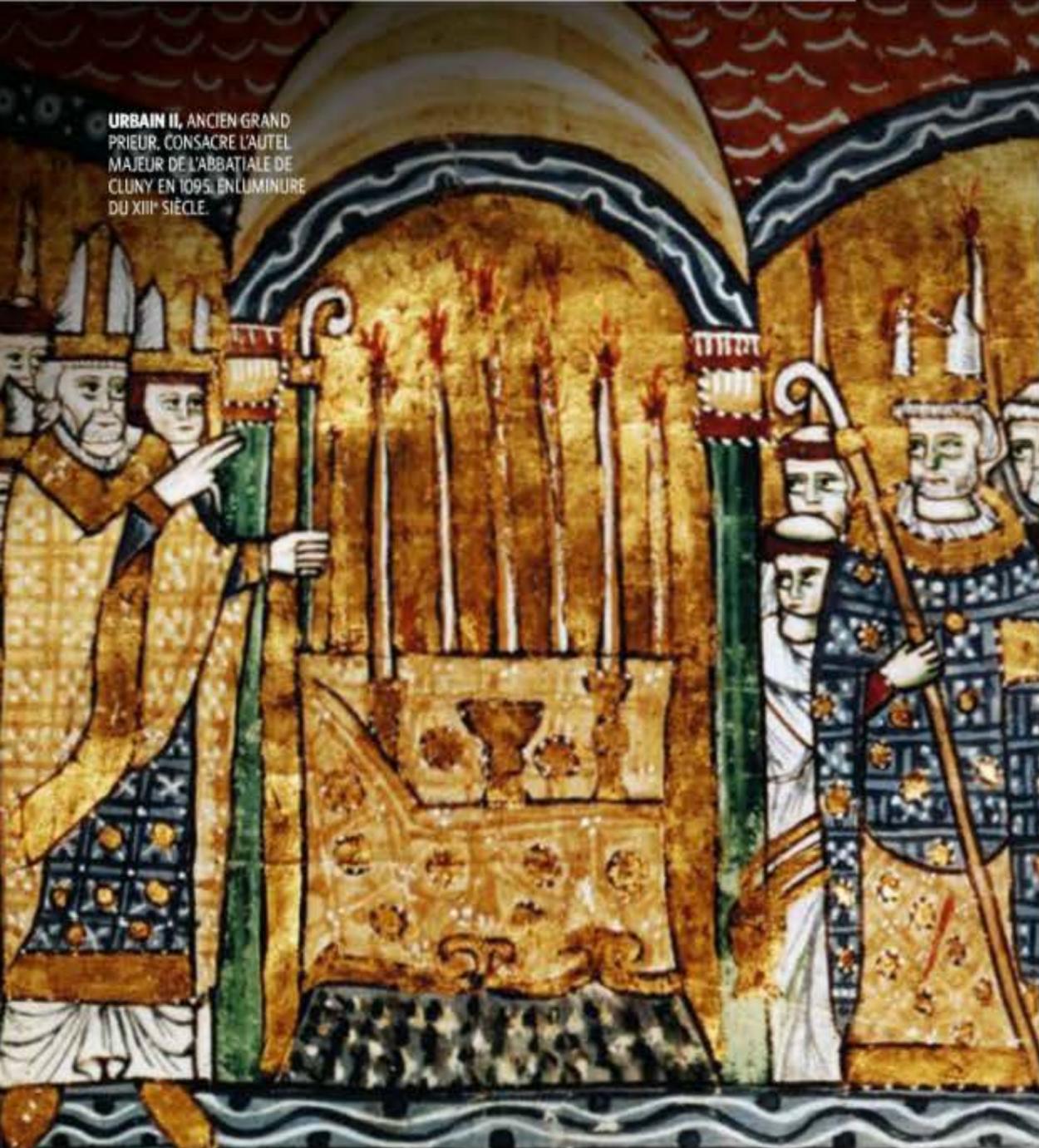
1132

Pierre le Vénérable convoque un chapitre général pour tenter de sortir de la crise et restaurer la discipline.

1798

Après la dissolution des ordres religieux par la Révolution française, Cluny est démantelée et pillée.

URBAIN II, ANCIEN GRAND PRIEUR, CONSACRE L'AUTEL MAJEUR DE L'ABBATIALE DE CLUNY EN 1095. ENLUMINURE DU XIII^e SIÈCLE.



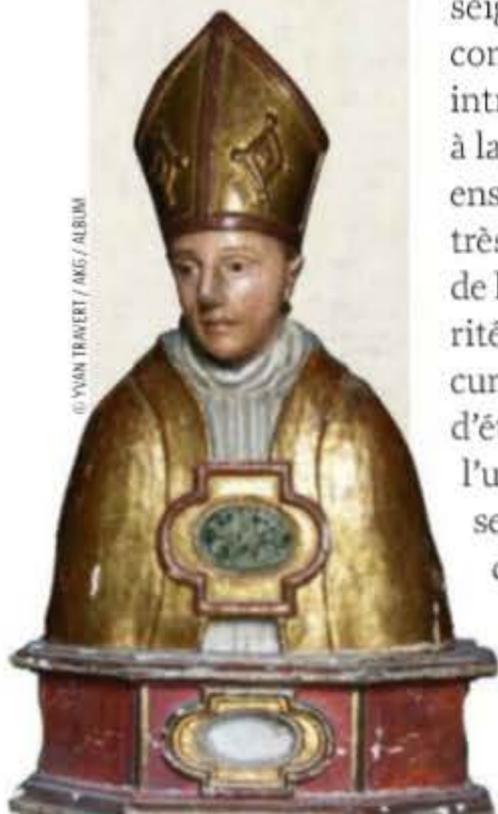
© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

Trajectoire d'un moine à Cluny

LES MOINES DE CLUNY étaient pour la plupart d'anciens oblats : certains parents offraient un fils pour le service de Dieu à l'abbé. En contrepartie, celui-ci se chargeait alors de leur éducation. Commencée vers l'âge de 7 ans, elle était concrètement assurée par le maître des novices. Vers 18-20 ans, l'oblat pouvait devenir moine en faisant profession solennelle, c'est-à-dire en prononçant ses vœux pour marquer son engagement définitif au monastère. Le nouveau moine s'engageait à respecter les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté et à demeurer définitivement dans sa communauté (idéal de stabilité). Sa vie se déroulait selon la règle de saint Benoît, qui reposait principalement sur l'équilibre entre travail et activités liturgiques. En vieillissant, le moine rejoignait le groupe des anciens et pouvait exercer un office particulier (cellérier, infirmier, prieur...).

BUSTE RELIQUAIRE

Réalisé en 1550, ce buste renferme des reliques de saint Odilon de Cluny. Conservé à Lavoûte-Chilhac (Haute-Loire), il témoigne du rayonnement du culte des anciens abbés.



© VVAN TRAVERT / ANG / ALBUM

l'abri de toute ingérence extérieure. Elle est également renforcée par l'acquisition en 981, lors de la consécration de la deuxième église abbatiale (Cluny II), de reliques des apôtres Pierre et Paul, qui transforment l'abbaye en véritable « petite Rome ».

Autorité et charisme de l'abbé

Les clunisiens reçoivent un grand nombre de terres de la part des laïcs, ils commencent à fonder des prieurés et se trouvent de plus en plus souvent sollicités par les princes ou de grands seigneurs pour relever ou réformer d'autres communautés monastiques, c'est-à-dire y introduire des usages jugés plus conformes à la règle bénédictine. L'organisation de cet ensemble de dépendances demeure toutefois très souple et bien adapté à la fragmentation de la société féodale : tout repose sur l'autorité et le charisme personnels de l'abbé, qui cumule *de facto* l'abbatiate d'un grand nombre d'établissements et voyage fréquemment de l'un à l'autre, faisant profiter son abbaye de ses relations familiales et politiques. Ce n'est qu'à l'époque de l'abbé Odilon (994-1049), en 1024, que le privilège d'exemption dont

bénéficie Cluny depuis 998 est étendu à tous ses prieurés et dépendances. L'ensemble commence à s'organiser de manière plus institutionnelle. En effet, l'exemption soustrait les communautés affiliées à Cluny à l'autorité des évêques, à laquelle sont normalement soumis tous les moines depuis l'Antiquité. Dans les dépendances de l'abbaye, le prieur, élu par les moines, est confirmé et investi par l'abbé de Cluny, les moines-prêtres ne sont pas tenus d'être consacrés par l'évêque du diocèse. Les évêques ne peuvent d'ailleurs pas s'immiscer dans les affaires internes des communautés, qu'il s'agisse de discipline (l'élection de l'abbé ou des prieurs), des affaires liturgiques (la consécration des prêtres et des autels, la célébration de messes) ou de la gestion du patrimoine matériel. L'ensemble des prieurés de Cluny ne forme pas pour autant un ordre religieux tel qu'on l'entend aujourd'hui – cette notion n'a pas de sens avant que Cluny n'adopte, au XIII^e siècle seulement, des structures de gouvernement inspirées de Cîteaux, premier véritable ordre religieux d'Occident –, mais une sorte de réseau, « l'Église clunisienne » (*ecclesia cluniacensis*). Cette structure est composée de communau-

L'architecture romane voûtée

C'EST AU XIX^e SIÈCLE qu'on a nommé ainsi l'art roman. Ce style, caractérisé par sa monumentalité, généralise des formules architecturales issues des modèles romain et carolingien, fondées notamment sur l'arc en plein cintre. La pierre éclipse alors le bois, les couvertures voûtées accroissent les volumes tout en alourdissant les charges, restreignant les ouvertures et la lumière à l'intérieur. Le développement du culte des reliques et la multiplication des autels expliquent par ailleurs la diffusion du chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes. C'est enfin le moment de la réapparition en Occident de la sculpture monumentale, en particulier sur les chapiteaux et au tympan des églises.

© F. MONHEIM / AGE FOTOSTOCK

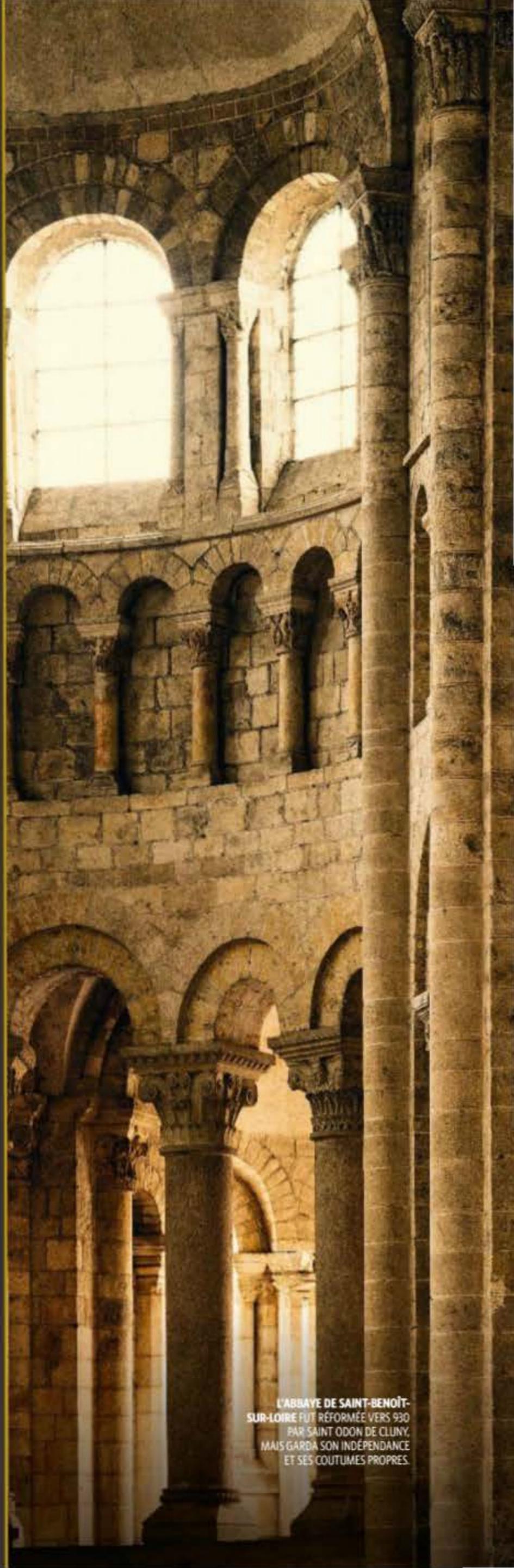


TYPAN DU PORCHE DE L'ABBATIALE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE (VERS 1135) : LA TRANSFIGURATION DU CHRIST (COMMÉMORÉE À CLUNY À PARTIR DE 1132), AU-DESSUS DE L'ADORATION DES MAGES.



CLOÎTRE DE L'ABBAYE DE MOISSAC, BÂTI PAR L'ABBÉ ANSQUETIL VERS 1100. LA VIE MONASTIQUE S'ORGANISAIT AUTOUR DU CLOÎTRE, SYMBOLE DU PARADIS, OÙ LES MOINES SE RÉUNISSAIENT POUR LA LECTURE DE LA BIBLE.

L'ABBAYE DE SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE FUT RÉFORMÉE VERS 930 PAR SAINT ODON DE CLUNY, MAIS GARDA SON INDÉPENDANCE ET SES COUTUMES PROPRES.



© HEMISFR / GETTY

© BRIGITTE MEHL / FOTONOSTOP



© BERTRAND RIEGER / AGE FOTOSTOCK

LA CHAPELLE DES MOINES DE BERZÉ-LA-VILLE

Ces fresques des années 1090-1120 ornent la chapelle d'une dépendance de l'abbaye de Marcigny, où l'abbé Hugues de Cluny avait l'habitude de se retirer à la fin de sa vie. Elle représente le Christ en majesté investissant les apôtres Pierre et Paul.

tés variées, qui se reconnaissent toutes dans une même obéissance à l'abbé de Cluny, dans l'observance des usages bénédictins pratiqués dans l'abbaye, et dans le bénéfice de privilèges politiques et ecclésiastiques identiques.

Le succès considérable de Cluny du ^{x^e} au ^{xii^e} siècle doit aussi beaucoup à la relation privilégiée qui unit ses moines à l'aristocratie seigneuriale et chevaleresque. Les clunisiens en sont presque tous issus. Terres et droits qui enrichissent le patrimoine monastique proviennent pour l'essentiel des largesses nobiliaires. Car pour obtenir leur salut, les grands recherchent les suffrages des clunisiens, tenus alors pour les plus efficaces, en raison de l'ampleur des célébrations liturgiques et de la haute estime

Pour obtenir leur salut,
les grands recherchent les
suffrages des clunisiens.

LA FUITE EN ÉGYPTE. BAS-RELIEF DU PORTAIL DE L'ABBAYE DE MOISSAC.



© I. D. DALLET / AGE FOTOSTOCK

dans laquelle on tenait le purisme virginal des moines. Dans des monastères assimilés au paradis, les moines, considérés comme les émules des anges, se rassemblent sept fois par jour pour chanter l'office divin (*opus Dei*), récitant les 150 psaumes du bréviaire chaque semaine. Cela explique l'importance accordée à la musique dans la formation des jeunes moines, les réflexions savantes ou le décor des églises. Une autre particularité des clunisiens réside dans leur spécialisation concernant les services en faveur des défunts. Très nombreux sont les grands laïcs, de l'empereur au petit chevalier, à demander à être inhumés au monastère ou à figurer dans les livres des morts (martyrologes et nécrologes), où sont inscrits, après leurs décès, les noms des bénéficiaires des célébrations monastiques (messes et prières). C'est d'ailleurs l'abbé Odilon de Cluny qui, vers 1030, institue le 2 novembre comme le lendemain de la fête de tous les saints, le jour des morts, appelé à devenir une fête universelle à partir de la fin du ^{xⁱ} siècle. En œuvrant de la sorte au salut des puissants, les clunisiens entretiennent aussi la mémoire des lignées et confortent la nature héréditaire de leur pouvoir. Mais les moines cherchent aussi à transformer la société de leur temps. Ils tentent notamment d'imposer aux guerriers des normes de vie plus conformes à l'idéal de société chrétienne qui les animait.

Polémique avec les autres religions

L'abbé Odon (926-942) compose une *Vie de saint Géraud*, un comte de la fin du ^{ix^e} siècle, fondateur de l'abbaye d'Aurillac, dans laquelle il brosse le portrait idéal du chevalier défenseur de l'Église. L'abbé Odilon (994-1049) s'engage pour sa part dans les assemblées de la Paix de Dieu, qui tentent de limiter la violence chevaleresque à l'égard des paysans et du clergé. Son successeur Hugues de Semur (1049-1109) encourage les guerriers chrétiens à partir combattre les musulmans en Espagne et soutient la première croisade lancée par Urbain II, en 1095, aux conciles de Clermont et de Nîmes. Enfin, dans les années 1130, l'abbé Pierre le Vénérable (1122-1156) compose plusieurs traités contre les hérétiques, les juifs et les musulmans. Cluny participe ainsi activement à la construction d'une identité chrétienne qui passe alors par la polémique contre les dissidences et les autres religions. Le succès de Cluny concourt à son enrichissement si bien qu'aux ^{xⁱ}-^{xii^e} siècles,

La chrétienté clunisienne

SITUÉE EN BOURGOGNE, à la croisée du Saint-Empire, de la France et de l'Italie, l'abbaye de Cluny occupait une position centrale dans la chrétienté médiévale. Aux X^e et XI^e siècles, elle connut une expansion fulgurante. L'un après l'autre, les monastères se soumièrent à l'autorité de l'abbé de Cluny, devenant ainsi des prieurés (même si un petit nombre de sièges conservèrent le titre honorifique d'abbayes). En 1184, on comptait 1 184 monastères dépendant de Cluny, dont 833 sur le territoire de la France actuelle, 99 en Allemagne et en Suisse, 54 en Italie, 44 en Angleterre et 31 en Espagne. Signe du triomphe de Cluny : l'affiliation à cette abbaye du monastère du mont Cassin, berceau du monachisme bénédictin en Occident, après une visite de saint Pierre Damien à Cluny en 1063.



SAINT BENOÎT DE NURSIE, AUTEUR DE LA RÈGLE ADOPTÉE À CLUNY. MINIATURE DU XV^e SIÈCLE MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY.



© SPIEGELMAN / INDEX

CARTOGRAPHIE : EUSGUS

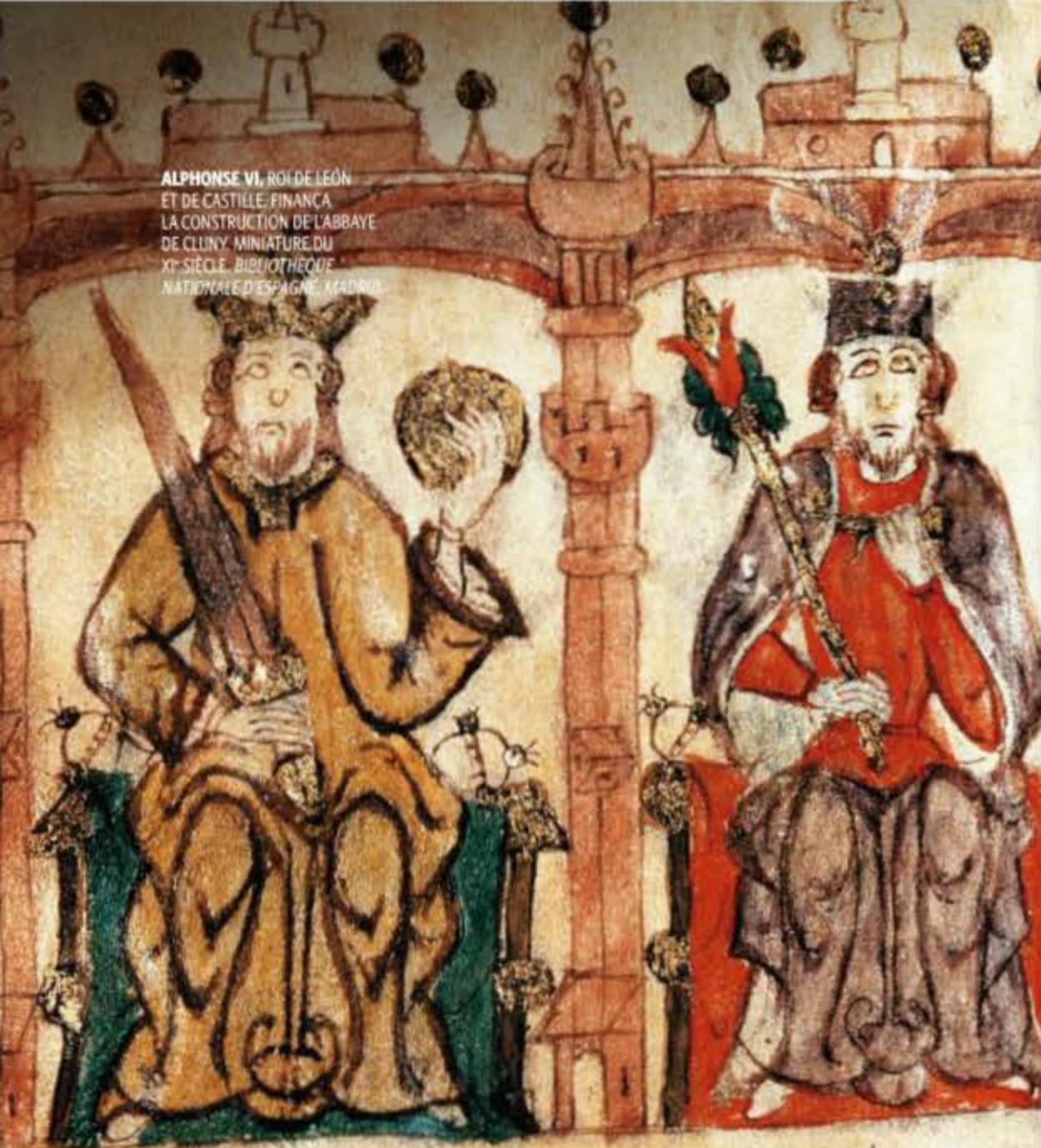
LE CLOÎTRE DE L'ABBAYE DE CLUNY

Le cloître principal, situé au sud de l'église, était le lieu où les moines méditaient en marchant ou se consacraient à la lecture de la Bible. À droite s'élève la tour octogonale de l'aile sud, seul vestige conservé du grand transept.





ALPHONSE VI, ROI DE LEÓN
ET DE CASTILLE. FINANÇA
LA CONSTRUCTION DE L'ABBAYE
DE CLUNY. MINIATURE DU
XI^e SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE D'ESPAGNE, MADRID



© IBERFOTO / PHOTOAISA

L'Ordre règne sur l'Europe

L'EXPANSION CLUNISIENNE se fit sentir jusqu'en Castille et León. De nombreux monastères du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle s'affilièrent à l'abbaye bourguignonne. Ferdinand I^{er} et Alphonse VI, rois de Castille et León, signèrent avec Cluny un pacte d'association qui en faisait pratiquement les vassaux du pape Urbain II, les obligeant à un impôt annuel en pièces d'or, payé grâce au tribut versé par les musulmans. En échange, les rois reçurent l'appui des puissants abbés pour maintenir leur hégémonie politique dans la péninsule. L'influence des clunisiens fut aussi décisive dans le remplacement de l'ancienne liturgie mozarabe par le rite romain. Selon Claudio Sánchez-Albornoz, « les moines noirs furent appelés au royaume de l'apôtre [Jacques] pour susciter la réforme religieuse et culturelle d'un peuple qui avait vécu trois siècles à l'écart de la chrétienté ».

URBAIN II

Odon de Châtillon, noble champenois, ancien chanoine de Reims, devint grand prieur de Cluny en 1073. Élu pape en 1088, il prêcha la première croisade en 1095. Détail du *Miroir Historial*, xv^e siècle. Musée Condé, Chantilly.



© AGF / ALBUM

« l'Église clunisienne » apparaît comme une considérable puissance seigneuriale. Celle-ci se compose de plusieurs cercles. Un premier, essentiellement bourguignon, est constitué par des biens de nature très diverse (terres, vignes, églises, moulins, châteaux...) regroupés au sein d'un réseau d'obédiences appelées doyennés et polarisé par une église. Ces doyennés ou prieurés sont chargés d'entretenir de bonnes relations avec le voisinage, de diriger l'exploitation des domaines par les paysans et d'approvisionner l'abbaye.

Cette seigneurie locale et régionale s'est constituée dès le x^e siècle. Sous les abbatiats de Maïeul (954-994) et Odilon (994-1049), le rayonnement de Cluny déborde de Bourgogne pour s'étendre à la Gaule méridionale et à l'Italie. Sous le gouvernement d'Hugues de Semur (1049-1109), il gagne toute l'Europe, de la France capétienne au Saint-Empire en passant par l'Angleterre et les royaumes ibériques. L'abbé de Cluny est alors l'un des personnages les plus éminents de la chrétienté, aussi important que le pape. Cette expansion et l'engagement de Cluny dans la réforme pontificale, à la fin du xi^e siècle, provoquent parfois

des résistances, en particulier en Flandre et en Lotharingie, où l'aristocratie répugne à abandonner tous ses droits sur les établissements et les terres monastiques. L'enrichissement de Cluny suscite également l'hostilité d'ermites et de moines plus attachés à la pauvreté et au respect littéral de la règle de saint Benoît, tels Robert de Molesme ou Bernard de Clairvaux, fondateurs des cisterciens.

Après deux siècles d'hégémonie dans l'Église et la société féodale, Cluny doit commencer à composer avec le tarissement des donations et les aléas seigneuriaux. Jointes aux nouvelles aspirations des moines, ces évolutions conduisent les clunisiens à adopter une nouvelle organisation institutionnelle, plus centralisée et moins autoritaire. À la fin du Moyen Âge, l'abbé de Cluny reste un prince de l'Église, mais il n'est plus l'égal des papes. ■

Pour en savoir plus

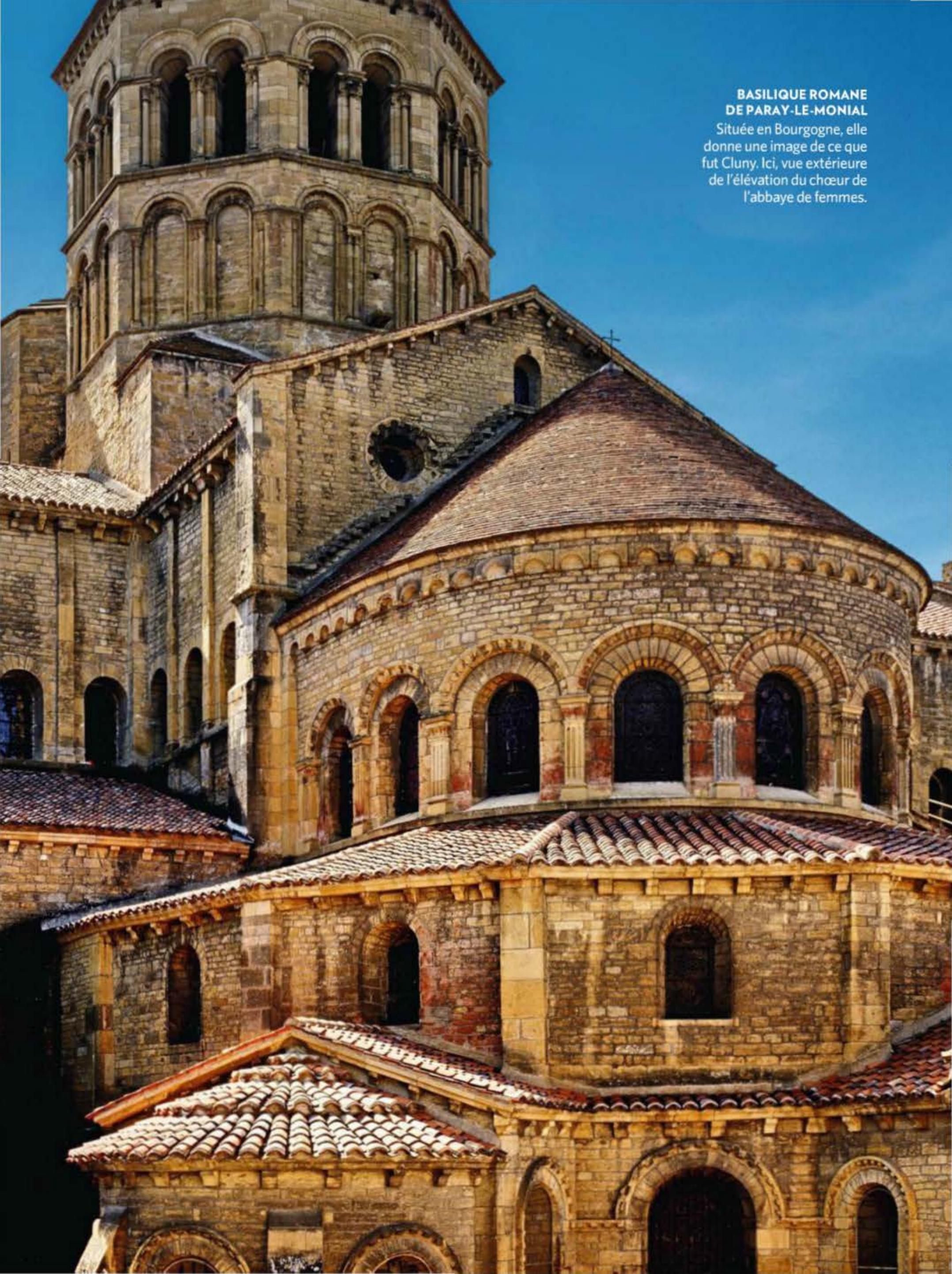
ESSAIS

Cluny. Onze siècles de rayonnement
N. Stratford (dir.), Éditions du Patrimoine, 2010.

Cluny, les moines et la société au premier âge féodal
D. Iogna-Prat (dir.), M. Lauwers, F. Mazel, I. Rosé, Rennes, PUR, 2013.

**BASILIQUE ROMANE
DE PARAY-LE-MONIAL**

Située en Bourgogne, elle
donne une image de ce que
fut Cluny. Ici, vue extérieure
de l'élévation du chœur de
l'abbaye de femmes.



LA PLUS GRANDE ABBAYE MÉDIÉVALE

L'augmentation du nombre de moines et l'affluence de pèlerins et de visiteurs à Cluny entraînent au cours des x^e et xi^e siècles l'agrandissement incessant des dépendances monastiques, au point d'en faire presque une petite ville. Quand l'église elle-même devint trop petite à la fin du xi^e siècle, on érigea une nouvelle abbatale aux dimensions extraordinaires pour l'époque. Les cérémonies religieuses qu'on y célébrait, ainsi que les reliques, peintures et sculptures qu'elle abritait en firent une attraction dans toute l'Europe, surtout au xii^e siècle, mais à cet apogée (illustration ci-contre) succéda un lent déclin de l'abbaye.



1 Cluny I
Après la fondation du couvent en 909 fut édifiée une église abbatiale, peut-être une simple sacristie entourée d'ateliers.

2 Cluny II
L'église abbatiale construite à la fin du x^e siècle avait un transept roman. La nef fut abattue en 1121 pour élargir le cloître.

3 Cluny III
L'église mesurait 140 m de long. Sa voûte était si audacieuse (30 m de haut) qu'une partie s'écroula en 1125.

4 Grand transept
Il s'élevait à 75 m et la coupole de la croisée à 40 m à l'intérieur. Seule la tour octogonale de l'aile sud a été conservée.

5 Déambulatoire
Le chœur s'ouvrait face au petit transept. Le déambulatoire comptait cinq absidioles dotées de chapelles.

6 Absidioles
Leur grand nombre (16) s'explique par l'obligation pour les moines de célébrer la messe au moins une fois par jour.

7 Cloître
Le cloître principal, plus sobre qu'à Moissac, se situait au sud de l'église, séparé du cloître des novices par un réfectoire.

8 Hôtellerie
Le logement des pèlerins fut érigé à l'entrée de l'église, loin de ceux des moines. Là se trouvaient aussi les écuries.

9 Infirmerie
Pierre le Vénérable fit construire une grande infirmerie. Saint Bernard accusait les moines de l'utiliser pour fuir la discipline.



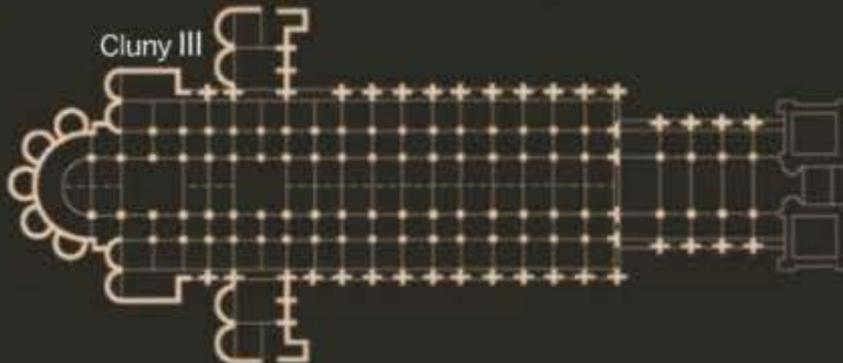
Les deux basiliques

L'église de la fin du x^e siècle, de 50 m de long, était déjà considérable, mais Cluny III tripla ses dimensions.

Cluny II



Cluny III

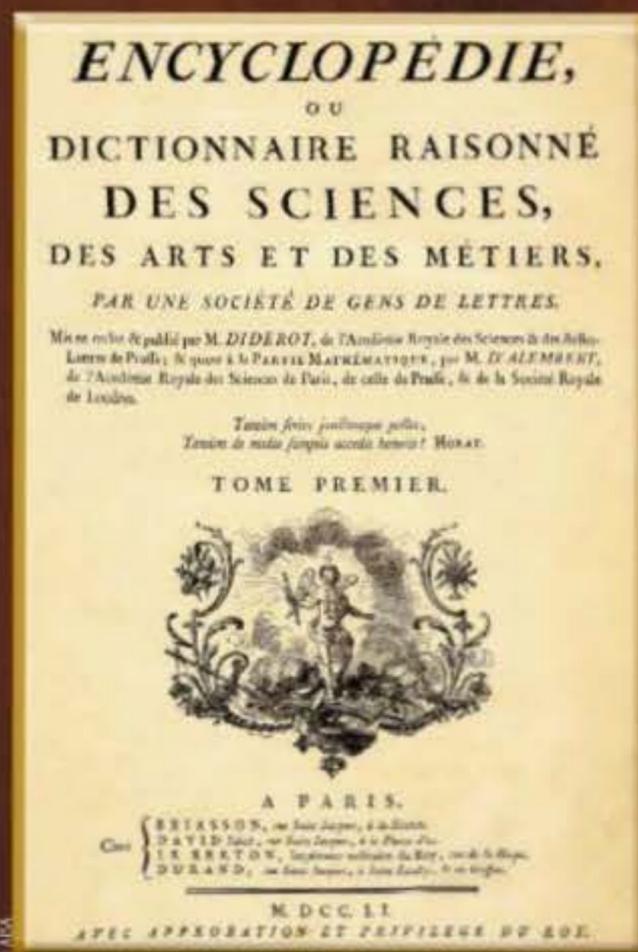


DIDEROT

PASSEUR DE SAVOIR

Éclipsé par la mémoire de Rousseau ou de Voltaire, Diderot fut pourtant très actif dans la vulgarisation de la connaissance. Comme en témoigne l'*Encyclopédie*, entreprise éditoriale majeure, dont il fut le directeur.

GUILLAUME MAZEAU
MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ PARIS 1





**DIDEROT, L'ÂME
DU PROJET**

Le philosophe fut le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*, une vaste entreprise qui aspirait à la diffusion universelle du savoir. Portrait de Louis van Loo, 1767. Musée du Louvre.

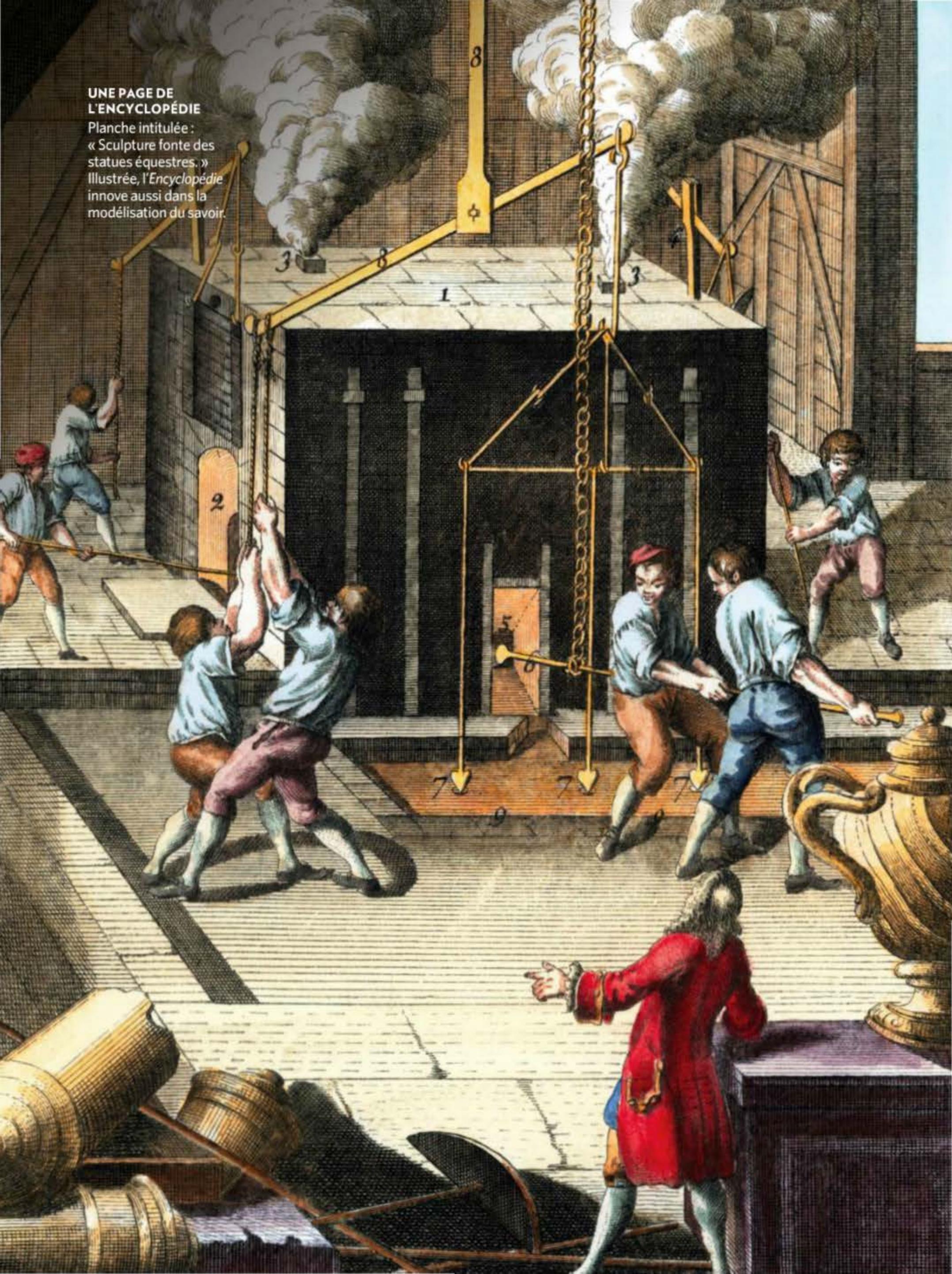
**TOUT LE SAVOIR
DU MONDE**

L'*Encyclopédie* dressait « un tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les domaines et à travers les siècles ». Ci-contre, couverture du premier volume.

← M.
17

**UNE PAGE DE
L'ENCYCLOPÉDIE**

Planche intitulée :
« Sculpture fonte des
statues équestres. »
Illustrée, l'*Encyclopédie*
innove aussi dans la
modélisation du savoir.



Si Diderot était vivant, il en rirait probablement. Le fameux portrait peint par Fragonard, censé représenter celui que Voltaire surnommait « pantophile », ou l'« ami de toutes choses », n'a en réalité aucun rapport avec le fameux encyclopédiste... Comme une métaphore, cette récente découverte révèle combien celui qui fut un des principaux penseurs des Lumières



© AIGS / ALBUM

**VRAI-FAUX
PORTRAIT
DE DIDEROT**

Cette œuvre de Fragonard, exécutée en 1769 et conservée au musée du Louvre, longtemps censée représenter Diderot, n'est en réalité pas un portrait du philosophe.

reste insaisissable et, au fond, méconnu. Issu d'une famille pieuse et bourgeoise de Langres, où son père est coutelier, Denis Diderot naît en 1713. Envoyé chez les jésuites, tonsuré à 12 ans, il part terminer ses études à Paris après avoir failli devenir chanoine. Brillant élève au collège d'Harcourt, hésitant à devenir comédien, il étudie néanmoins la théologie à la Sorbonne pendant trois ans. Pétri de doutes, le jeune homme de 22 ans n'écarte la carrière ecclésiastique qu'au dernier moment et, au grand désespoir de son père, il préfère s'instruire en mathématiques, en latin et en anglais que de trouver un état.

Après avoir été engagé comme précepteur chez un financier, il démissionne, fustigeant l'effet anesthésiant du confort matériel : « L'objet de mes désirs n'est pas de vivre mieux, mais de ne pas mourir. » Être libre et vivre de sa plume : c'est alors le rêve de dizaines de polygraphes qui vendent leurs talents aux plus offrants, écrivant sur tout, vivant sur le fil, dans l'ombre des grands noms de la « philosophie » parisienne. À l'orée des années 1740, une carrière d'homme de lettres s'entrouvre. Diderot publie sa première œuvre dans le fameux *Mercur de France*, traduit *L'Histoire de Grèce* de l'Anglais Stanyan,

se lie d'amitié avec Jean-Jacques Rousseau et Étienne Bonnot de Condillac, lui aussi traducteur de penseurs britanniques, et collabore à plusieurs ouvrages. Pourtant, avec sa famille, la rupture est consommée : en 1743, il doit s'évader du couvent des Carmes de Langres, où son père l'avait enfermé pour avoir projeté de se marier avec une modeste lingère. Revenu à Paris, Diderot se marie malgré tout, fait quatre enfants, perd trois d'entre eux et poursuit sa carrière de traducteur de livres anglais.

Il rompt avec l'idée même de Dieu

En 1745, il fait ainsi passer en France, tout en les discutant, les écrits du philosophe Shaftesbury, contribuant, comme tant d'autres modestes plumitifs, à la circulation européenne des idées des Lumières. De ce dialogue avec les penseurs anglais, Diderot ressort transformé. Rompant avec l'idée même de Dieu, acte sacrilège pour l'époque, Diderot écrit que l'homme, libre par nature, n'a besoin d'aucune autorité pour choisir d'être vertueux, c'est-à-dire de se dévouer à l'intérêt général. À un peu plus de 30 ans, Diderot jette ainsi les bases d'une nouvelle vision du monde... Au milieu du siècle, une nouvelle génération d'hommes de lettres s'attaque alors

CHRONOLOGIE

**LA GRANDE
ŒUVRE DU
SIÈCLE DES
LUMIÈRES**

1747

L'éditeur Le Breton confie à Diderot et d'Alembert la traduction, puis la rédaction d'une encyclopédie.

1751

Le premier tome de l'*Encyclopédie* est distribué à près de 2000 abonnés. D'Alembert en loue la nouveauté.

1752

Dès le début, les jésuites attaquent l'*Encyclopédie*. Le père Berthier obtient du gouvernement son interdiction.

1759

Après avoir perdu son privilège royal en 1758, l'œuvre est condamnée par le pape Clément XIII qui la met à l'index.

1772

Les travaux se poursuivent de façon plus ou moins clandestine. Les derniers tomes sont publiés en Suisse.

LA POMPADOUR PROTECTRICE INFLUENTE

Maîtresse de Louis XV et femme politique, érudite et amatrice d'art, Jeanne Antoinette Poisson, connue sous le nom de « marquise de Pompadour » (1721-1764), se fit beaucoup représenter en bienfaitrice des lettres et des arts, ce qu'elle fut réellement.

MADAME DE POMPADOUR. DIDEROT OBTIENT LA PROTECTION DE L'INFLUENTE MAÎTRESSE DU ROI, LA MARQUISE DE POMPADOUR. ELLE CONTRIBUE À FAIRE LEVER L'INTERDICTION DE PUBLICATION DE L'ENCYCLOPÉDIE. PASTEL DE MAURICE QUENTIN DE LA TOUR, MUSÉE DU LOUVRE.

MUSIQUE ET ARTS GRAPHIQUES

Tenant une partition, assise près d'un carnet à dessins, la marquise de Pompadour incarne la protectrice de tous les arts.

1 *Il Pastor Fido* (1712) est un opéra de Haendel. Rameau, défendu par la marquise de Pompadour comme représentant de la musique française, en a tiré une cantate en 1728.

2 *La Henriade* Épopée en dix chants écrite par Voltaire (1728) pour faire l'éloge de la tolérance et proposer au jeune Louis XV le modèle d'Henri IV, présenté comme un bon roi.

3 *De l'Esprit des lois* Écrit par Montesquieu, *L'Esprit des Lois* (1748) est un des livres des Lumières françaises les plus lus en Europe et dans le monde atlantique.

4 *L'Encyclopédie* Après avoir subi les foudres de la censure royale en 1752, *l'Encyclopédie* continue d'être soutenue par Malesherbes, directeur de la Librairie, et par la marquise de Pompadour.

PHILOSOPHIE
S'affichant comme une lectrice de Voltaire, de Montesquieu et de *l'Encyclopédie*, la marquise de Pompadour peaufine son image d'amie des philosophes.

avec virulence aux excès de la monarchie, à l'intransigeance de l'Église et aux « préjugés » de toutes sortes. Illégalement publiés à l'étranger, vendus « sous le manteau » en petit format, des centaines d'écrits remettent en cause les idées acquises, contestent la légitimité des autorités et font accéder leurs auteurs à une soudaine visibilité : avec le naturaliste Buffon, le philosophe Rousseau ou le médecin La Mettrie, Diderot s'inspire mais se distingue des vétérans des Lumières incarnés par Montesquieu ou Voltaire, qui sont à la fois plus âgés, plus installés et plus célèbres.

Incarcéré au donjon de Vincennes

Les autorités ne s'y trompent pas : publiées en 1746, ses *Pensées philosophiques*, tournées contre l'intolérance religieuse, sont condamnées à être lacérées et brûlées en place de Grève « comme scandaleuses et contraires à la religion et aux bonnes mœurs ». Diderot s'est taillé une réputation dans le monde des lettres et sa carrière s'accélère brusquement. Avec le mathématicien d'Alembert, Diderot, alors âgé de 34 ans, devient directeur de la plus grosse entreprise éditoriale de son époque : *L'Encyclopédie*. En pleine ascension, Diderot l'est aussi dans les rapports de la police, qui le surveille étroitement. Pourtant en 1748, la publication du conte licencieux *Les Bijoux indiscrets* ne choque qu'à peine.

Néanmoins, la police n'attend qu'une nouvelle provocation pour agir. La parution de la *Lettre sur les aveugles*, dans laquelle Diderot suggère que l'espèce humaine résulte de circonstances fortuites et non d'une création parfaite de Dieu, lui en donne l'occasion. Diderot est incarcéré en juillet 1749 au donjon de Vincennes. Un peu plus de trois mois plus tard, en raison des demandes répétées des financeurs de *L'Encyclopédie*, attendue dans les plus hautes sphères de l'État comme un monument dédié « à la gloire de la France et à la honte de l'Angleterre », Diderot sort de prison. La libération sonne comme un aveu : la monarchie ploie de plus en plus devant l'expansion de l'« opinion publique ». Conçue comme une œuvre collective rassemblant les meilleurs spécialistes des disciplines les plus diverses, pensée comme la plus complète arbo-

rescence du savoir humain qui ait jamais été constituée, élaborée dans un esprit de réforme de l'Église, de l'État et d'amélioration sociale, *L'Encyclopédie* remporte un succès immédiat.

Dans ses premiers articles, Diderot dresse le portrait d'un État fondé sur la souveraineté nationale, parce qu'« aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres », sans toutefois remettre en cause le principe même de la royauté. Diderot noue des liens étroits avec l'influent baron d'Holbach, qui publie clandestinement des écrits antireligieux mais tient avant tout un des principaux salons de la capitale dans lequel Diderot recrute le cinquième des 139 contributeurs de *L'Encyclopédie*, dont le tome IV (1754) se vend au nombre considérable de 4 225 exemplaires. Mari volage, Diderot rencontre l'année suivante Louise-Henriette Volland. Rebaptisée Sophie, la jeune femme devient sa maîtresse



© BERNARD DUPONT / AGE FOTOSTOCK

VERSAILLES, SYMBOLE DE LA VANITÉ

LA GALERIE DES GLACES du château de Versailles incarne la grandeur du roi de France et tout le faste de la Cour. Denis Diderot définissait cette dernière en reprenant les termes de Montesquieu : « La bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail. » Accusant notamment l'aristocratie de se corrompre dans le luxe et la luxure des « fêtes galantes », les encyclopédistes veulent ainsi lui opposer la vertu des savoirs utiles.

ALLÉGORIE DE LA CHIMIE

Dessin extrait d'une planche de *L'Encyclopédie des Sciences, des Arts et des Métiers*, 1779.



© AGE / ALBUM

PENSEURS DANS LE BOUDOIR

Commandé au peintre Lemonnier en 1814 pour Joséphine de Beauharnais, ce tableau, souvent choisi comme un véritable témoignage de la mondanité des Lumières, est en réalité une vision idéalisée, que l'on peut regarder comme un concentré des nombreuses célébrités reçues par Mme Geoffrin.



SALON DE MME GEOFFRIN. LECTURE D'UNE TRAGÉDIE DE VOLTAIRE DANS LE SALON DE MME GEOFFRIN QUI RÉUNISSAIT ARTISTES, SAVANTS, ÉCRIVAINS, PHILOSOPHES. TABLEAU D'ANICET-CHARLES-GABRIEL LEMONNIER (1743-1824). MUSÉE NATIONAL DU CHÂTEAU DE MALMAISON.

© BRIDGEMAN / INDEX

Les pionniers

Ce tableau de Lemonnier imagine une réunion sociale chez Mme Geoffrin vers 1755. L'auditoire écoute la lecture, par l'acteur **Lekain** [1] d'une œuvre de l'écrivain le plus admiré de l'époque, **Voltaire**, dont l'effigie préside la réunion [2]. Deux autres vétérans des Lumières apparaissent également : **Fontenelle** [3], âgé de plus de 90 ans, grand divulgateur de la science moderne, et **Montesquieu** [4], critique du despotisme et théoricien de la séparation des pouvoirs.

Les sympathisants de la Cour

Mêlés aux lettrés, philosophes et artistes, on aperçoit des nobles, comme le **prince de Conti** [5], le **duc de Choiseul** [6] et le **duc de Nivernais** [7], ainsi que des hauts fonctionnaires. Il s'agit pour la plupart de sympathisants des idées des Lumières, comme l'**abbé Bernis** [8], futur ambassadeur et cardinal, critiqué pour son libertinage ou **Turgot** [9], futur intendant du Limousin et ministre des Finances, passionné par la physiocratie et contributeur de l'*Encyclopédie*.

Les protectrices et muses

L'hôtesse, **Mme Geoffrin** [10], admiratrice des intellectuels des Lumières, contribua financièrement au projet de l'*Encyclopédie*. Elle accueillait chez elle des réunions bi-hebdomadaires où des nobles et des membres du gouvernement côtoyaient des artistes et des écrivains. Son amie **Mlle de Lespinasse** [11] participait aussi à ces rencontres. Cette jeune femme à la vie sentimentale mouvementée ouvrit ensuite son propre salon.

Les hommes de science

Le salon de **Mme Geoffrin** était fréquenté assidûment par de nombreux scientifiques : le naturaliste **Buffon** [12], l'économiste **Quesnay** [13], le philosophe et mathématicien **Maupertuis** [14], l'entomologiste **Réaumur** [15], le médecin et naturaliste **Daubenton** [16], etc. On peut également inclure **d'Alembert** [17] dans cette catégorie. Ce mathématicien passionné devint une vedette des réunions de Mme Geoffrin grâce à son esprit inépuisable.

Les artistes et lettrés

Mme Geoffrin avait la curieuse habitude de consacrer les réunions du lundi aux artistes, et celles du mercredi aux hommes de lettres. Parmi les premiers, le tableau de Lemonnier représente **Vernet** [18] et **Van Loo** [19] ; parmi les seconds, **Marivaux** [20], auteur de brillantes comédies de mœurs, et le dramaturge **Crébillon** [21]. On aperçoit également **Rameau** [22], qui appliqua les principes des Lumières en reliant l'art musical à la nature.

La fougue de la jeunesse

Mme Geoffrin refusait parfois que l'on parle de sujets épineux, de politique ou de religion, mais elle ne cessa de fréquenter de jeunes philosophes, radicaux et provocateurs. Sur le tableau apparaissent **Rousseau** [23], partisan de l'égalité ; l'**abbé Raynal** [24], pourfendeur de l'esclavage [25] ; **Helvétius**, philosophe athée et lui-même figure de la mondanité, et **Diderot** [26], qui fut proche de Mme Geoffrin, sans pour autant être un fidèle de son salon.



et sa confidente : pendant quatre ans, les deux amants s'échangent une correspondance que Proust considérera comme un véritable chef-d'œuvre : façonnant des personnages, jouant avec sa propre identité et inventant des histoires, Denis Diderot y fait œuvre de littérature. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il contribue à l'invention du drame bourgeois avec *Le Fils naturel* (1757) puis *Le Père de famille* (1758).

Diderot ne se tourne pas vers l'écriture dramatique par goût du divertissement, mais parce qu'il sait que l'*Encyclopédie* ne touchera que les plus cultivés. Soucieux de transmettre les idées de réforme au plus grand nombre, persuadé de l'influence des sens sur l'esprit des hommes et surtout des femmes, selon lui dominées par les états de leur utérus, Diderot concurrence les prêcheurs du dimanche sur leur propre terrain : le contrôle des émotions populaires, que les philosophes doivent remodeler, afin d'éduquer à la vertu. Comme beaucoup d'autres penseurs des Lumières, il pense que la meilleure des sociétés ne peut se construire que si le savoir est vulgarisé. Pour éduquer, il faut savoir toucher : aux rigueurs abstraites du langage philosophique habituel, Diderot préfère le naturel du drame, la liberté du rire et la puissance évocatrice de l'imagination, qui sont censés, sur la scène comme devant les pages, agir sur le public.

Méconnu de son vivant

Fidèle à l'esprit touche-à-tout des Lumières, Diderot pense que tous les mondes de la connaissance doivent être explorés. Alors que dans les salons, les amateurs exhibent leur jugement de goût comme une marque de distinction sociale, Diderot pratique la critique d'art en genre littéraire en soi, servant souvent de prétexte à la critique politique. De 1759 à 1781, ses *Salons* sont publiés dans la *Correspondance littéraire*. Abondamment commentés dans la mondanité, ils participent à promouvoir, contre le style rococo amalgamé à la luxure aristocratique, ce que Diderot appelle la simple et vertueuse « sévérité de l'art » qui deviendra, dans les années 1780, une des marques du bon goût patriote puis révolutionnaire.



© ERICH LESSING / ALBIRA

L'ENCYCLOPÉDIE, SOMME DE SAVOIRS

INSPIRÉE du fameux *Dictionnaire universel des Arts et des Sciences* (1728) de l'Anglais Chambers, l'*Encyclopédie* est la plus grande entreprise éditoriale du XVIII^e siècle. Éditée de 1751 à 1772, elle réunit plus de 150 contributeurs et plus de 70 000 articles. Conçue pour être le plus grand dictionnaire universel du savoir humain, elle était illustrée de planches destinées à mettre en pratique les plus récentes découvertes afin de contribuer au progrès.

En 1762, alors que Rousseau publie son *Émile*, Diderot attaque la religion avec une virulence qu'il n'avait jamais exprimée jusqu'alors. Rédigée sous la forme d'aphorismes saillants, *L'Addition aux Pensées philosophiques* se présente comme une longue charge contre les mille et un mensonges de l'Église : l'existence de Dieu, les miracles, les dogmes, le péché originel et la morale chrétienne sont tour à tour réduits au statut d'absurdités et de superstitions. Dès 1760, il avait jeté les premières lignes d'un roman intitulé *La Religieuse*, décrivant le couvent comme un lieu d'aliénation. Année après année, écrit après écrit, alors que partout en Europe des voix s'élèvent pour réformer l'Église, Diderot va encore plus loin : il bâtit l'idée, jadis presque impensable, d'une morale sans Dieu. Malgré le radicalisme de sa pensée religieuse, Diderot reste politiquement modéré : nommé bibliothécaire de Catherine II

CATHERINE II, impératrice de Russie, voulut se présenter comme une souveraine libérale. Elle s'entoura d'encyclopédistes tel Diderot, dont elle racheta la bibliothèque en échange d'une pension.



© BRIDGMAN / INDEX

**LES LUMIÈRES
DU SAVOIR**

Le rayonnement
international du
français permet de
diffuser l'*Encyclopédie*
à travers l'Europe.
Bibliothèque de
l'abbaye d'Admont,
en Autriche.



de Russie en 1764, il devient, pendant plusieurs années, un des thuriféraires du régime tsariste, qui se sert de lui pour se donner une image de despotisme éclairé. Diderot est au faite de sa popularité lorsqu'entre 1778 et 1780, son roman *Jacques le Fataliste et son maître*, fortement inspiré d'un ouvrage anglais, est publié en plusieurs fragments. Aussitôt salué par Goethe, sans véritable héros ni intrigue crédible, le texte frappe par son extrême liberté de ton. Tout autant que la société d'ordre, le fatalisme et la passivité sont violemment critiqués : si Diderot pense que les hommes sont déterminés par leur nature et leur histoire, ils peuvent et doivent, à l'instar de Jacques, se saisir eux-mêmes de leur liberté.

En 1784, alors que le royaume de France s'enlise dans une crise sans fin, Diderot s'éteint à l'âge de 71 ans, peu connu de ses contemporains. Chronologiquement séparée de la Révolution française, quelque peu oubliée par les révolutionnaires, sa vie fut pourtant, malgré les apparences, toute politique. Longtemps sous-estimée, notamment parce qu'il n'y a consacré aucun traité, la pensée politique de Diderot, éclipsée par *L'Esprit des lois* de Montesquieu (1748) ou le *Contrat social* de Rousseau (1762), imprègne pourtant son œuvre. D'abord séduit par le libéralisme commercial des physiocrates avant d'en dénoncer les ravages sociaux, prenant parti contre le despotisme monarchique tout en critiquant l'obsolescence des parlements, insistant sur la souveraineté populaire tout en faisant l'éloge du despotisme éclairé, Diderot développe une pensée politique complexe et parfois contradictoire, en tout cas absente d'esprit de système. Déçu par l'échec du despotisme éclairé de Catherine II, alerté par les exactions coloniales, séduit par la Révolution américaine, il ne cesse de radicaliser sa pensée qui, dans les années 1750, restait toujours assez conservatrice.

Dans son *Supplément au Voyage de Bougainville*, publié à titre posthume en 1796, il fustige l'esclavage. Reconnaisant l'existence d'inégalités naturelles, il déplore l'indifférence des Français vis-à-vis de la misère qui règne dans les colonies : « Que les horreurs de la disette réduisent les habitants de Saint-Domingue



PHILOSOPHE
MATHÉMATICIEN,
D'ALEMBERT DONNA
FORME AU CONCEPT
DES LUMIÈRES
DANS LE « DISCOURS
PRÉLIMINAIRE »
DE L'ENCYCLOPÉDIE
PASTEL DE QUENTIN
DE LA TOUR, 1753.
MUSÉE DU LOUVRE.

© ERICH LESSING / ALBIRA

D'ALEMBERT ET DIDEROT RAILLÉS

EN 1757, le parti dévot et les journalistes à la solde du gouvernement publièrent une série d'articles et de pamphlets consacrés aux « Cacouacs », une tribu soit disant cruelle par nature. Méprisant toute forme de divinité, refusant l'autorité, insistant sur la relativité des choses, ils prétendaient, selon leurs détracteurs, gouverner le monde par la « vérité ». Fabriqué pour attaquer les encyclopédistes, ce sobriquet contribua à opposer les « Lumières » aux « anti-Lumières ».

ou de la Martinique à chercher leur nourriture dans la campagne, ou à se dévorer les uns les autres, nous y prendrons moins de part qu'au fléau qu'une grêle qui aurait haché les moissons de quelques-uns de nos villages. » Surtout, en 1780, il collabore discrètement à *L'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal, l'ouvrage qui fera le plus trembler les despotes du monde atlantique, jusqu'au début du XIX^e siècle : justifiant la révolte et le tyrannicide, Diderot par ces mots marque son ironique modernité : « Le livre que j'aime et que les rois et leurs courtisans détestent, c'est le livre qui fait naître des Brutus. » ■

Pour en
savoir
plus

ESSAIS

Diderot. Le combattant de la liberté

Gerhardt Stenger, Paris, Perrin, 2013.

Diderot

Béatrice Didier, Ellipses, 2001.

Diderot

Pierre Lepape, Flammarion, 1992.

UNE VASTE LITTÉRATURE DE COMBAT

Tout en gardant l'objectif de démocratiser le savoir, de nombreuses notices de *l'Encyclopédie* formulaient une critique sévère vis-à-vis des abus de la monarchie et de la noblesse. Elles visaient en particulier l'intolérance religieuse qui régnait à l'époque. Cependant, si *l'Encyclopédie* participe à un contexte général de diffusion de la culture libérale, elle ne préfigure pas la Révolution de la fin des années 1780.



VOLTAIRE, LUI-MÊME, AUTEUR D'UN FAMEUX DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE (1764), ÉCRIVIT QUARANTE-CINQ ARTICLES DE L'ENCYCLOPÉDIE.

—A-D—

AUTORITÉ POLITIQUE. Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison.



COURTISAN. Vernis séduisant sous lequel se dérobent l'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la trahison, [...], le mépris des devoirs du citoyen.



DÉISTES. [Leur] caractère est de ne point professer de forme ou de système particulier de religion, mais de se contenter de reconnaître l'existence d'un Dieu, sans lui rendre aucun culte ni hommage extérieur [...]. Le nombre des Déistes augmente tous les jours.

COURONNE PORTÉE PAR LE ROI LOUIS XV LE JOUR DE SON SACRE, EN 1722. MUSEE DU LOUVRE.



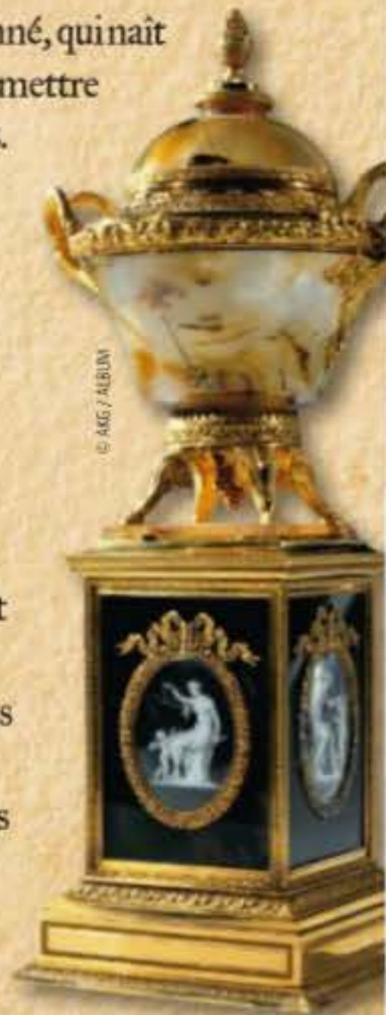
—F-L—

FANATISME. Zèle aveugle et passionné, qui naît des opinions superstitieuses et fait commettre des actions ridicules, injustes et cruelles.



LIBERTÉ DE PENSER. Si elle n'avait pas lieu en matière de religion, cette raison que quelques-uns décrivent si fort, nous n'aurions aucun droit de tourner en ridicule les opinions et les cérémonies extravagantes qu'on remarque dans toutes les religions, excepté la véritable. Qui ne voit que c'est là ouvrir un vaste champ au fanatisme le plus outré, et aux superstitions les plus insensées ? Avec de pareils principes, il n'y a rien qu'on ne croie, et les opinions les plus monstrueuses, la honte de l'humanité, sont adoptées.

RÉCIPIENT POUR PARFUMS DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE. 1785. MUSEE DU LOUVRE.



— N —

NÈGRES. On tâche de justifier ce que ce commerce a d'odieux et de contraire au droit naturel, en disant que ces esclaves trouvent ordinairement le salut de leur âme dans la perte de leur liberté ; que l'instruction chrétienne qu'on leur donne, jointe au besoin indispensable que l'on a d'eux pour la culture des sucres, des tabacs, des indigos, etc. adoucissent ce qui paraît d'inhumain dans un commerce où des hommes en achètent et en vendent d'autres, comme on ferait des bestiaux pour la culture des terres.



NOBLESSE. La nature a fait tous les hommes égaux. Elle n'a établi d'autre distinction parmi eux que celle qui résulte des liens du sang [...]. Mais les hommes jaloux chacun de s'élever au-dessus de leurs semblables ont été ingénieux à établir diverses distinctions entre eux, dont la noblesse [...].

CROSSE AYANT APPARTENU À L'ANTIPAPE BENOÎT XIII, PIERRE DE LUINE. MUSÉE NATIONAL D'ARCHÉOLOGIE, MADRID

— P-R —

PRÊTRES. [Les prêtres] prétendirent que les dieux se manifestaient à eux [...]. Les peuples subjugués par la crainte et enivrés de superstition [...] se soumirent à une multitude de pratiques frivoles & révoltantes, mais utiles pour les prêtres, et les superstitions les plus absurdes achevèrent d'étendre et d'affermir leur puissance.



RÉFUGIÉS. C'est ainsi que l'on nomme les protestants français que la révocation de l'édit de Nantes [en 1685] a forcés de sortir de France, et de chercher un asile dans les pays étrangers. [...] Louis XIV, en persécutant les protestants, a privé son royaume de près d'un million d'hommes industrieux qu'il a sacrifiés aux vues intéressées et ambitieuses de quelques mauvais citoyens, qui sont les ennemis de toute liberté de penser.

SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME S'INSPIRE DU DÉISME. ESTAMPE DE 1794. BNF.



© BRIDGEMAN / INDEX



© AEG / ALBUM

— T —

TOLÉRANCE. Un souverain peut [...] rendre dominante dans ses États la religion qu'il professe, et qu'il croit la meilleure ; ce sont là des attributs de la souveraineté ; mais il ne peut pas forcer les consciences de ses propres sujets, ni les priver par la raison de leur non-conformité avec la religion dominante, des droits qu'ont ces sujets en tant qu'hommes et en tant que citoyens.



TORTURE. C'est une invention sûre pour perdre un innocent, qui a la complexion faible et délicate, et sauver un coupable qui est né robuste. Ceux qui peuvent supporter ce supplice, et ceux qui n'ont pas assez de force pour le soutenir, mentent également. Le tourment qu'on fait souffrir dans la *question* est certain, et le crime de l'homme qui souffre ne l'est pas.

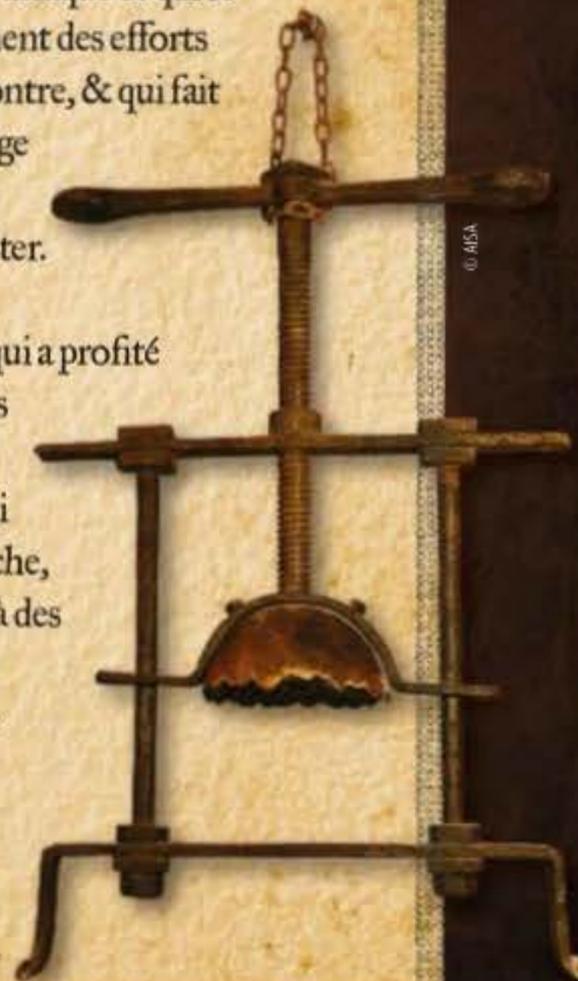
— V —

VAINCRE [SURMONTER]. Vaincre suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui se défend. Surmonter suppose seulement des efforts contre quelque obstacle qu'on rencontre, & qui fait de la résistance. [...] Il faut du courage & de la valeur pour vaincre, de la patience & de la force pour surmonter.

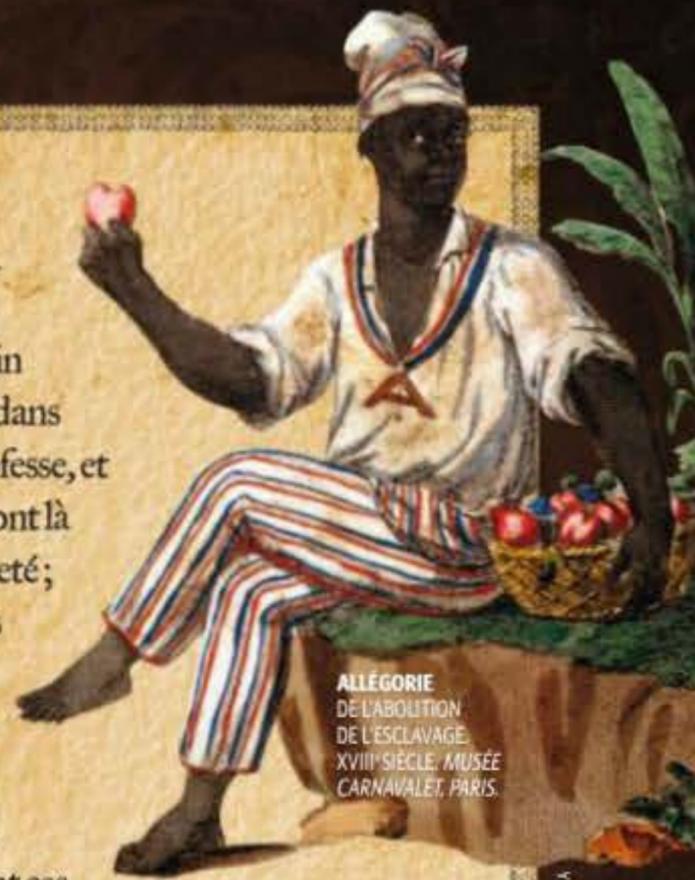


VENGEANCE. L'homme qui a profité des lumières de tous les siècles condamne tout ce qui n'est que pure vengeance ; celles qui partent d'une âme basse & lâche, il les abhorre, & les compare à des flèches honteusement tirées pendant la nuit. [...] C'est une grande vertu d'opposer la modération à l'injustice...

« L'ÉCRASEUR DE TÊTE », INSTRUMENT DE TORTURE EN FER. XVI^e-XVIII^e SIÈCLES.



© AISA



ALLÉGORIE DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE. XVIII^e SIÈCLE. MUSÉE CARNAVALET, PARIS.

© PRISMA

Les chambres funéraires de Qatna, ces belles endormies

En 2002, une équipe d'archéologues découvre au nord de Damas les tombes royales intactes d'une dynastie du II^e millénaire av. J.-C.

Le comte Robert du Mesnil du Buisson débarque en Syrie après la Première Guerre mondiale, parmi les troupes françaises chargées d'administrer le territoire. Passionné d'archéologie, il apprend par un voyageur qu'à 18 km de Homs, la ville où il réside, un site semble présenter un intérêt historique tout particulier. Il s'agit d'un monticule appelé Tell el-Mishrife, une colline artificielle formée, comme d'autres au Proche-Orient, au fil des occupations successives. Étendue sur près d'un kilomètre carré, l'ampleur de Tell el-Mishrife impressionne Du Mesnil : « La première chose qui surprend sur le site, ce sont les proportions gigantesques des ruines, en particulier la hauteur des levées de terre et la superficie de la zone intérieure. »



Au cours des premières années, Du Mesnil fouilla sur le promontoire qui se trouvait dans la partie occidentale du site. Il localisa des escaliers dans la zone nord et fit déplacer une église qui l'empêchait de creuser. En 1927, il fit enfin la découverte qui lui permit d'identifier le lieu : une série de tablettes cunéiformes qui faisaient référence au nom de la cité, *Uru qat-na*. Du Mesnil réalisa alors qu'il avait déterré l'ancienne cité de Qatna, la capitale d'un royaume puissant. Lors de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., cette

monarchie s'était enrichie grâce au commerce avec les cités de la vallée de l'Euphrate et ses relations avec les grands empires de l'époque, comme celui des Hittites, du Mittanni et de l'Égypte. En 1929, il dut, cependant, abandonner les recherches.

La crypte des rois

Jusqu'en 1999, les fouilles archéologiques restèrent au point mort à Qatna. Une équipe syro-italo-allemande, sous la direction de Michel al-Maqdissi, de la Direction générale des antiquités et des musées de Syrie, et Peter Pfälzner, de l'université de Tübingen, fut chargée de poursuivre l'œuvre de Du Mesnil. Pendant ce temps, Daniele Morandi, de l'université d'Udine, coordonnait les opérations sur le reste du promontoire et du site. Les archéologues concen-

trèrent leurs efforts sur le palais royal, le monument le plus important de Qatna, mesurant 150 mètres de large. C'est là qu'en 2002 l'équipe fit une découverte sensationnelle : un passage descendant,

PASSAGE SOUTERRAIN
dans le palais royal de Qatna. Situé derrière la salle du trône, il mène à la crypte royale découverte en 2002.

© MANOCHER / NGS



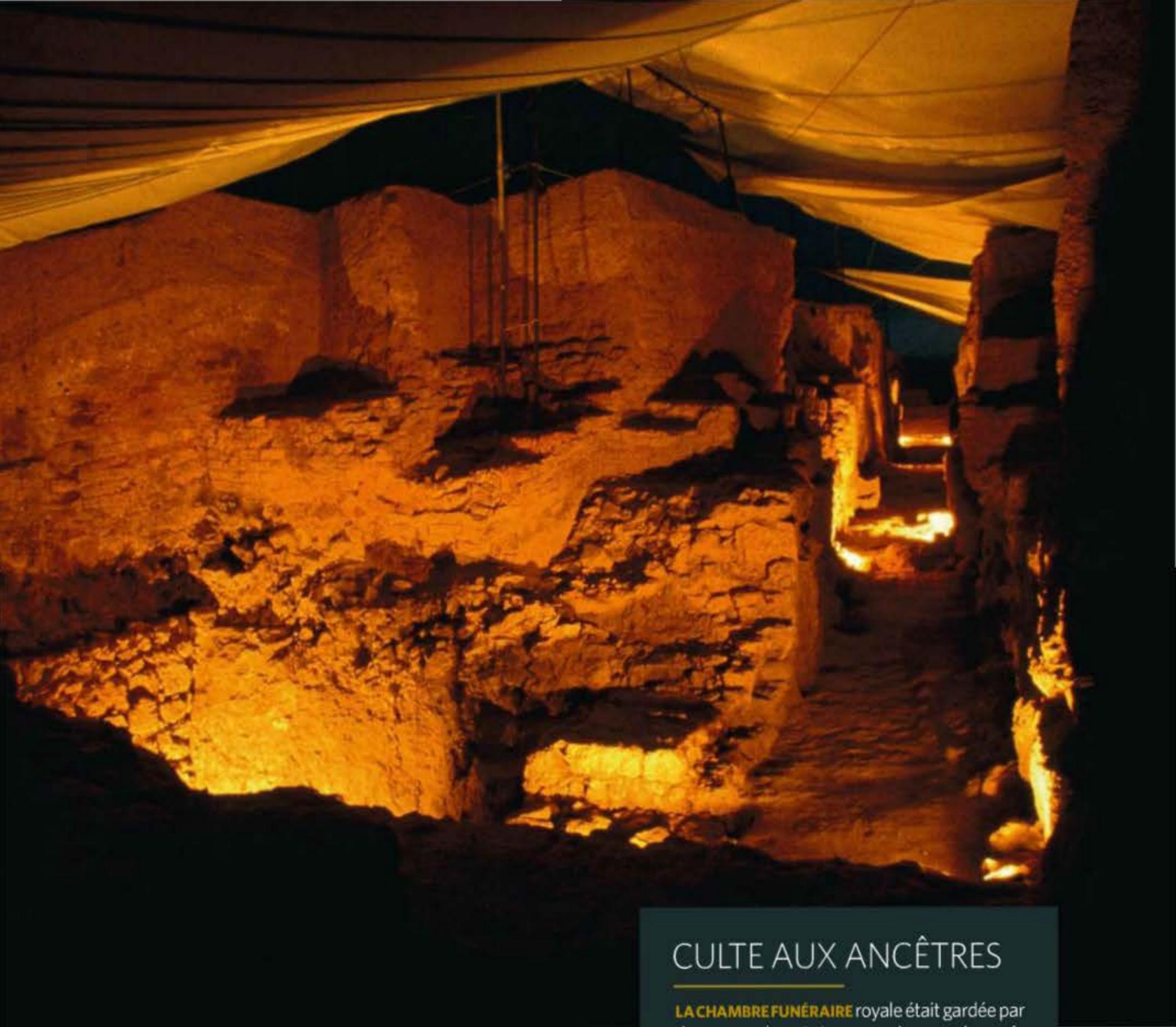
1924-1929
Robert du Mesnil du Buisson fouille à Tell el-Mishrife et identifie le lieu comme étant la cité antique de Qatna.

1999
Des archéologues syriens, allemands et italiens reprennent les fouilles centrées sur le palais royal.

2002
Découverte d'un hypogée renfermant une chambre funéraire intacte, sous la salle du trône.

2009
Mise au jour d'une autre chambre funéraire souterraine intacte et des restes de trente individus.

PLAQUE EN OR, DÉCORÉE DE GRIFFONS ET DU W ÉGYPTIEN ANKH, TROUVÉE DANS L'UNE DES CHAMBRES FUNÉRAIRES DE QATNA.



situé au nord de la salle du trône et de la salle des cérémonies de culte, qui conduisait à un grand hypogée, c'est-à-dire une tombe souterraine. Pfälzner décrivit ainsi l'importance de la trouvaille : « Ce fut quelque chose de complètement inespéré, parce que Du Mesnil du Buisson n'avait noté aucun indice d'une structure semblable, et on ignorait qu'un palais de l'âge du bronze pouvait disposer d'un complexe souterrain comme celui-là. » Derrière

une porte en bois carbonisée, les vestiges de soixante-trois tablettes cunéiformes, écrites en hourrite et en akkadien, la langue véhiculaire de tout le Proche-Orient, furent découverts sur le sol.

Au bout du passage, en bas de deux échelles, les archéologues se retrouvèrent face à une porte flanquée de deux statues de basalte au pied desquelles étaient déposés des offrandes et des os d'animaux dans des bols : probablement l'entrée d'une chambre

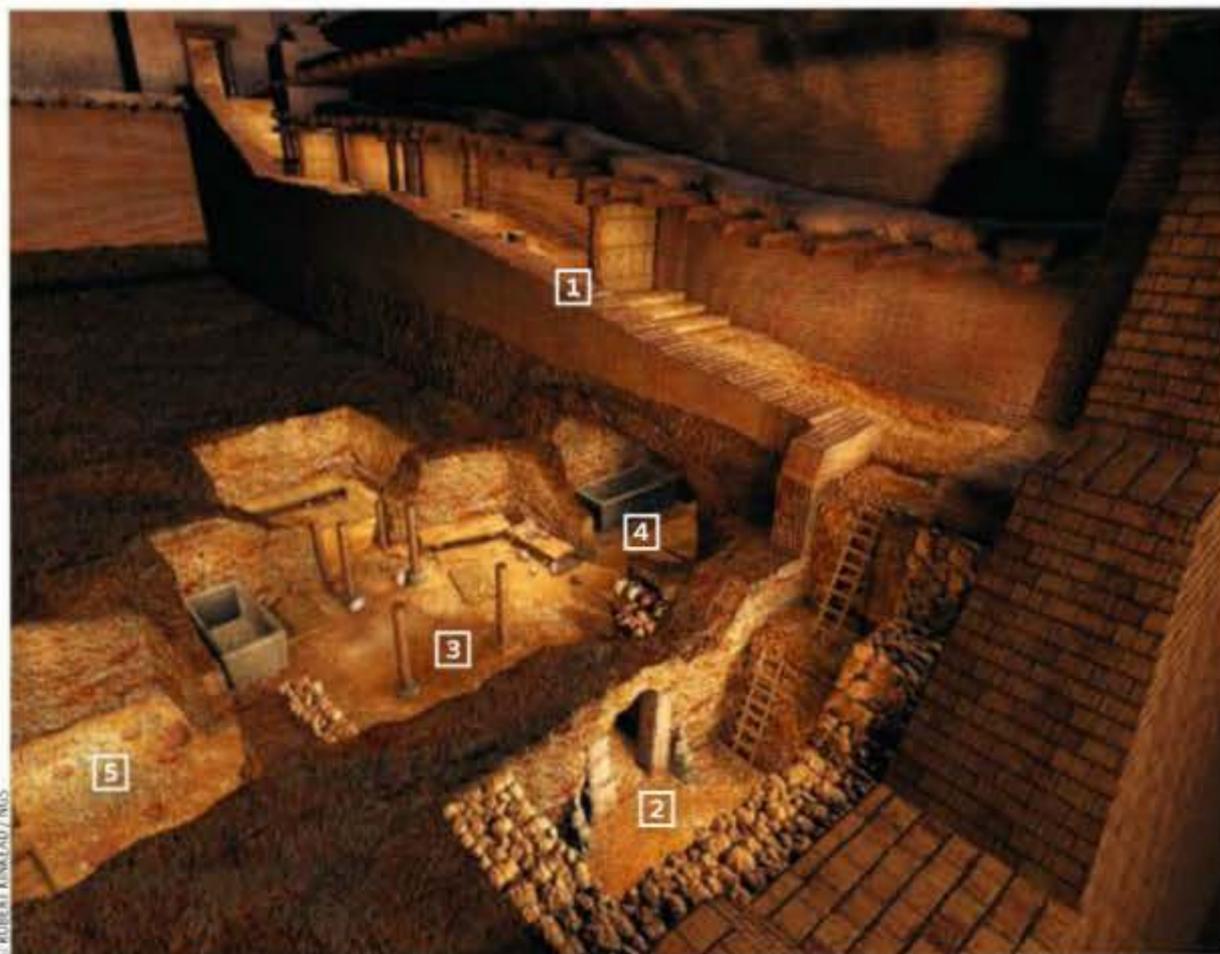
CULTE AUX ANCÊTRES

LA CHAMBRE FUNÉRAIRE royale était gardée par deux grandes statues en pierre qui représentaient les ancêtres de la famille royale ; ci-dessous, la tête de l'une d'elles dans le laboratoire de restauration. Ce culte aux morts, connu par les textes, a été documenté pour la première fois sur le plan archéologique à Qatna.



Un mausolée sous le palais royal de Qatna

LE COMPLEXE FUNÉRAIRE des anciens rois de Qatna (reconstitué ci-dessous) fut découvert en 2002 par l'équipe d'archéologues dirigée par Michel al-Maqdissi et Peter Pfälzner. Ce dernier définit le site comme « un palais de l'inframonde », un lieu symbolique de l'union entre le monde des vivants et celui des morts.



© ROBERT KUNKAD / INGS

1 Passage en pente

Des tablettes cunéiformes ont été mises au jour derrière une porte en bois.

2 Antichambre

Deux statues en pierre gardaient une porte dans cette pièce en contrebas.

3 Chambre principale

Ici gisent les vestiges de plates-formes funéraires en bois et un sarcophage.

4 Salle de préparation

Sur la table de préparation des morts, des vertèbres de femme ont été trouvées.

5 Ossuaire

Sur le sol reposent des os humains, les restes d'un feu et des bols.

funéraire. La porte donnait accès à un grand espace qui contenait des os éparpillés devant les ancêtres de la famille royale, ainsi qu'un trousseau funéraire composé de 2 000 objets – dont des récipients en calcite et des bols –, des bancs en pierre sous lesquels avaient été jetés des os d'animaux et divers objets précieux comme une tête de lion en ambre originaire de la mer Baltique.

Les archéologues trouvèrent aussi une table de préparation des morts sur laquelle gisait le squelette d'une femme recouvert de sept tissus, ainsi qu'un sarcophage et un ossuaire. Les récipients, bols et os d'ani-

maux constituent les vestiges d'un rituel funéraire connu sous le nom de *kispum*, un festin de viande d'agneau, de lait et de bière, organisé par les rois en l'honneur de tous leurs ancêtres.

Enclave commerciale

En poursuivant leurs investigations, les archéologues mirent au jour, en 2009, une nouvelle chambre funéraire intacte dans l'aile nord-est du palais, scellée par une porte en pierre. Celle-ci s'ouvrait sur une grande crypte de 4,9 sur 6,3 m, dans laquelle gisaient les corps d'une trentaine de personnes, dont certaines dans des caisses en bois. À côté des

restes demeuraient des vases en céramique, en granite et en albâtre provenant d'Égypte, dont l'un contenait des bijoux en or précieux.

Toutes ces découvertes témoignent de l'importance de la Qatna antique en tant qu'enclave commerciale. Une puissance favorisée par sa situation géographique, à proximité des montagnes de la côte, et son rôle en tant que carrefour des trois routes qui reliaient les cités de la vallée de l'Euphrate avec le Levant méditerranéen à travers le désert. La richesse de Qatna permit à ses rois d'ériger le grand palais qui dominait la ville et d'enterrer leurs morts

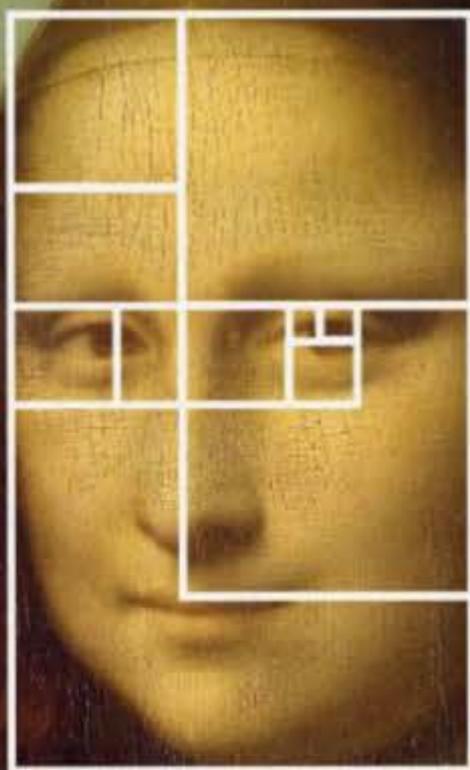
avec de luxueux objets issus de contrées lointaines. Vers 1340 av. J.-C., des envahisseurs, probablement des Hittites, mirent fin au règne du roi Idanda. Mais en rasant le palais, ils ensevelirent les trésors des chambres funéraires des hauts dignitaires de Qatna pendant des millénaires. Elles commencent enfin à livrer leurs secrets. ■

CRISTINA BARCINA
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAI
Art et Archéologie :
les civilisations du
Proche-Orient ancien
Agnès Benoit, RMN, 2003.

Et si les mathématiques étaient la clé
pour comprendre le monde ?



Le monde est
MATHÉMATIQUE

UNE COLLECTION

Le Monde

présentée par
CÉDRIC VILLANI
médaillé Fields 2010
directeur de l'Institut
Henri Poincaré

Le monde qui nous entoure serait indéchiffrable sans les mathématiques : les lois de l'harmonie dans l'art et la nature, les secrets du codage des cartes bancaires, la cartographie... Avec ces ouvrages, déchiffrez enfin les grands mystères des mathématiques.



LE NUMÉRO

**9€
,99**

SEULEMENT !

www.lemondeestmathematique.fr

EN VENTE DÈS LE JEUDI CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

*Chaque volume à partir du n°2 est vendu au prix de 9,99 €. Offre réservée à la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. Visuels non contractuels. RCS B 533 671 095

EN PARTENARIAT AVEC
LA TÊTE AU CARRÉ



Le tableau de Manet contre Napoléon III

Le peintre, choqué par l'assassinat de Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique, en rend les Français responsables.

Le 1^{er} juillet 1867 à Paris, en pleine inauguration de l'Exposition universelle, on apprit par *l'Indépendance belge* la mort de Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique, exécuté par l'armée du général Juárez, le 19 juin 1867. Le démenti d'un bulletin français ne suffit pas à éviter l'incident diplomatique. La nouvelle se diffusa dans la presse française, suscitant les réactions notamment de l'empereur d'Autriche François-Joseph et de sa femme Élisabeth.

Le choc causé par cette nouvelle inspira à Manet le sujet de son tableau. En dépit de sa méfiance pour la peinture d'histoire, le célèbre



AUTOportrait À LA PALETTE (1879) DE MANET (1832-1883). COLLECTION PRIVÉE.

peintre se saisit de cet événement politique et commença ses esquisses peu après l'annonce de l'exécution.

Un acte politique

Entre juillet 1867 et 1869, il peignit trois tableaux de grand format, un plus petit et réalisa une lithographie – les

tableaux ne furent jamais montrés au public de son vivant et la lithographie fut censurée. D'une version à l'autre, la composition n'évolue guère. Les trois personnages, Maximilien entouré de Miramón et Mejía qui se serrent contre lui, sont fusillés par les hommes de Juárez. Le peloton est très proche des condamnés, comme superposé par un raccourci audacieux, et l'image montre l'instant où partent les coups de feu. La fumée sépare les fusils des condamnés, laissant peu de moyens au spectateur d'en évaluer la distance. Le nuage efface les corps des trois victimes et fait apparaître la composition comme une sorte



© SCALA / FRENZ

LES SOURCES VISUELLES

MANET a pu s'inspirer d'une imagerie populaire foisonnante : les gravures publiées dans la presse illustrée et les photographies de François Aubert diffusées clandestinement, montrant la redingote de Maximilien, les membres du peloton et le lieu de l'exécution.



© DANIEL ORTI / ART ARCHIVE

1 Dans Le Trois Mai 1808 (1814), Goya représente l'exécution des combattants espagnols capturés lors de la révolte du 2 mai 1808.



© LESSING / ALBUM

2 Maximilien abandonné par Napoléon III a refusé d'abdiquer. Il tomba aux mains des opposants républicains mexicains.



© SCALA / FRENZ

3 L'officier en retrait sur la droite du tableau tient son mousquet pour le coup de grâce. Il porte la moustache de Napoléon III.



L'EXÉCUTION DE MAXIMILIEN. Le tableau a été réalisé en 1868 par Edouard Manet. Musée de Mannheim, Allemagne.

de montage discontinu de deux groupes de personnes. Manet, dont on connaît les idées républicaines, accomplit ici un acte audacieux d'iconographie politique en représentant le « martyr » de Maximilien.

La référence à Goya

Deux caractéristiques formelles l'attestent. D'une part la référence presque explicite au tableau de Goya, *Le Trois Mai 1808* (1814, musée du Prado, Madrid), que Manet a certainement vu lors de son

séjour à Madrid deux ans plus tôt. Comme Goya, qui dénonçait les représailles napoléoniennes contre les insurrections du 2 mai 1808, Manet dénonce l'inconséquence de Napoléon III qui avait soutenu Maximilien dans la guerre du Mexique avant d'abandonner ses ambitions politiques outre-Atlantique, jetant l'empereur fraîchement nommé en pâture aux troupes du général Juárez.

D'autre part, Manet introduit un changement significatif dans les uniformes des

soldats : si, dans la première version du tableau, Manet a revêtu les soldats d'uniformes de la guérilla mexicaine, il décide dès la deuxième version de leur attribuer un uniforme très proche de celui des chasseurs à pied de la garde impériale. Certes, cette transformation est motivée par les témoignages publiés et les documents photographiques, qui montraient la similitude entre l'uniforme des membres du peloton d'exécution et l'uniforme français. Mais Manet, en accentuant certains

détails comme les guêtres et les ceintures, renforce cette analogie afin de lui donner un sens politique, suggérant que les Français sont les véritables responsables de la mort de l'empereur. ■

CHRISTIAN JOSCHKE
HISTORIEN DE L'ART

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le Modernisme de Manet ou le visage de la peinture dans les années 1860

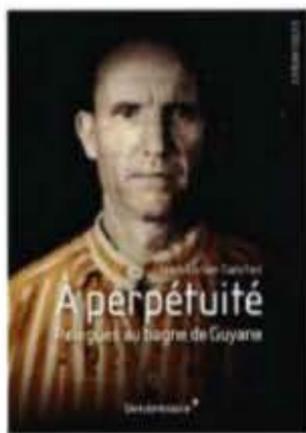
Michael Fried, trad. Claire Brunet. Gallimard, 2000.

Manet

Éric Darragon, Citadelles et Mazenod, 1991.

FRANCE COLONIALE AU XIX^e SIÈCLE

Guyane, l'enfer du bagne pour les récidivistes



Jean-Lucien Sanchez
**À PERPÉTUITÉ,
RELÉGUÉS AU BAGNE
DE GUYANE**

Vendémiaire, septembre
2013, 384 pp., 19 €

Éliminer ceux dont on n'attend plus rien. Protéger les gens sains de la maladie du crime. En un mot, exiler à jamais les « incorrigibles ». En 1885, Waldeck-Rousseau fut à l'origine d'une loi bien moins célébrée que celle qui avait, un an auparavant, légalisé les syndicats. Une loi qui entraînait l'internement à perpétuité en Guyane et en Nouvelle-Calédonie des criminels et des délinquants récidivistes. De 1887 à 1949, 17 000 condamnés jugés irrécupérables connurent ainsi

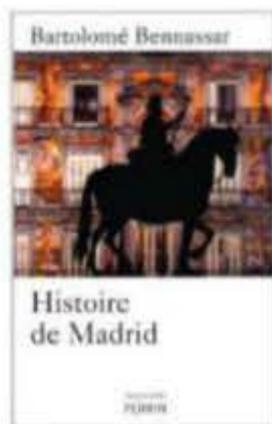
l'enfer du bagne de Guyane. Le plus souvent condamnés pour des délits de vol, de vagabondage ou de rupture de ban, ces femmes et ces hommes furent alors désignés comme les ennemis de l'ordre social.

Jean-Lucien Sanchez parvient à nous faire entrer dans l'univers carcéral en analysant les dispositifs de déshumanisation qui caractérisèrent ce « monde clos ». Mais il s'intéresse aussi à la vie de ces relégués en utilisant les apports les plus récents des sciences humaines.

Dans un style efficace, l'historien aborde également les débats qui entourèrent la mise en place et l'abolition de cette institution, en évitant les manichéismes. On se rappellera ainsi qu'en 1885, Waldeck-Rousseau défendit son projet au nom de l'assainissement du milieu de vie des ouvriers et de l'amélioration des conditions sociales des couches populaires, que l'on entendait alors moraliser et civiliser. Réputée hostile et sauvage, la Guyane fut alors vue comme la destination naturelle de ces « barbares ». Ce livre invite à réfléchir sur une double relégation : à la fois sociale et coloniale, qui fut longtemps la marque de la France impériale. ■

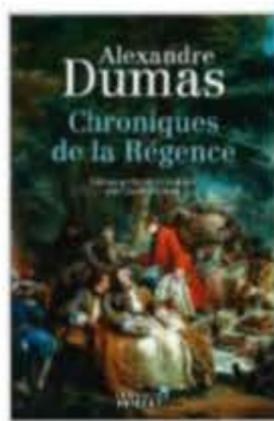
GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN

L'HISTOIRE EN VRAC



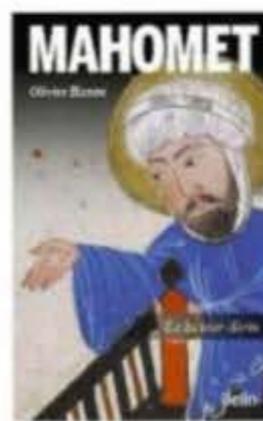
HISTOIRE DE MADRID
Bartolomé Bennassar
Éditions Perrin,
août 2013,
505 pp., 26 €

MAYRIT, « la mère des eaux », est née du « désert » et a longtemps été ignorée de ses contemporains. C'est sous cet angle que l'auteur raconte l'histoire d'une ville fondée par les musulmans, qui deviendra la capitale emblème du « Siècle d'or » espagnol.



CHRONIQUES DE LA RÉGENCE
Alexandre Dumas
Éditions librairie Vuibert
septembre 2013,
347 pp., 17,90 €

CENSURÉ sous le Second Empire, cet ouvrage paraît dans une nouvelle version qui n'est plus expurgée de ses détails grivois et scatologiques. Sous une quantité d'anecdotes truculentes, Dumas nous fait revivre « cette grande comédie qu'on appelle la Régence ».



MAHOMET
Olivier Hanne
Éditions Belin, littérature et revues
septembre 2013,
250 pp., 20 €

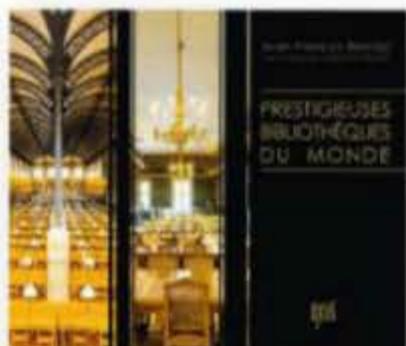
PROPOSER une biographie de Mahomet, figure empreinte de passion, relève de la gageure. Olivier Hanne s'y attelle avec modestie, présentant la vie du prophète en collant au plus près des sources, tout en livrant des clés pour une histoire critique.



LE MYTHE DE CIRCÉ
Cristiana Franco,
Maurizio Bettini
Éditions Belin, littérature et revues
mai 2013, 320 pp., 15,25 €

LE MYTHE DE CIRCÉ irrigue notre imaginaire depuis l'Antiquité, tantôt divinité bienveillante, tantôt déesse vengeresse. L'ouvrage retrace l'histoire de ce mythe à travers ses équivalents dans d'autres cultures et la manière dont il s'est perpétué au fil des siècles.

Les bibliothèques sur papier glacé

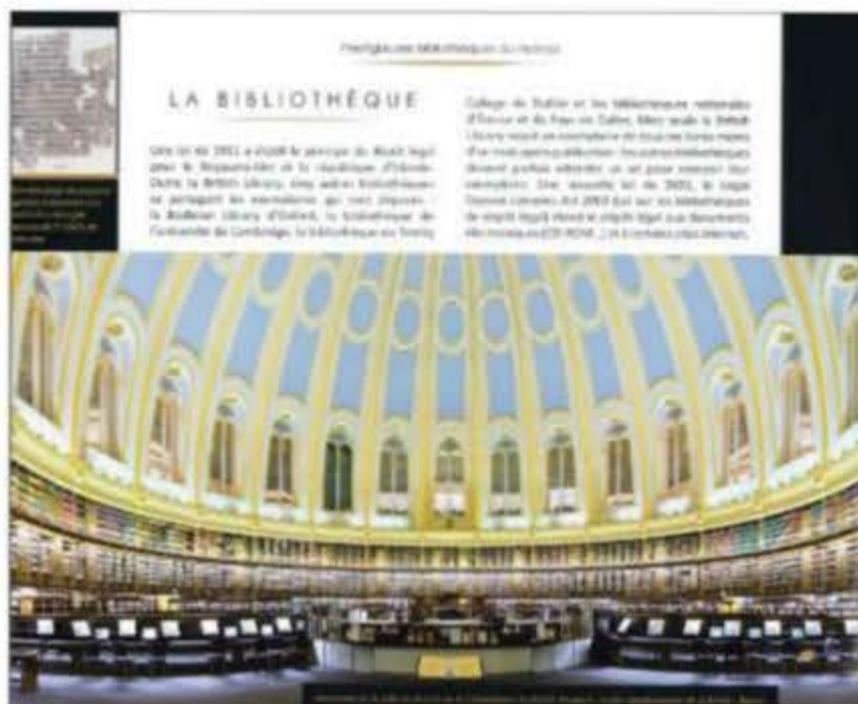


Jean-François Blondel

**PRESTIGIEUSES
BIBLIOTHÈQUES
DU MONDE**

Éditions Oxus,
septembre 2013,
240 pp., 39 €

« Le paradis à n'en pas douter n'est qu'une immense bibliothèque », avait coutume de dire Gaston Bachelard. À la lecture de ce bel ouvrage, on serait tenté de le croire, tant il en ressort une envie de fureter entre des étagères interminables et de s'asseoir, sous la lumière bienveillante d'une lampe, à l'une des vastes tables de lecture. Le livre présente une soixantaine d'édifices, jusqu'en Afrique ou en Océanie, montrant que les civilisations - depuis que l'accès à l'écriture



s'est répandu - n'ont eu de cesse de protéger leur patrimoine culturel et intellectuel. Sans toujours y parvenir, comme en témoigne l'exemple de la bibliothèque d'Alexandrie.

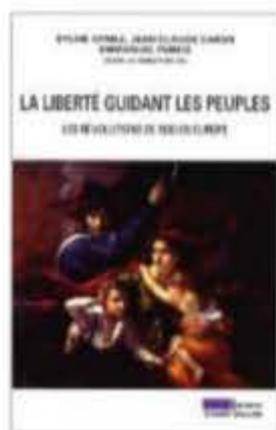
L'ouvrage vaut également par l'histoire de ces « conservatoires de la pensée » que

sont devenues les bibliothèques au fil du temps. Et même si une large part est faite à l'Europe, car mieux documentée, on découvre les véritables « mémoires » d'une société, d'une culture ou d'une civilisation. ■

ANTHONY CERVEAUX

L'EUROPE AU XIX^e SIÈCLE

Les secousses de 1830, une aventure européenne



Sylvie Aprile,
Jean-Claude Caron et
Emmanuel Fureix (dir.)

**LA LIBERTÉ GUIDANT
LES PEUPLES**

Éditions Champ Vallon,
mai 2013, 329 pp., 26 €

Il y a plus de deux siècles, les révolutions n'étaient pas « arabes », mais « européennes ». Dirigé par trois spécialistes reconnus, ce livre pose un nouveau regard sur celles qui secouèrent de nombreux pays autour de 1830. Les connaît-on bien, ces révolutions ? Trop rarement lues ensemble, trop souvent pensées comme transitions entre les « révolutions atlantiques » de la fin du XVIII^e siècle et le « printemps des peuples » de 1848, les révolutions de 1830 furent

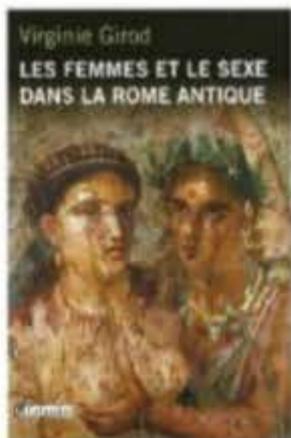
pourtant un moment clef de l'Histoire, dans lequel il est peut-être possible de voir la « première révolution authentiquement européenne » (Emmanuel Fureix). Exposée de manière nuancée, cette hypothèse est examinée au fil d'une vingtaine d'articles qui rythment la lecture, déclinant des questions simples mais essentielles : quels débats ces révolutions ont-elles provoqué ? Quels legs ont-elles laissé à l'histoire politique européenne ? Vécues dans un même moment sans être

imposées par les armes, ces expériences furent-elles pour autant les mêmes dans chaque pays ? Durement réprimées et souvent mises en échec, ces mobilisations n'en forgèrent pas moins un nouvel imaginaire politique fondé sur l'idée de liberté, mais aussi sur celle de fraternité des peuples d'Europe. « Nous voulons faire une révolution pour nous », faisait-on dire en 1831 aux ouvriers lyonnais. Ce livre réévalue l'importance de ces moments de conflictualité politique et sociale dans l'émergence d'une conscience européenne, au début d'un siècle qui n'était pas nécessairement destiné à devenir celui des affrontements nationalistes. ■

GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN

ROME ANTIQUE

Sexe et liberté chez les femmes romaines



Virginie Girod
LES FEMMES ET LE SEXE DANS LA ROME ANTIQUE
Éditions Tallandier, août 2013, 364 pp., 23,90 €

Bien avant la découverte des fresques de Pompéi, on savait, par la lecture des poètes latins, que les Romains manifestaient face à la sexualité une liberté d'expression qui allait disparaître dans les siècles suivants. Virginie Girod a étudié les auteurs antiques, mais aussi les textes juridiques, les graffitis de Pompéi ou les inscriptions funéraires pour aborder le sujet du point de vue des femmes. Une entreprise hardie, car celles-ci, par définition soumises dans la perception romaine des

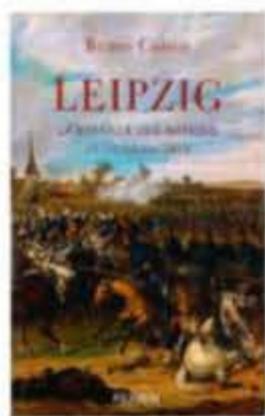
relations sexuelles, sont aussi presque muettes, la quasi-totalité des sources étant masculines. L'auteur s'intéresse à la période la plus souvent étudiée, la fin de la République et le début de l'Empire. On rencontre des femmes presque mythiques, comme Lucrèce ou Virginie, des impératrices fameuses ou infâmes, telles que Julie, Messaline, Agrippine ou Poppée, mais aussi des figures plus anonymes de jeunes filles, de matrones, de vestales ou de prostituées. Outre le plaisir qu'elle nous donne en com-

mentant la riche moisson de sa recherche, l'auteure développe aussi une thèse : la sexualité dans le monde romain est exclusivement phallocratique, les femmes ne pouvant se référer qu'à un univers polarisé entre la matrone et la prostituée.

La conclusion selon laquelle le monde romain aurait connu une période « d'émancipation féminine » apparaît donc en contradiction flagrante avec le reste du livre, à moins de donner au mot une valeur vague éloignée des ambitions anthropologiques de l'ouvrage, ou de considérer que le pouvoir exercé par trois épouses d'empereurs suffit à infléchir l'ensemble de la société. ■

CLAIRE SOTINEL
HISTORIENNE

NAPOLÉON ET LA CAMPAGNE DE 1813



LEIPZIG, LA BATAILLE DES NATIONS
Bruno Colson
Perrin, septembre 2013, 497 pp., 25 €

LA PLUS GRANDE bataille napoléonienne par sa durée, par le nombre d'hommes engagés et son étendue géographique est mal connue en France. Bruno Colson exploite des sources inédites pour revenir, au plus près, sur la première défaite de Napoléon.



EN CAMPAGNE AVEC NAPOLÉON
Présenté par **Christophe Boucharot**
Éditions Pierre de Taillac, 432 pp., 16,90 €

TOUTE LA CAMPAGNE d'Allemagne de 1813, de la bataille de Lützen à la décisive « bataille des Nations » à Leipzig, en passant par Dresde, est retracée à travers les témoignages saisissants de ceux qui l'ont vécu, officiers comme grognards.

TRAITE DE MINEURES DANS LE LONDRES DU XIX^e SIÈCLE

« **NON C'EST IMPOSSIBLE**, c'est trop horrible, personne ne pourra le lire, personne ne voudra l'imprimer », déclare la militante féministe anglaise Joséphine Butler en 1880 à propos du projet de William Thomas Stead. Cinq ans plus tard, le journaliste anglais, rédacteur en chef du fameux *Pall Mall Gazette* et chef de file d'un journalisme d'investigation, connoté de sensationnalisme, passe à l'acte et livre un récit cru, licencieux à souhait. Publié en quatre feuilletons, à l'été 1885, le texte provoque une immense émotion en



Grande-Bretagne. C'est qu'une partie de la société victorienne préféra fermer les yeux sur le dévoilement de cette « traite des esclaves blanches ».

William Thomas Stead
PUCELLES À VENDRE LONDRES 1885

Éditions Alma, septembre 2013, 300 pp., 22 €

L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Les Étrusques, une civilisation d'une étonnante modernité

A rebours des représentations habituelles sur les Étrusques, le musée Maillol élargit l'intérêt à l'égard d'une civilisation fascinante, grâce à une exposition inédite : « Les Étrusques, un hymne à la vie », où, pour une fois, il n'est pas seulement question de rites funéraires, de religion ou d'influence orientale. L'exposition pilotée par Patrizia Nitti, directrice du musée, s'attache avant tout à percer le quotidien de ce peuple qui colonisa l'actuelle Toscane et une partie de la botte italienne du IX^e siècle av. J.-C. au I^{er} siècle av. J.-C., avant d'être absorbé par la République romaine. Grâce à plus de 250 objets en provenance de l'Étrurie antique,

l'exposition nous fait plonger au cœur d'un mode de vie d'une étonnante modernité à une période où Rome n'en était encore qu'à ses balbutiements. Témoins : les objets ordinaires, passoire, porte-vase, cruche, trépied, pendentif ou amphore qui racontent la vie sociale et domestique des Étrusques, de l'habitat jusqu'aux fameux banquets, témoignant de la richesse de cette civilisation à l'imagination très fournie.

Tout au long des deux étages du parcours, les nombreuses ressources archéologiques issues des fouilles menées au XIX^e siècle ne déçoivent pas. La pédagogie des explications non plus. Tout, ou quasiment, est documenté : de l'écriture à

l'armement, du sport à l'érotisme ; sculptures en bronze ou en bois, coupes en céramique, argile, ou terre cuite renseignent sur les pratiques de ce peuple et leur évolution sur plus de sept siècles. L'origine intrigue toujours, la langue aussi mais la connaissance de la civilisation, à travers son mode de vie, s'affine. Rome s'inspirera d'ailleurs de ce modèle urbain, jusqu'à utiliser, encore aujourd'hui, les égouts construits par les Étrusques. ■

ANTHONY CERVEAUX

Les Étrusques, un hymne à la vie

LIEU Musée Maillol
TÉLÉPHONE 01 42 22 27 77
DATES Jusqu'au 9 février 2014.



CANOPE SUR SON TRÔNE. TERRE CUITE. VI^e SIÈCLE AV. J.-C.

Une histoire italienne

Entourés de mystères en raison d'une langue énigmatique, les Étrusques ont pourtant influencé le destin de la Méditerranée bien avant Rome. Apparus aux alentours du IX^e siècle av. J.-C., sur le territoire de l'actuelle Toscane, se regroupant dans des habitats faciles à défendre, ils connaissent leur âge d'or au VI^e siècle av. J.-C. Durant cette période, ils étendent leur domination sur une grande partie de la péninsule italienne et installent un commerce florissant avec les Phéniciens et les colonies grecques en Méditerranée. Mais à partir du IV^e siècle av. J.-C., l'incapacité des cités à se rassembler conduit à la conquête progressive de l'Étrurie par Rome. Deux siècles plus tard, la civilisation étrusque est définitivement assimilée à la République romaine.



URNE DITE DU BOTTARONE
 DÉBUT DU IV^e SIÈCLE AV.
 J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE
 NATIONAL, FLORENCE.

Dans le prochain numéro



GEORGE WASHINGTON, UN NOM CAPITAL

HÉROS DE LA GUERRE

d'Indépendance menée par les colonies d'Amérique du Nord contre les Britanniques, à la fin du XVIII^e siècle, George Washington commanda l'armée continentale. Il fut aussi le premier président élu des États-Unis. À l'origine d'un pouvoir fédéraliste fort, il a contribué à la rédaction de la première constitution moderne, séparant les pouvoirs et dont l'autorité reposait sur le consentement des citoyens.

ALIÉNOR D'AQUITAINE, LA MAUVAISE RÉPUTATION

ÉPOUSE DE LOUIS VII et reine de France, puis conjointe d'Henri II Plantagenêt et souveraine d'Angleterre, sa personnalité et son influence politique marquèrent les destinées des deux pays. Une prouesse pour une femme du XII^e siècle, qui lui valut aussi d'être considérée comme une infidèle et une traîtresse. Mêlée à la guerre civile et aux croisades, elle sillonna l'Europe et le Proche-Orient. Au cours d'une vie bien remplie, elle eut dix enfants et, à la faveur des alliances, devint la cousine, la mère ou la tante d'une grande partie des princes de l'Europe occidentale.



Rêve d'empire à Palmyre

Sous le règne de la reine Zénobie, cette ville aurait pu devenir la capitale d'un grand État oriental mais l'empereur Aurélien l'envahit pour l'assujettir à Rome.

La Vallée des artisans

Le village de Deir el-Medineh conserve les témoignages d'une communauté d'artisans qui ont œuvré à la décoration des tombes des vallées des Rois et des Reines.

Marseille, les origines grecques

Fondée vers 600 av. J.-C. par des Phocéens, colons d'origine grecque, Marseille se dota d'une flotte qui occupa une place importante dans le commerce méditerranéen.

L'au-delà étrusque

Apparus dès l'âge de fer en Italie, les Étrusques demeurent une civilisation énigmatique qui a laissé des témoignages saisissants de ses rites funéraires.

LE LOUVRE,
c'est aussi un magazine...



En vente en kiosque et par abonnement
www.louvre.fr

LOUVRE

Jeep, avec



Jeep.fr

L'AVENTURE AU QUOTIDIEN.



Le Burnett

JEEP® WRANGLER PLATINUM EDITION : LA LIBERTÉ EST SANS LIMITE.

Existe en 3 ou 5 portes - Moteur 2,8 l CRD de 200 ch^[1] avec Système Stop & Start™ (versions BVM diesel) - Système multimédia à écran tactile avec navigation GPS - Sellerie en cuir partiel - Radars de recul - Jantes alliage 18" à 7 branches - Série limitée à 199 exemplaires. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

GAMME JEEP® WRANGLER À PARTIR DE 29 990 €^[2]

Modèle présenté Jeep® Wrangler Sahara Platinum Edition 2,8 l CRD BVM6 avec option coloris spécial : 38050€ TTC clés en main selon tarif du 01/10/2013. [1] Consommations mixtes gamme Wrangler (l/100 km) : 7,1 à 11,7. Émissions de CO₂ (g/km) : 187 à 273. [2] Prix clés en main conseillé du Wrangler Sport 2,8l CRD selon tarif du 01/10/2013. I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337
00 800 0 IAM JEEP

 Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep